CORTAMBERT

—

PEUPLES

ET

VOYAGEURS

CONTEMPORAINS

—

PARIS

JULES GAY



R. CORTAMBE

—

PEUPLES

ET

VOYAGEU

CONTEMPORAI

—

PARIS

JULES GA

15.7.650

Paris. — Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

PEUPLES

ET

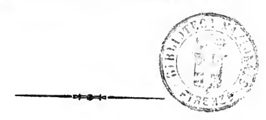
VOYAGEURS

CONTEMPORAINS

PAR

RICHARD CORTAMBERT

Secrétaire de la Société de géographie
Attaché à la Section géographique de la Bibliothèque Impériale, etc.



PARIS
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 41

1864

A MONSIEUR E. CORTAMBERT

Mon cher père,

Souvenez-vous de ces délicieuses heures où, tout jeune encore, je vous écoutais avec ravissement, alors que vos bienveillantes paroles me transportaient dans des pays nouveaux pour moi, à la suite des Colomb, des Magellan, des Cook et des Dumont d'Urville; souvenez-vous de ces longs entretiens que nous eûmes plus tard sur la géographie historique, sur les découvertes modernes et sur l'ethnologie; rappelez-vous ces moments de douces causeries où, ne songeant qu'à la science, nous avons si souvent ensemble oublié l'heure qui fuyait; et recevez ce livre comme un gage de ma reconnaissance et comme le meilleur souvenir des travaux qui nous sont si chers.

RICHARD CORTAMBERT

Gœthe tint un jour ce singulier propos : — Savez-vous, dit-il, ce qui caractérise le plus les Français? — Leur esprit? — Non. — Leur galanterie? — Non. — Leur légèreté? — Non. — La sympathie universelle qu'ils inspirent? — Pas davantage. — Quoi donc? — LEUR IGNORANCE DE LA GÉOGRAPHIE.

Ce jugement n'est qu'une boutade; — avouons pourtant que la géographie est encore une des facultés que nos compatriotes apprennent le moins sérieusement.

La liste bizarre de noms propres effraye l'esprit français, qui se trouve sans doute assez riche de lui-même pour se soustraire à un en-

seignement qui s'offre avec un certain appareil scientifique; mais cette nomenclature n'est qu'un voile qui tombe bientôt et permet d'entrevoir les splendides horizons d'une science étroitement liée à celle de l'humanité.

Depuis quelques années, la géographie tend néanmoins à se vulgariser parmi nous : on comprend enfin que l'étude qui nous initie aux coutumes des peuples, à leurs gouvernements, aux lois qui les régissent, est indispensable à une époque comme la nôtre, où l'homme, trop à l'étroit dans le pays qui l'a vu naître, se sent agité par la passion du déplacement et par le goût des entreprises lointaines.

Aujourd'hui que les limites internationales ne sont plus une barrière pour personne, et qu'une solidarité d'intérêts rattache tous les États entre eux, il devient, en effet, d'une nécessité impérieuse, si l'on veut marcher avec le progrès, d'avoir une idée précise de la configuration du globe, de ses productions, de ses richesses et de l'ethnographie, c'est-à-dire de la distribution des peuples sur la Terre.

Dans le siècle passé, la géographie pouvait être presque exclusivement apprise par les na-

vigateurs, les militaires et les érudits. Maintenant il n'est plus permis à personne de l'ignorer. Il semble que ce XIXe siècle, si impatient de découvertes, — si voyageur, — si mobile dans son allure, — que ce XIXe siècle, qui est témoin de colossales entreprises, et qui, demain peut-être, assistera au fusionnement des plus importantes races, soit un siècle essentiellement géographique.—La conquête du monde a commencé par se faire au bénéfice exclusif d'un petit nombre de savants, — elle s'accomplira définitivement au bénéfice de toute l'humanité.

Ce livre a pour but de faire aimer la géographie et l'ethnographie; — ce but, plusieurs de mes collègues de la presse et moi, nous le poursuivons de tous nos efforts; — nous croyons sentir notre volonté trop ferme pour faillir à l'espèce de mission que nous nous sommes imposée.

Faire comprendre le charme et l'importance de la description de la Terre, détruire le préjugé populaire qui l'accuse de froideur, tel est notre *delenda Carthago*. — Je ne vois pas, pour ma part, de colonies lointaines profitables, je ne vois pas d'expéditions réellement utiles, sans la

géographie. — L'industrie, le commerce, les arts, la littérature même, ont énormément à gagner par sa vulgarisation; — la politique ne saurait vivre sans elle, et l'on peut avancer, sans crainte d'être démenti, que la nation qui, au XIXe siècle, comprendra le mieux les lois fondamentales de cette science et saura les interpréter, obtiendra la suprématie maritime et commerciale.

Comment pénétrera-t-on le peuple des avantages immenses qu'il pourra recueillir de cette étude? A mon avis, la voie qui rendra le plus de services, c'est la presse périodique, qui s'adresse à tous et qui peut enseigner sans formes doctorales.

Convaincu de cette pensée, j'ai fait paraître dans plusieurs feuilles de nombreux articles où la géographie s'est toujours efforcée de suivre à peu près le célèbre précepte d'Horace, c'est-à-dire d'être à la fois agréable et fidèle à la vérité.

Les pages de cet ouvrage ont, pour la plupart, été publiées, sous la forme d'articles, dans la *Patrie*, dans le *Musée des familles*, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, dans la *Science*

pour tous, dans la *Revue de l'instruction publique* et ailleurs; — elles étaient dispersées, je les réunis en faisceau. Un de mes souhaits les plus ardents sera comblé si cet humble volume parvient à démontrer à quelques esprits encore incrédules que la science à laquelle nous nous livrons n'a été jugée sèche et aride que parce que trop de ceux qui l'enseignent ou l'écrivent n'en comprennent ni l'étendue ni la portée.

Juillet 1864.

PEUPLES ET VOYAGEURS

LES SALUTATIONS

I

La vie, ce duel que nous soutenons contre le destin jusqu'à la mort, comme l'a dit Méry, n'est qu'une longue suite de témoignages de respect, de bienséance et de soumission !

L'auteur salue ses lecteurs d'une préface ; l'orateur, ses auditeurs d'un exorde ; les pauvres se découvrent devant les passants, les rois mêmes devant leurs sujets ; les militaires portent la main sur le front et présentent les armes en signe de salut ; les navires se pavoisent et font retentir l'espace du bruit de leurs batteries ; les moines accueillent le jour en faisant monter au ciel leurs hymnes pieux ; les chrétiens se prosternent devant l'autel, les païens devant leurs idoles, tous les hommes s'inclinent devant la mort.

Autant de nations, autant de variétés de salutations ; le coup de chapeau et la révérence des Européens ont leur pendant chez tous les peuples ; les uns se pen-

chent jusqu'à terre, les autres s'abordent avec une pantomine toujours d'autant plus grotesque à nos yeux qu'elle est plus nationale chez eux.

Les salutations ont des nuances souvent indéfinissables ; la distinction s'y révèle sous tous les habits, le caractère s'y reflète et s'y peint; l'homme impérieux et hautain conserve dans son attitude toute la roideur de son esprit, et le courtisan mesure la courbure de son échine à l'importance de la personne qu'il salue.

Le gentleman à la mode, le corps droit, le front négligemment penché ou légèrement ramené de côté, le pied en dehors, la jambe flexible, les coudes en arrière, la taille fortement cambrée, s'avance avec plus d'aisance que de grâce, et, se plaçant avec son chapeau dans la position du soldat qui présente les armes, incline tout à coup la tête et croit passer pour un cavalier accompli.

Le sot vaniteux, d'après la judicieuse remarque de Petit-Senn, salue plus volontiers une connaissance en voiture qu'un ami à pied ; le parvenu ne salue personne; l'homme à parvenir salue tout le monde : les petits, afin qu'ils l'exhaussent; les grands, pour qu'ils puissent l'entraîner à leur suite dans les hautes sphères de la fortune.

La poignée de main britannique a fait le tour du monde ; aujourd'hui, la révérence tend même à battre en retraite devant sa victorieuse rivale ; on ne baise plus courtoisement les doigts délicats des dames, on les secoue familièrement, comme ceux du sportman ou du soldat.

Du temps de Molière, l'étiquette du salut était plus

scrupuleuse : on ne se présentait pas devant une dame de qualité comme devant la femme d'un manant ; le Bourgeois gentilhomme qui veut saluer une marquise apprend, on s'en souvient, a faire d'abord une révérence en arrière, puis à marcher vers la dame de qualité avec trois révérences en avant, et enfin à se baisser jusqu'à ses genoux, à la troisième.

Jadis on avait l'affectation de la courtoisie, aujourd'hui on arrive à l'affectation de l'impolitesse. On s'envoie une phrase toute faite, que l'on ne remplacerait pas sans encourir une détestable réputation de recherche et d'afféterie; notre *Comment vous portez-vous?* le premier mot de toutes les classes, est l'expression la moins élégante, la plus prosaïque qu'on puisse trouver, et pourtant comment jugerait-on le novateur qui, à limitation des Grecs antiques, aborderait ses amis en leur demandant quelle est leur philosophie? Que penserait-on d'une femme qui accueillerait les siens en s'informant uniquement de leurs sentiments et de leurs réflexions?

Aussi nos scrupules sont tels, sur ce chapitre, qu'une personne qui pénètre dans un salon est moralement obligée de tomber dans un gros lieu commun; les habitudes font loi, et ne s'y soustrait pas qui veut.

En vain vous vous sentez capable de sortir de la voie toute tracée : vous pourriez trouver quelque phrase ingénieuse, quelque tournure élégante et gracieuse, au besoin même lancer spirituellement quelque impromptu fait et dûment préparé à loisir, — les usages sont là et commandent, il vous faut obéir.

Cependant, vous vous révoltez devant cette condes-

cendance absurde qui vous pousse, vous, homme intelligent, à devenir sans cesse votre propre écho : vous craignez de répéter deux fois un trait d'esprit, et à plus forte raison une platitude. N'importe! soumettez-vous, car la société vous pardonnerait de manquer d'esprit, mais jamais de manquer d'usage.

II

Socrate savait que la politesse n'est pas, comme l'a dit plus tard ironiquement Duclos, l'imitation des vertus sociales, mais le miroir de la distinction individuelle; il saluait indifféremment l'homme du peuple et l'archonte.

Un personnage gonflé de suffisance vient à passer, Socrate le salue; l'arrogant Athénien continue fièrement sa promenade et dédaigne de répondre d'un geste amical à celui devant qui se prosterne la postérité tout entière. Loin de témoigner le moindre ressentiment, le philosophe répond judicieusement à ses disciples, qui s'étonnaient de son indifférence :

— Mes amis, voudriez-vous que je me fâchasse contre cet homme, parce que je suis plus civil que lui?

Le chevalier William Goëls, gouverneur de la Virginie, croyait que l'on pouvait, sans déroger, saluer également les arrière-neveux de Japhet et de Cham. En cela, il était complétement opposé à ses administrés, qui se seraient fait un cas de conscience de ren-

dre une marque de politesse à un pauvre enfant d'Afrique.

— Comment, chevalier, lui dit un orgueilleux Anglais, vous vous découvrez devant un nègre?

— Sans doute, répliqua Goëls, je regretterais toute ma vie qu'un esclave se montrât plus honnête que moi.

La science est, comme le monde, partout occupée; les érudits ont laissé peu de champs libres à de nouvelles investigations, et pourtant on n'a jamais fait, que nous sachions, l'histoire des saluts. Peu d'études offrent néanmoins plus de saisissantes remarques, plus de traits caractéristiques et singuliers que celle des salutations.

Lorsque les nations se civilisent, elles contractent les mêmes usages; les coutumes typiques tombent ou s'effacent, les nationalités s'affaiblissent, les vieilles inimitiés s'éteignent, les guerres ne sont plus que des querelles, la paix devient une nécessité, les mêmes lois régissent insensiblement les peuples d'origines les plus opposées : le progrès le veut.

Aujourd'hui, l'Europe revêt le même habit et salue avec le même chapeau; il n'y a plus dans notre ancien monde qu'un seul homme.

Les Turcs et les Arabes, ces deux grandes figures de l'Orient, grandes malgré la décadence, abordent leurs semblables avec une majesté empreinte de ce mutuel respect que se refusent rarement les Orientaux; ils portent la main droite à la hauteur des genoux, la relèvent majestueusement jusqu'au menton et la posent légèrement sur le front en prononçant avec gravité ces paroles : *Es salam aleikoum!* (le salut soit avec

vous!) *Sebak koum bel Khaïr!* (Dieu vous comble de biens le matin!)

Dans quelques régions de l'Orient, le musulman s'approche timidement des vieillards et leur touche religieusement la barbe; la barbe, cet ornement qui, chez les Arabes et les Persans, est l'objet d'une si grande vénération!

Celui qui a le malheur d'en être dépourvu est en butte à l'exécration publique. *Que la calamité s'abaisse sur ce visage imparfait!* s'écrient les musulmans en voyant un homme rasé. En revanche, ils prodiguent des louanges à ceux qui ont le visage paré d'une longue barbe : *Que Dieu,* disent-ils alors, *fasse tomber sur vous ses bienfaits comme une grosse pluie!* Les mendiants, pour s'attirer la compassion des passants, murmurent ces paroles : *Que Dieu veuille conserver votre barbe! Dieu veuille lui verser ses bénédictions!*

Les éloges et les compliments en vigueur en Orient sont d'une nature telle qu'ils courrouceraient, à coup sûr, les Européens, et principalement les Européennes qui voudraient les prendre au sérieux. L'Arabe compare les yeux d'une belle personne à ceux d'une gazelle, et lorsqu'un Persan veut témoigner son respect à une dame, il l'appelle *barbe blanche*, métaphore qui, en dépit de l'invraisemblance, caresse délicieusement les oreilles du beau sexe oriental. En effet, sur l'antique sol asiatique, la vieillesse a conservé ses priviléges. Honneur aux vénérables pères de la nation, aux grands voyageurs dans la vie! A vingt ans, le musulman n'est rien, parce que son savoir est nul; à soixante ans, l'expérience a rendu son âme forte, son esprit prévoyant et sa mémoire féconde en récits.

Comparer une jeune fille à un vieillard, c'est lui supposer un grand cœur, une âme vigoureuse, un esprit sûr et une riche imagination.

Dans l'extrême Orient, la génuflexion est érigée non-seulement en coutume, mais en principe; les courbettes et les délations sont le fond du système gouvernemental du Céleste Empire.

Les neuf rangs de mandarins se rendent des hommages proportionnés à leur classe. Un mandarin à globule de corail a la préséance sur un mandarin à globule de cristal, qui lui-même a le droit de tyranniser et de mettre à ses pieds un mandarin à globule d'or.

Deux gouverneurs de province qui se rencontrent se saluent en plusieurs poses et attachent la plus haute importance à ne pas dépasser les limites de l'étiquette. Un mandarin de première classe, par exemple, ne doit saluer un mandarin de deuxième classe qu'à telle hauteur et avec des gestes scrupuleusement étudiés, et ainsi de suite pour les autres classes.

Lorsque deux Chinois s'abordent, ils lèvent les mains au-dessus de leur tête, puis les baissent progressivement jusqu'à terre, en courbant le corps comme un arc fortement tendu : *Tchi ko fane?* se disent-ils alors avec une extrême gravité, c'est-à-dire : Avez-vous bien mangé votre riz?

Les Japonais sont les plus civils de tous les peuples; ils s'inclinent, ils se prosternent à tous moments. Devant un grand, ils ôtent leur pantoufle et la lui montrent fort civilement. La politesse est innée chez eux et marche à l'égal de l'honneur; il n'est pas d'hommes plus chatouilleux sur les marques de déférence : un passant vient-il maladroitement à les effleurer de

la gaîne d'un sabre, ils en conçoivent le plus mortel affront; la perte de la vie peut seule, à leurs yeux, racheter la honte qui les couvre; aussi, sans plus tarder, s'ouvrent-ils le ventre en prononçant le grand nom de *syouto*.

Si le passant n'est pas un grossier personnage, il accepte le défi, prend sans hésitation son épée, se fait quatre terribles entailles et meurt sur place [1].

Les Tibétains accueillent les gens en tirant la langue et en se grattant l'oreille; nul doute qu'un pareil procédé ne parût fort insolent chez les Européens, qui, à leur tour, scandalisent au plus haut point les Orientaux par leurs pratiques et leurs usages.

III

« Les habitants de l'Europe, disait le chinois Kouen-fou après un voyage dans notre monde, ont les coutumes les plus ridicules, les plus méprisables qu'on puisse imaginer; ils accordent le sceptre aux femmes, et les jugeraient pourtant indignes de diriger une petite ville de province; ils mangent afin de discuter et prennent des friandises après leurs repas; chez eux, les dames sortent à toute heure et marchent aussi bien que nos meilleurs fantassins; on les voit causer avec des étrangers et saluer familièrement dans les promenades et dans toutes les voies; quant aux hom-

1. Cet usage, cependant, commence à tomber en désuétude.

mes, ils fatiguent à chaque instant leur coiffure en rencontrant leurs semblables.

« Certains Européens s'informent des nouvelles de leurs frères en leur demandant s'ils sont en vérité bien debout (allusion au *Comment vous portez-vous?* des Français, au *Come sta?* des Italiens, au *Como estad?* des Espagnols). D'autres, tels que ces Hollandais qui ont un entrepôt à Désima, s'interrogent plus sagement sur la nourriture qu'ils ont prise et se disent : *Smakelyk eten?* (Avez-vous bien dîné?) Certain peuple qui ressemble beaucoup aux Français par la tournure et l'esprit, et que la puissante Russie a rangé sous son joug, compte dans l'extrême Occident un très-grand nombre de représentants qui semblent prendre fort gaiement leur parti de ne plus avoir de patrie; ils abordent les étrangers avec une grande courtoisie; un d'eux me dit un jour : *Padam do nog*, ce qui me fut expliqué par ces mots : *Je tombe à vos pieds.* Je m'attendais à le voir se courber devant moi, mais il n'en fut rien; le barbare s'approcha d'une autre personne en lui lançant les mêmes paroles et sans plus obéir à ce qu'il avançait.

« Du reste, en cette matière comme en bien d'autres, il leur arrive rarement de faire ce qu'ils disent : ainsi, les Espagnols, qui, suivant un de leurs grands hommes, ont l'apparence de la sagesse, tandis que les Français, qui n'en ont pas l'apparence, en ont la réalité, les Espagnols se présentent devant les dames en disant : *Beso a usted los pies* (je vous baise les pieds), ce qui me paraît d'une politesse sotte, exagérée, basse, vile et malsaine. Encore si les pieds des dames européennes ressemblaient à ceux des femmes de nos

mandarins; s'ils étaient petits, potelés, faits à l'image des pieds des jeunes chats; mais ils sont larges, longs, maigres, plats et endurcis à toutes les fatigues !

« Je n'épuiserai pas la série des usages insensés des Européens : lorsqu'ils écrivent à un pauvre diable qu'ils maltraitent d'ordinaire et gourmandent d'importance, ils n'oublient jamais de se déclarer ses très-humbles serviteurs; ils s'intitulent journellement les très-humbles valets d'une foule de gens qu'ils n'ont jamais connus, et ne pensent pas un mot de ce qu'ils disent. Avec les Européens, je le répète bien franchement, il vaut mieux se *cautériser la langue* et se *brûler les lèvres* que de chercher à expliquer leur façon d'agir. »

Les attaques de Kouen-fou ne sont que le pendant de celles que nous adressons aux peuples dont la civilisation diffère de la nôtre. Dans le chapitre des coutumes, il faut étudier, mais non juger.

En Océanie, quelques insulaires se saluent en se cognant le nez; d'autres prennent la main ou le pied de celui qu'ils veulent honorer et s'en frottent le visage.

Dans les contrées australes de l'Afrique, les naturels, en voyant leurs amis, se roulent à terre et se frappent violemment l'épigastre. Au nord de l'équateur, dans les plaines brûlantes du Soudan, M. Petherick fut reçu avec empressement par les Djours, qui se hâtèrent de le conduire à leur chef; celui-ci complimenta le nouveau venu, le compara à un second soleil, l'appela *grand lion*, et termina une brillante allocution en lui crachant à la face et dans la paume de la main droite : c'était le baptême de l'amitié.

Il est un usage qui semblerait, au premier abord, tout chrétien et que l'on retrouve dans les parages les plus lointains de l'Afrique, chez les nations idolâtres, c'est celui d'adresser des souhaits après l'éternument. A Sennaar, lorsque le roi éternue, les courtisans lui font un compliment, puis tournent le dos et se donnent un coup sur la cuisse. Au Monomotapa, une cérémonie non moins particulière avait lieu lorsque le même accident venait à se produire chez le souverain : les assistants poussaient une exclamation gutturale que répétaient de chambre en chambre tous les habitants du palais.

Aristote a dit : « Quand vous éternuez, on vous salue pour marquer que l'on considère votre cerveau comme le siége de l'esprit et de l'intelligence. »

Il est plus d'un commentaire à ce singulier usage : les uns prétendent que, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, une épidémie meurtrière sévissait en Italie, où la religion était alors maîtresse de toutes les âmes; le prélude de la maladie était l'éternument : « Que Dieu vous bénisse ! » s'écriait-on, car il fallait penser à rendre à Dieu un compte exact de sa vie; d'autres, et nous les supposons mieux informés, prétendent que l'éternument était de bon augure chez les anciens, comme le chant du coq et le vol des corbeaux à droite... Pourquoi? C'est peut-être parce que l'on éternue plus volontiers sous les rayons du soleil que dans l'obscurité, et que la lumière est la dispensatrice de tous les biens et l'emblème de l'éternité!

Il entrerait dans une monographie complète des salutations (Dieu nous garde de cette prétention!) une curieuse analyse des formules d'adieu adoptées dans

les messages et les lettres des gouvernements et des souverains, sortes d'accolades politiques destinées à plusieurs millions d'individus; on y verrait que les princes qui se traitent de cousins, tout en étant prêts à se déchirer par l'entremise de leurs armées, se souhaitent invariablement les destinées les plus prospères, et que plus d'un pontife a béni celui qu'il maudissait au fond de l'âme...; on y verrait... mais chut! car Fontenelle, dont on ne saurait trop suivre les préceptes, a dit : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. »

Un livre sans préface, prétend un écrivain d'esprit, ressemble à un homme sans chapeau : nous le voulons bien, mais nous pensons aussi qu'un ouvrage sans adieu manque aux règles de la plus simple convenance; lorsqu'on a conversé pendant quinze ou seize cents pages avec le lecteur, c'est bien le moins qu'un salut termine cette longue conférence; nous faisons le vœu qu'une formule courte, précise, soit stéréotypée dans toutes les imprimeries et mise à la fin de bien des livres; en conséquence, nous proposons celle-ci pour bien des auteurs : *Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils disent !*

LES POPULATIONS DE LA TURQUIE

LES TURCS. LES GRECS. — LES ALBANAIS.
LES MONTÉNÉGRINS. — LES SERBES. — LES BOSNIAQUES.
LES MOLDO-VALAQUES. — LES BULGARES.
LES ZINZARS. — LES TATARS. — LES TURCOMANS.
LES TSIGANES, ETC.

I

De toutes les grandes nationalités que l'on rencontre dans la Turquie d'Europe, la moins nombreuse est celle des Turcs. Le fond de la population se compose de Grecs, d'Albanais, de Roumains, de Serbes et de Bulgares. Les uns appartiennent à la famille gréco-latine, les autres à la famille slave. Ce qui frappe surtout, en étudiant l'ethnographie de la Turquie, c'est donc de voir des peuples fiers, bien doués, être soumis directement ou indirectement à l'autorité d'une poignée d'étrangers, qui ne sont guère puissants aujour-

d'hui que parce qu'ils ont été jadis redoutables, et qui, suivant l'expression de Chateaubriand, semblent uniquement campés sur le sol européen.

Les Turcs, d'après l'opinion la plus communément adoptée, ne se rattachent à la race blanche que par les femmes; c'est en entassant dans leurs harems les belles Circassiennes et les admirables filles de la Géorgie qu'ils ont transformé leur type primitif, évidemment mongolique plutôt que caucasique.

Groupés surtout au sud des bouches du Danube, répandus sur quelques points de la Roumélie, disséminés dans plusieurs villes du littoral, les Turcs, depuis des siècles, demeurent stationnaires. Leur nombre suit la loi fatale d'immobilité qui semble les avoir frappés. On peut à peine dire s'il diminue, mais on peut assurer qu'il n'augmente pas. Somme toute, les Turcs, en Turquie, ne s'élèvent pas à plus de 2 millions, et les populations qui subissent leur régime gouvernemental comptent au moins 13 millions d'hommes! Il est facile, en comparant ces chiffres, de lire dans l'avenir.

On a trop souvent énuméré les causes de la faiblesse de l'empire Turc pour qu'il soit utile d'y revenir. Ce qui manque aux Ottomans, c'est moins l'intelligence individuelle que l'esprit administratif, que l'aptitude pour la civilisation. Tout s'oppose chez eux aux progrès des connaissances : leurs préjugés, leur religion, leur fatalisme. Ils ont de tout temps négligé ce grand art, que les Romains possédaient à un si haut point, d'emprunter aux nations vaincues et d'adapter à leur propre usage ce qu'ils trouvaient chez elles d'avantageux. Une fois maîtres du pays, ils ont sommeillé, et

ne se sont réveillés que pour combattre avec une valeur qu'il n'est pas, convenons-en, permis de mettre en doute.

En général, lorsqu'une nation est courageuse, tout en la craignant, on l'estime; on se fait honneur d'alliances nouées avec elle; on la courtise, on l'entoure d'hypocrites sympathies, pour l'écraser plus sûrement au moment venu. Envers la Porte, rien de tout cela. Qu'on interroge l'histoire, on verra qu'entre les Ottomans et les autres peuples européens il y a toujours eu, en dépit même des traités d'amitié, une ligne de démarcation profonde, et cette barrière n'est pas tombée depuis que nos habillements ont remplacé à Constantinople le haïk et le caftan.

Il n'existe pas d'hommes au monde plus en contradiction avec eux-mêmes que les Turcs : ils ont une apparence énergique, sévère, et ils sont extrêmement sensuels. On les voit, aux jours de combat, braver la mort sans manifester la moindre crainte, et quelques heures après ils trembleront devant une vague en courroux ou devant un mauvais présage. C'est un singulier mélange de courage et de pusillanimité, de témérité et de lâcheté, de crédulité et de ruse, de grandeur et de bassesse.

Le Coran est devenu pour les Turcs le plus grand ennemi des réformes. Il a été, même dans ses belles pages, mal compris, mal interprété. Les musulmans en ont fait une encyclopédie ridicule, qui répond à tout; ils en répètent à chaque heure les versets machinalement et en suivent aveuglément les préceptes. L'ignorance des Turcs, leur confiance illimitée en leur livre par excellence, sont telles, que, suivant

eux, tout s'y trouve : religion, histoire, sciences, littérature.

Que d'exemples viendraient à l'appui, si l'on osait les citer !

Deux musulmans dissertent gravement dans un café sur les grandes inventions de l'Occident, dont un faible écho est parvenu jusqu'à eux :

— Sais-tu, dit l'un, que les giaours savent allumer l'air (le gaz) et correspondre avec l'étincelle?

— Par Mahomet ! répond l'autre, je n'en crois rien, mais il est facile de s'en assurer.

— Comment cela?

— Consultons le Coran.

Et le grand livre est immédiatement interrogé.

Il y a une dizaine d'années, lorsque la photographie fit le voyage de la Turquie, les bons musulmans voulurent se mettre au fait de la nouvelle découverte et feuilletèrent en toute hâte le Coran. Ne trouvant rien qui répondît à leurs recherches, beaucoup refusèrent de se placer devant cette terrible lunette qui, en reproduisant leurs traits, leur paraissait — peut-être à juste titre — prendre la meilleure partie d'eux-mêmes. D'autres entraient résolûment chez nos photographes, décrochaient le premier portrait venu appendu à la muraille et l'emportaient, persuadés qu'ils avaient leur propre image.

Si l'on veut être plus complétement édifié sur le degré de savoir des populations musulmanes, que l'on ait recours au magnifique ouvrage de M. Viquesnel, qui a vu les Turcs avec la bienveillance d'un écrivain de 1855, et qui avoue, néanmoins, qu'en 1851 il ne se trouvait pas 900 élèves dans les six écoles de la Turquie !

Les Turcs ne sont pas des enfants que l'on peut redresser par des conseils, ce sont des vieillards gangrenés et vicieux ; ils ne méritent pas de bienveillance.

Qu'on lise l'histoire des États musulmans, dit éloquemment M. d'Escayrac de Lauture ; qu'on regarde le trône ou qu'on jette les yeux sur le peuple, on ne voit, d'une part, qu'exactions et massacres ; de l'autre, que complots, trahisons, régicides : c'est toujours la même tyrannie, tempérée par le meurtre des grands, qui tombent, non point victimes de jugements hypocrites, mais dupes de leur propre entourage. — Aux yeux de la loi musulmane, le souverain légitime est celui qui règne ; celui qui le tue est aussi légitime que lui. Le prince peut être adonné à tous les vices ; l'impiété publique lui est seule interdite. Il n'y a pas d'aristocratie dans l'Islam ; le despotisme, d'ailleurs, repousse tous ceux que leur naissance, leur fortune, leur mérite rendent indépendants et dangereux. Dans un État aussi barbare que la Turquie, les distinctions basées sur le savoir n'existent guère ; car l'ignorance est à peu près égale pour tous. Les magistrats connaissent quelques lois, mais ils ignorent tout comme les autres ce qui dépasse les limites de l'empire et même celles de la province dans laquelle ils vivent.

Le caprice et la sottise des princes livrent l'État aux mains les plus indignes. Mustapha Ier faisait amener les passants et s'amusait à les nommer aux plus hauts emplois, pour jouir de leur surprise. Tantôt le vizir est un jeune garçon employé dans un café, et dont le Sultan a remarqué la bonne mine ; tantôt c'est un fendeur de bois aux robustes épaules, comme Kalaïli-

Ahmed ou Mohammed-Baltadji; tantôt un rameur du sérail, comme Khodja-Ibrahim; très-souvent, comme Daltaban, le premier ministre ne sait ni lire ni écrire[1].

L'éducation populaire est à peu près nulle. Quant à l'instruction supérieure, elle existe en principe, mais en réalité, non. Cependant, quelques écoles spéciales fondées sur les méthodes françaises comptent quelques élèves : les Turcs y forment, à leur façon, des médecins et des officiers.

La religion est-elle bien vivante chez les Ottomans? — Non; elle n'est que superficielle. Les Turcs ont-ils un grand respect pour le clergé? — Non; nulle part, peut-être, il ne jouit de moins d'influence. — Que vénèrent donc les Osmanlis? — Les hommes de lois, les gens de police et de justice, qui leur rappellent la bastonnade[2].

Honneur aux *cadis*, administrateurs de la police! honneur aux *muftis*, docteurs ou interprètes de la loi! honneur également au *cheikh-ul-islam* et aux *mollahs!*

Quant aux imams (prêtres), ils n'ont qu'une très-faible autorité. A peine rétribués par les dotations des mosquées, pauvres, ignorants, confondus dans la masse du peuple, obligés souvent de recourir à des professions manuelles pour suppléer à l'insuffisance de leur revenu, ils sont relégués dans les derniers rangs du corps des ulémas. Ils se partagent en cinq classes : les cheiks, professeurs qui ont leur chaire dans une mos-

1. M. d'Escayrac.

2. De tout cela, on peut conclure que nous sommes à la veille du moment où les nationalités relevant enfin la tête, les Turcs seront repoussés en Asie, d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

quée; — les khatibs, chargés de lire, au nom du Sultan, la prière officielle du vendredi, c'est-à-dire le khoutbé; — les imams, auxquels est dévolu le service ordinaire de la mosquée, ainsi que l'accomplissement des cérémonies relatives aux mariages et aux funérailles; — les muezzins, qui, du haut des minarets, annoncent les heures de la prière; — les kaïms, chargés du soin de l'intérieur de la mosquée.

II

Des maîtres passons aux sujets. Examinons de près cette foule de raïas qui, ravalés par les Osmanlis et traités en vil troupeau, n'en possèdent pas moins la suprématie intellectuelle.

Au premier rang se trouvent les Grecs, au nombre de 2,000,000, suivant M. Viquesnel; ils partagent avec les musulmans la même atmosphère, le même sol, la même demeure, sans se fusionner, du moins moralement, car les enfants d'une Grecque et d'un Turc sont toujours de petits Turcs.

La carte ethnographique de notre compatriote G. Lejean montre, mieux que ne pourrait le faire la description la plus détaillée, ce singulier amalgame de population. On y voit les Grecs occuper tout le littoral de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la mer Noire, depuis le golfe Lamiaque jusqu'aux portes de Varna. La Khalcidique est leur centre principal : ils

l'habitent presque sans mélange. A quelques lieues, dans l'intérieur du continent, les Turcs forment, au milieu des Grecs, des espèces d'îlots. Pas de point de contact entre eux. Ils n'apparaissent nulle part agréges les uns aux autres. C'est un archipel perdu au milieu d'un océan de peuples; ou bien encore on dirait les épaves d'une grande nation, compacte en Asie, mais qui s'est brisée lorsqu'elle a voulu mettre le pied en Europe.

Les Grecs de la Turquie, d'après M. d'Escayrac de Lauture, sont intelligents, actifs, audacieux, sobres et économes. On leur reproche trop d'astuce, on leur reprocherait peut-être trop de crédulité et d'exaltation religieuse, si leur culte n'était pas un instrument de leur salut. C'est grâce à lui qu'ils ont su demeurer une nation et survivre aux ruines de leur empire.

Les musulmans les ont un moment entourés, opprimés, jamais écrasés. Les Grecs ont en eux cette séve du grand peuple qui ne s'éteint pas. De tout temps, on leur a accordé un esprit délicat, une intelligence raffinée, mais subtilement habile :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Ces dispositions n'ont pas diminué au contact des Osmanlis. Forcés de vivre avec eux et ne pouvant être les maîtres par la force, ils ont voulu le devenir par la ruse.

Ces taches n'excluent cependant pas toutes nobles qualités. Ainsi, tandis que la plupart des Orientaux font de la femme tantôt une courtisane, tantôt une esclave, les Grecs lui ont accordé une place d'estime et d'honneur.

Si l'on demandait à la plupart des habitants de la Turquie quel est, suivant eux, le rôle de la femme :

Un Turc répondrait : une captive;

Un Albanais : une esclave;

Un Serbe ou un Monténégrin : une servante;

Un Bulgare : une compagne;

Un Juif : une ouvrière;

Et un *Grec* : UNE SOUVERAINE.

III

Arrivons maintenant aux Albanais ou Skipétars, cette race *aux muscles* et *au cœur de fer,* qui s'abrite dans les montagnes de l'ouest et s'étend depuis la Serbie jusqu'à la Grèce. S'il est une population toujours virile, toujours guerroyante, malgré son ancienneté, c'est bien celle-ci. — Passionné pour l'indépendance, adorant la guerre, moins par amour de la gloire que par un penchant inné pour le pillage, méprisant les douceurs du foyer, frappant sans scrupule sa femme et ses enfants, téméraire, implacable dans la vengeance, cruel sans le savoir, n'ayant qu'un point d'honneur, celui de l'adresse, maniant admirablement la carabine et l'épée, l'Albanais, digne émule du Klephte, semblerait faire tache au milieu de la civilisation, si l'on ne pouvait prévoir quel rôle lui sera réservé dans les grandes questions historiques qui se résoudront un jour en Orient.

Les pays de montagnes ont un privilége : ils con-

servent les mœurs. Comme les fleuves qui fécondent ce monde, la liberté descend des régions élevées : les Albanais, malgré leurs défauts, serviront d'instrument la Providence.

Jusqu'à présent, à l'indépendance ils préfèrent le brigandage et la vendetta. Sans calomnier les Albanais, nous disait dernièrement M. Lejean, il faut avouer qu'il est imprudent d'exposer leur vertu à la tentation d'un coup de main trop facile. Leurs balles frappent trop souvent indistinctement l'ennemi ou l'allié, lorsque ses vêtements ou ses bagages paraissent neufs et de bon aloi. Quant à la vendetta, elle passe, acharnée, sanglante, de génération en génération.

Les femmes concourent, par leurs exhortations, à exciter la haine, à souffler la discorde. Elles n'en sont, du reste, pas plus honorablement traitées; les plus pénibles travaux leur sont réservés, et les cérémonies du mariage semblent consacrer les labeurs qui les attendent. Elles se mettent à genoux devant leurs maris, et, après avoir baisé leurs mains, elles déposent à leurs pieds un sac et une corde, emblème des soins qu'elles doivent prendre et des fardeaux qu'elles doivent porter.

Les Albanais sont organisés en tribus (*phis* ou *phares*). Les Tosques sont soumis à la Porte, de même que les Guègues du sud. Quant aux montagnards catholiques du nord, ils ne reconnaissent d'autre gouvernement que le leur ; ils ont un *vékil* (représentant) auprès du pacha de Scutari.

On évalue à 1,500,000 le nombre des habitants de l'Albanie.

Études maintenant le Montenegro et la Serbie,

c'est-à-dire le pays de l'indépendance, le pays que toutes les nations de la famille gréco-latine et de la famille slave considèrent comme destiné à donner le signal de l'affranchissement.

IV

Les Monténégrins ou Tsernagortses sont chrétiens et serbes; ils habitent cette contrée montagneuse qui sépare l'Albanie de la Bosnie et qui ressemble à une forteresse construite par la nature.

Isolés, pendant des siècles, du reste du monde, ils ont conservé toute leur vigueur primitive. Leurs mœurs sont pures, leur foi politique est ardente. Comme les Serbes, en général, ils joignent à une vive et puissante intelligence un sentiment poétique très-élevé, qui se traduit dans des chants ou *pesmas* empreints d'enthousiasme. Ces chants populaires sont toujours des hymnes guerriers, des appels à la vengeance, de farouches imprécations contre les Turcs. Il y a, dans l'âme du Monténégrin, de sombres passions, des pensées de meurtre et de carnage, qui fermentent sans cesse, et que la moindre étincelle peut faire éclater.

Mais si les Monténégrins sont durs et barbares, ils sont aussi les champions fidèles d'un principe dont la base est la reconstitution politique d'une nationalité. Il faut donc oublier leur passion pour la vendetta et

même pour le brigandage, afin de ne voir en eux que les représentants d'une grande idée rénovatrice.

A toute heure, les pères rappellent à leurs fils l'histoire des temps passés et la gloire des combats. Sous le toit le plus humble, comme au foyer des chefs, les vieillards racontent à leurs enfants les événements de la fatale journée de Kossovo (15 juillet 1389), témoin du détastre des Serbes et de la victoire des Turcs, qui, après ce grand engagement, firent tomber sous leur joug plus de dix millions de chrétiens. On entendit alors les bardes de la montagne chanter de hameaux en hameaux ces paroles : « Les Monténégrins ne pardonneront pas aux Osmanlis, non jamais ! — Non, ils ne leur pardonneront pas, eux qui tant de fois ont craché à la barbe du Prophète ! » Depuis, ce cri de vengeance est devenu un chant *national !*

Peu importe aux Tsernagortses de triompher par bravoure ou par ruse; la gloire est, suivant eux, toujours aux vainqueurs. Ils combattent de préférence à la manière des *guérillas* espagnols ou des Kebaïles du Djerdjera, c'est-à-dire à l'affût derrière les rochers, le doigt sur la détente des armes à feu ou le handjar au poing, attendant le passage de quelque troupe ennemie.

Que de fois d'innocentes caravanes sont-elles tombées sous les balles infaillibles des défenseurs de la montagne ! En temps de guerre, par conséquent presque en tout temps, les Monténégrins transforment leur contrée en forteresse et ne permettent pas aux étrangers d'en franchir les limites.

Malheur donc aux voyageurs qui s'aventurent dans les défilés du Tsernagora ! Néanmoins, il peut leur être

accordé une garantie, sauf-conduit bizarre qui prouve d'une manière éclatante l'étrange union que les Monténégrins font de la vertu et de la férocité.

Qu'une jeune fille réputée pour son innocence soit prise pour guide, les Monténégrins laisseront passer la caravane. On n'a jamais, de mémoire d'homme, enfreint cette remarquable institution. Mais, si la jeune personne a failli aux règles de l'honneur en se laissant séduire, les guerriers massacreront sans pitié les étrangers et s'empareront légalement du butin.

Ce dernier cas se présenta il y a quelques années, et eut de terribles conséquences. Un voyageur allemand demanda à un vieillard intègre, nommé Petrovich, de vouloir bien prier sa fille de le guider dans la montagne. Petrovich, ne pouvant douter de la vertu de son enfant, y consentit. A quelques lieues de là, la caravane fut attaquée et anéantie. L'événement mit en rumeur tout le Monténégro; c'était pour la première fois qu'on violait l'institution.

Une enquête était commencée, lorsqu'un homme alla trouver le vladika et se déclara le principal auteur de l'agression. Il se justifiait en avouant qu'il avait entretenu des relations intimes avec la jeune personne prise pour conductrice, et qu'il n'avait, par conséquent, en rien enfreint les institutions de son pays en attaquant la caravane. Les juges l'acquittèrent; mais un des frères de la malheureuse jeune fille le tua quelques jours après, le dépeça et revint porter la peau du misérable aux pieds mêmes de son père. Quant à la pauvre femme coupable, elle fut jugée et mise à mort par sa famille.

Au reste, dans cette contrée où la nature n'est ni

moins sauvage ni moins âpre que les habitants, il n'est pas un seul défilé, un seul passage, qui n'ait été témoin de quelque drame. On pourrait faire, en s'aidant des souvenirs des habitants de la montagne, la topographie sanglante du Monténégro.

Au milieu de tous ces événements tragiques, en voici encore un. Il montre que, s'il est encore de par le monde des femmes spartiates, on les trouve au Monténégro.

Au lendemain de la bataille de Grahovo (1858), un homme revint dans la montagne et annonça à une femme tsernagortse que ses deux fils avaient été tués. La malheureuse mère, sans perdre de temps, se rend dans la sanglante plaine, ensevelit elle-même les deux cadavres, emporte leurs armes, et, de retour chez elle, les jette aux pieds de son mari en disant : « Tes deux fils sont morts, et voilà leurs fusils : maudite soit ton âme si tu ne les venges pas ! » L'homme, sans répliquer, saisit son fusil, passe la frontière et arrive sur le terrain au moment où les Turcs, écrasés partout, cherchaient à honorer leur défaite par quelques essais de résistance individuelle. Un groupe de Bosniaques tenait encore sous les ordres de Disdarévitch. Le Monténégrin perce droit à ce dernier, le combat, le tue, lui tranche la tête et la jette sanglante aux pieds de sa femme. « Eh bien ! mes fils sont-ils vengés ? s'écrie-t-il. — Oui, répondit-elle, mon cœur est plein de joie ! »

Harceler les Turcs a toujours été un des plus chers passe-temps des Monténégrins. C'était, il faut bien en convenir, une des grandes ressources du budget de certains guerriers. Pendant longtemps, pour chaque

tête de musulman on recevait à Cettigne une prime, comme nos paysans pour une tête de loup. Puis, un vêtement venait-il à manquer, une carabine paraissait-elle vieillir, on descendait dans la plaine et l'on en rapportait des costumes neufs et des armes de rechange achetés à la pointe du yatagan ou avec quelque balle bien dirigée. L'espoir des razzias n'a pas peu contribué à entretenir la haine contre les Turcs.

L'histoire du Monténégro n'est, du commencement à la fin, qu'une longue énumération de combats et de *vendetta*. Un Code tout militaire régit les habitants; tout y est établi en vue de la guerre. Depuis le règne d'Ivan (XVe siècle), il a été décidé que l'homme qui parlerait de traités de paix avec les infidèles serait puni du dernier supplice, et que le guerrier assez misérable pour manquer à la consigne, serait revêtu d'habits de femme et promené une quenouille à la main, pour être livré à la risée générale.

Du reste, ce châtiment, inscrit dans le Code, ne devait jamais être exécuté : il n'est pas un seul citoyen de la Montagne Noire qui ait failli à son devoir. — Ce fut Ivan le Noir qui fonda le monastère de Cettigne et qui éleva le Monténégro au rang qu'il occupe aujourd'hui; ce prince entreprenant et courageux voulut marier son fils Maxime à la fille du doge de Venise : cette union projetée et qui échoua dans des circonstances très-singulières, a donné lieu à un *pesma* des plus curieux et très-populaire encore aujourd'hui; en voici le début dans toute sa gracieuse naïveté :

« Ivan le Noir écrit au doge de la grande Venise : « Apprends, ô doge ! que près de moi a fleuri le plus « brillant œillet, comme près de toi la plus belle rose;

« veux-tu que nous unissions l'œillet à la rose? » Le doge vénitien répond favorablement, et Ivan se rend à Venise emportant trois charges d'or pour demander solennellement, au nom de son fils, la main de la belle latine. A la cour du doge, il prodigue son or en distribuant de riches présents, et les Latins conviennent avec lui que le mariage se fera aux vendanges suivantes. « Cher doge, dit en partant Ivan (qui cependant était un sage), cher doge, tu me verras bientôt « revenir avec une escorte de six cents garçons d'honneur (svati) choisis parmi les plus beaux de mon « pays; s'il y en a parmi eux un seul qui soit plus « beau que mon fils Maxime, ne me donne ni dot ni « fiancée. » Le doge enchanté lui serre la main et lui présente la pomme d'or, symbole d'hyménée. Ivan retourne dans ses États.

« Tout se présentait donc sous d'heureux auspices; mais l'orgueilleux Ivan comptait sans la petite vérole, qui défigura bientôt après son superbe Maxime; le brillant jeune homme de la veille, qui devait éclipser tous ses compagnons, risquait donc, au contraire, d'être éclipsé par les Monténégrins les moins heureusement doués. Désespéré de ne pouvoir répondre à son engagement, Ivan se renferme dans ses montagnes et ne veut plus entendre parler de fiançailles; — cependant, le doge de Venise, étonné du silence du chef montagnard, lui envoie ce message significatif, quoique en langage figuré : « Lorsque tu enclos de haies une prairie, il « faut que tu fauches ou que tu l'abandonnes à un « autre, afin que son herbe fleurie ne périsse pas « sous la neige. Lorsqu'on a obtenu la main d'une « jeune fille, il faut la venir chercher... » Jaloux de

tenir sa parole, Ivan imagine un stratagème : il convoque les plus nobles jeunes gens de sa nation, choisit le plus beau d'entre eux, le voïvode Obrehovo Diouro, lui ordonne de suivre de point en point le rôle difficile qu'il aura à jouer. — Ce rôle était celui-ci : il avait à épouser en apparence la fille du doge, et, pour prix de ce service, il garderait la moitié des présents de noce.

« Tout était habilement réglé, l'on partit : la réception fut brillante et fit époque à Venise ; le fils supposé d'Ivan fut couvert d'armes de la plus grande valeur, et reçut de la main même de sa fiancée une chemise tissée de fil d'or et de fil de lin ; — au retour dans leur pays avec la fille du doge, la vérité se fit jour : la jeune mariée apprit que son véritable fiancé n'était pas le beau Diouro, mais le fils d'Ivan, Maxime le défiguré. — Une femme ordinaire se serait peut-être plainte du changement ; mais la Vénitienne répondit : « Que Dieu soit béni ! si son visage n'est plus beau, « ses yeux sont purs et clairs, son esprit droit, son « cœur noble. » Une femme ordinaire aurait aussi probablement abandonné à Diouro les vêtements dont on l'avait affublé pour jouer son rôle ; mais la Vénitienne était déjà trop bonne Monténégrine pour cela, elle réclama impérieusement la restitution des présents et surtout la chemise tissée d'or ; Diouro refusa.

« Écoute, dit-elle alors avec indignation à Maxime, « dussent mille tronçons de lances devenir ton cercueil, il faut que tu combattes pour reprendre ce « trésor ; sinon je retourne la bride de mon cheval et je « le pousse jusqu'au rivage de la mer. Là, je cueillerai « une feuille d'aloès ; avec sa pointe je déchirerai mon

« visage, et avec le sang qui coulera de mes joues, « j'écrirai à mon père une lettre que mon faucon por- « tera rapidement à la grande Venise, et mes fidèles « Latins accourront pour me venger. »

« Le bouillant Maxime n'écoute que sa fureur, s'élance à la poursuite du beau voïvode Diouro, et le tue. — De là, grande rumeur dans la montagne. — Deux camps se forment; un combat terrible s'engage et les rares guerriers qui survivent, rapporte le *pesma*, marchent jusqu'aux genoux dans le sang des morts. Maxime, après avoir vu mourir la plupart des siens, s'enfuit vers Zabliak, répudie sa femme, gagne ensuite Constantinople, renonce à la religion chrétienne et se fait mahométan. Le Sultan l'élève aux dignités les plus élevées, le nomme gouverneur de Scutari et en fait un mortel ennemi du Monténégro. »

Depuis ces mémorables événements, les épées sont rarement demeurées inactives ; vainqueurs ou vaincus, les montagnards recommencent les hostilités. — De 1410 jusqu'à notre époque, ils furent plus de cinquante fois en guerre avec les armées turques. L'habitude des combats est tellement enracinée dans tous les esprits, que je ne doute pas qu'ils ne soient ainsi arrivés, à l'exemple des Albanais, à être cruels et farouches sans le savoir.

Ainsi, lorsque Daniélo se maria, on voulut fêter dignement le joyeux avénement de la princesse. Les sénateurs du pays et les autres dignitaires se réunirent et furent unanimes sur le choix du présent qui serait fait à la belle mariée. A cet effet, on envoya une troupe d'intrépides guerriers dans les territoires turcs. Le lendemain, lorsque la princesse se mit à sa fenêtre,

elle poussa un cri d'horreur et faillit s'évanouir. La gracieuseté qu'on lui avait préparée n'était autre qu'un chapelet de têtes turques fraîchement coupées, et qui, pour récréer sa vue, avaient été placées sur la grande tour nationale de Cettigne.

Les Monténégrins sont peu nombreux; leur chiffre total ne dépasse pas 140,000 hommes; mais leur armée n'en est pas moins, relativement, considérable; car, aux premiers cris de guerre, vieillards, enfants, femmes, tous prennent l'épée et le mousquet pour défendre la montagne; cependant on peut évaluer à 20,000 les Tsernagortses toujours prêts à combattre; le prince Daniélo a beaucoup concouru à en augmenter le nombre; avant lui, la force armée ne s'élevait guère qu'à 12,000 hommes.

Il y avait, dans ce célèbre vladika, l'homme d'action doublé du souverain sympathique; il savait à la fois inspirer de la confiance et relever le nom monténégrin aux yeux de l'Europe. Il était aimé de toutes les populations serbes, qui le regardaient comme un futur libérateur. Le fait suivant, que nous extrayons de l'ouvrage de M. Delarue, montre à la fois le prestige qu'il exerçait et l'espèce de fanatisme de certains montagnards.

Vers le milieu de 1857, les Turcs s'étaient emparés de plusieurs villages de l'Herzégovine et en avaient chassé les habitants chrétiens. Le soir même de l'expédition, plusieurs soldats étaient entrés dans une maison et s'y étaient fait apporter des vivres et de l'eau-de-vie. A la lueur du foyer, les Turcs aperçurent dans un coin un homme blessé et comme endormi. — « Qui es-tu, lui crièrent-ils? D'où viens-tu? » Le blessé se relève d'un bond et répond fièrement : « Je suis

Lulla Voukalovitch de Kroucheruza. » Puis, s'emparant de la bouteille d'eau-de-vie, il s'écria : « Je bois au glorieux Daniélo, prince du Monténégro, votre ennemi et notre sauveur ! » Avant que les Turcs, stupéfaits de tant d'audace et d'un tel sang-froid, eussent pu se servir de leurs armes, Lulla avait franchi la porte et disparaissait dans l'obscurité de la nuit.

Le neveu de Daniélo, le prince Nicolas, qui n'a pas encore assez régné pour pouvoir être jugé, a su, dès son avénement, se concilier l'affection de ses sujets en suivant la même voie que son prédécesseur. Au moment d'être proclamé, il exposa nettement son plan de conduite, et il ne s'en est pas départi un seul jour. Ceux qui attendent beaucoup de lui n'oublient pas ses premières paroles : « Là où notre prince bien-aimé a marché, a-t-il dit, je marcherai. Ce qu'il a voulu, je le veux ; ce qu'il aime, je l'aime. Je réaliserai le glorieux avenir qu'il a préparé ! »

Que de faits on pourrait ajouter sur ces Monténégrins, qui, depuis quatre siècles, continuent presque sans relâche une croisade au sein de l'Europe ! Leur histoire, sombre et héroïque poëme, n'est qu'une longue suite de luttes entre le despotisme ottoman et la liberté serbe ; c'est le soulèvement incessant d'un peuple fier en dépit de l'oppression et qui se rajeunit par la douleur. Le feu qui les anime a passé dans l'âme de ceux qui les approchent. Aussi peut-on joindre aux Tsernagortses la tribu des Triepchi et quelques villages albanais, tels que Fundine et Kotse, entièrement dévoués à leur politique. De même les Uskoks, chrétiens d'Herzégovine, réfugiés au pied de la montagne, sont bien leurs frères par le cœur.

V

Des Monténégrins aux Serbes proprement dits la transition est naturelle; car, ainsi que les Bosniaques, les Herzégoviniens et les Croates, ces deux peuples appartiennent à la famille slave[1]. La philologie s'est souvent demandée d'où venait le nom de serbe; on a voulu trouver son origine dans celui de Sibérie. Suivant nous, le nom de serbe dérive du mot *Sévérie*, ancien pays riverain du Dniepr. Quoi qu'il en soit, groupés aujourd'hui dans le nord-ouest de la Turquie, ils forment une masse compacte, presque vierge de tout contact étranger, et ce n'est pas là une fraction de peuple, c'est une nationalité.

Dans le conflit des populations européennes de la Turquie contre le gouvernement ottoman, les Monténégrins sont l'avant-garde, et les Serbes le gros de l'armée. Le concours des derniers est peut-être moins audacieux que celui des Tsernagortses, mais ce sont des hommes également opiniâtres, persévérants. Ce qui fait leur force, c'est leur homogénéité, ce sont leurs vertus patriarcales et leurs tendances vers le progrès. L'institution de la *Zadrouga* est un exemple frappant de leurs nobles aspirations. Parmi nous, la

1. On compte 1 million de Serbes, 900,000 Bosniaques, 400,000 Herzégoviniens, 200,000 Croates, 140,000 Monténégrins.

famille est uniquement fondée sur les liens du sang; chez eux, la parenté peut avoir pour base l'affection. Un homme se choisit un frère d'adoption (*pobratim*) et même une sœur (*posestrima*). Cette amitié prend des engagements solennels devant le prêtre (pope), et, dès ce moment, il n'est aucun péril que le frère n'affronte pour son frère, il devient le défenseur naturel de sa sœur d'adoption. Quels que soient les événements, ces serments ne peuvent être brisés. « On a vu, dit M. Henri Thiers, des passions violentes, écloses après la fraternité jurée auprès de l'autel, rester muettes, étouffées dans le cœur des jeunes gens. » C'est grâce à cette institution, organisée, au fond, en vue de la politique, que s'est conservé, chez les Serbes, l'amour de la liberté.

Comme jadis sur le mont Lycée, on chante encore dans les montagnes de la Serbie. La poésie et la musique y ont là pour interprètes des chantres qui ne connaissent ni la prosodie ni le solfége, mais dont les accents et la voix sont inspirés par un cœur qui palpite et par une imagination fougueuse. La plupart du temps, ce sont des hymnes guerriers que composent ces hommes, dont les moindres accidents de la vie sont étroitement liés à la politique; pourtant, à côté de la poésie héroïque, viennent se placer ces chants domestiques où l'esprit et l'âme parlent ensemble, et qui peignent mieux les Serbes que tous les livres d'histoire composés sur leur compte.

« Il règne dans cette poésie, dit M. Dozon, un sentiment de fraîcheur et de jeunesse, une naïveté séduisante de pensée et d'exécution. La nation s'y reflète bien telle qu'elle est. »

La volupté orientale y apparaît à l'horizon, mais elle est bientôt dominée par la mâle énergie du peuple montagnard. Pourtant, que d'amour tendre s'exhale de leur âme, lorsqu'ils chantent les charmes d'un premier baiser et les douceurs ineffables de la passion naissante !

Nous ne résistons pas à la tentation de reproduire quelques-uns de ces morceaux. Nos lecteurs voudront bien ne pas oublier que les traductions ne rendent toujours qu'imparfaitement la poésie.

Oh ! dans les longues nuits,
Qui n'a point d'yeux noirs à baiser,
Le sommeil ne lui tombe point sur les yeux.
Mais le chagrin lui tombe dans le cœur !
O fillette, ô Miléva,
Assieds-toi à mon côté.
. . . .
O fillette, mon âme,
Quel parfum exhale ton sein?
Celui du coing ou de l'orange,
De l'immortelle ou du basilic?
— Eh Dieu ! jeune homme,
Ce qui parfume mon sein
Ce n'est ni le coing, ni l'orange,
Ni l'immortelle, ni le basilic,
Mais une âme virginale.

Voici une autre poésie d'un genre qu'affectionnent beaucoup les Serbes.

Une fille est assise au bord de la mer, et se dit à elle-même :

Ah ! Dieu chef et bon,
Y a-t-il rien de plus vaste que la mer?
Y a-t-il rien de plus large que la plaine?
Y a-t-il rien de plus rapide que le cheval?
Y a-t-il rien de plus doux que le miel?
Y a-t-il rien de plus cher qu'un frère ?

Et un poisson, du milieu de l'eau, lui dit :

Fille simple et sotte,
Le ciel est plus vaste que la mer,
La mer est plus large que la plaine;
Les yeux sont plus rapides que le cheval;
Le sucre est plus doux que le miel,
Et plus cher que le frère est l'amant.

Les chants dialogués sont très-fréquents. Presque toujours une passion ardente y circule. Le contraste s'y produit aisément. Tantôt c'est un amant heureux, tantôt une femme délaissée, tantôt deux jeunes gens qui s'aiment et qui roucoulent délicieusement comme deux oiseaux sous la charmille; tantôt c'est une vierge qui résiste aux sollicitations d'un pacha turc et qui enlace de ses bras le cou de quelque montagnard de sa tribu.

En Serbie, les mœurs patriarcales sont encore aussi vivantes que par le passé. Le pâtre, comme dans les temps antiques, conduit au son de la flûte champêtre les grands troupeaux de bœufs dans les plaines de la Bosnie. Il gravit lentement les montagnes à mesure qu'arrivent les chaleurs, et, lorsque le soleil a desséché la verdure, il s'élève d'étapes en étapes jusqu'aux mousses alpestres. M. Henri Thiers, dans son récent ouvrage sur la *Serbie*, dépeint bien ces migrations périodiques des bergers-poëtes; il dit avec raison que ces pauvres pasteurs sont les défenseurs des faibles et que leur cabane est ouverte à tous ceux qui souffrent.

L'hospitalité est, en effet, exercée par tous les Serbes. On assure même que les jeunes filles sont chargées de veiller sur le sommeil des étrangers. Heureux peuple qui croit en l'honnêteté des étrangers!

Quant à la population de la Bosnie, elle est à la fois chrétienne et musulmane. Les chrétiens, quoique belliqueux, se livrent à l'agriculture et au soin des troupeaux, tandis que les Bosniaques mahométans ont toujours les armes à la main et ne songent qu'à humilier les raïas. Les Juifs, assez nombreux, s'occupent principalement du commerce. Les Tsiganes, ici comme partout ailleurs, passionnés pour la vie errante, portent leurs tentes de bourgades en bourgades, de villes en villes, prédisant l'avenir au peuple et ne prévoyant pas pour eux-mêmes les calamités qui les frapperont le lendemain. Mais ces misérables Bohémiens ne peuvent guère être rangés parmi les habitants, leurs coutumes nomades ne leur permettant pas de se dire les citoyens de tel ou tel pays.

Revenons aux Bosniaques chrétiens. Comme les Herzégoviniens et la plupart des Serbes, ils allient une bravoure extrême à un culte obstiné pour les usages antiques.

« Cet entêtement, dit M. Cyprien Robert, les porte quelquefois à des actes de dissimulation et de cruauté qui ne sont nullement dans leur nature. Nés pour la poésie et la guerre, ils dédaignent la mollesse et le luxe; briller sur la terre par l'épée et par le chant, voilà leur ambition; la vie sans héroïsme, ils ne peuvent la comprendre. Toutefois, malgré ces grandes qualités, le Bosniaque est inférieur en intelligence aux Slaves du Danube et de l'Adriatique; il est moins éclairé, plus crédule, et souvent il discerne mal ses propres intérêts.

VI

A l'est de la Serbie et surtout au nord du Danube, s'étendent les Roumains ou Moldo-Valaques, dont l'origine a été pendant longtemps l'objet de vives discussions entre les ethnographes. Aujourd'hui la lumière s'est faite. Il paraît définitivement acquis que cette nation descend des Daces soumis par Trajan et *romanisés* par de nombreuses colonies.

Cette origine n'aurait jamais dû être contestée; elle se révèle non-seulement dans la physionomie, dans l'organisation robuste, dans les traits mâles de la population, qui offre une véritable analogie avec les Transtévérins, mais elle se montre également transparente dans le langage, dans les habitudes, dans les institutions. Néanmoins, on ne peut mettre en doute que les Slaves, les Kumans et les Patzinakites n'y aient laissé aussi des traces de leur passage.

Un écrivain célèbre, M. Démidoff, prétend même que, dans la Moldo-Valachie, le peuple est composé presque entièrement des arrière-neveux des Daces et des Romains, tandis que les Slaves, venus en conquérants dans le pays, forment la noblesse. Peut-être y a-t-il un peu de partialité russe dans cette appréciation ethnographique. Quoi qu'il en soit, quand bien même les Slaves seraient parvenus à se maintenir dans les hautes sphères de la société, ils n'en auraient pas moins subi l'influence du langage des Romains; en-

core aujourd'hui, l'idiome des Moldo-Valaques est, aux neuf dixièmes, du latin corrompu; le dixième restant est, en grande partie, du slave mélangé de mots turcs, hongrois et grecs.

Cette importante race roumaine compte environ 4,000,000 d'âmes dans la Moldavie et la Valachie; en dehors de ces deux principautés, on la retrouve encore dans la Transylvanie, la Bukovine, le Banat, la Bessarabie. C'est là une nationalité distincte, peut-être moins bien organisée, au point de vue moral, que la famille serbe, mais pourtant appelée à un très-bel avenir.

On sait quelle formidable puissance convoite depuis des siècles les belles provinces orientales de la Turquie, et surtout l'admirable position de Constantinople. Eh bien! si une barrière est capable d'arrêter ce terrible flot, *the wave from the north*, comme le disent les Anglais, ce sera, sans doute, la nationalité roumaine. Sa position géographique semble lui assigner ce rôle.

L'équilibre européen doit donc aspirer à voir les Moldo-Valaques se constituer sur une base solide. Espérons que, grâce à l'initiative de certains États, ils marcheront sans entraves dans la voie réelle du progrès.

Les Moldo-Valaques sont souvent animés de sentiments généreux, ils comprennent les grandes idées, ils aspirent à une autonomie complète. Mais jusqu'à présent, dans cette lente insurrection contre le despotisme ottoman, qu'ils sont loin des Serbes et des Monténégrins! Il n'y a pas en eux cette persévérance qui caractérise à un si haut point les montagnards de

l'ouest. Les préjugés de caste les divisent. Les hautes classes se montrent hautaines et dures envers le peuple, qui lui-même est rusé, fin et très-vindicatif. En dépit de tout cela, ils nous sont assez sympathiques, à nous, enfants de l'Occident. Peut-être la voix mystérieuse du sang nous les fait-elle aimer. Peut-être, hélas! quelques défauts que nous partageons avec eux sont-ils un lien de plus qui les rattache à nous.

Si, au moral, leur parenté est à peu près évidente; au physique, la relation est au moins aussi frappante. En Roumanie, les hommes blonds sont aussi nombreux que les bruns. Comme en France, le mélange du sang gaulois, barbare et latin, a créé les deux nuances.

Une certaine poésie germe en eux; elle se révèle, il est vrai, par des chants infiniment moins vigoureux que les pesmas, mais souvent empreints d'une douce et enivrante volupté.

La ballade intitulée le *Coucou et la Tourterelle* en fournira un exemple :

« Chère tourterelle, charmant petit oiseau, sois ma maîtresse jusqu'à dimanche.

— Pour vous, je ne dirais pas non; mais je dis non pour votre mère, qui est méchante et sorcière; elle me reprocherait sans cesse de vous aimer trop et de trop vous caresser.

— Chère tourterelle, ne sois pas mon ennemie, laisse-toi aimer par moi jusqu'à dimanche.

— Non pas, coucou chéri; non, je ne veux pas t'écouter; laisse-moi vivre en paix, ou sinon je me transformerai en un petit lapin blanc arrosé de larmes, et me cacherai dans la cendre du foyer.

— Quoi que tu fasses, quoi que tu deviennes, je ne

te laisserai pas vivre en paix, car moi-même je me transformerai en une petite pelle, et, dussé-je me consumer par le feu, j'irai te découvrir sous la cendre, pour te préserver de l'atteinte des flammes; puis je te rafraîchirai de mon haleine et te couvrirai de baisers; en sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse, tourterelle chérie.

— Pour vous, je ne dirais pas non; mais je dis non pour votre mère, qui est méchante et sorcière; elle me reprocherait sans cesse de trop vous aimer et me jetterait un mauvais sort, pour que je ne pusse plus vous caresser. Or, plutôt que d'être en butte aux reproches, plutôt que d'être ensorcelée, je préférerais me changer en un roseau flexible et me cacher au sein de l'étang, afin d'échapper à ta poursuite.

— Quoi que tu fasses, quoi que tu deviennes, tu ne m'échapperas pas, car moi-même je me déguiserai en berger, joueur de doïnas, et j'irai chercher dans l'étang un roseau élancé pour m'en faire une flûte. Je te verrai alors, je couperai ta tige et mes lèvres te couvriront de baisers; en sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse jusqu'à dimanche, tourterelle chérie.

— Non, je ne veux pas t'écouter, cher et gracieux coucou, au plumage gris. Je sais combien il me serait doux d'être avec toi. Mais hélas! ta mère est si méchante! Or, plutôt que de me trouver avec elle, je me transformerai en une petite image sainte et me cacherai au fond de l'Église, pour penser toujours à toi.

— Quoi que tu fasses, quoi que tu deviennes, je ne te laisserai pas en repos; car, de mon côté, je me déguiserai en chantre ou en diacre, et je serai si dévôt,

si dévôt, que je me rendrai tous les jours à l'église, depuis lundi jusqu'à dimanche, pour m'incliner devant les images saintes et pour te couvrir d'embrassements, en sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse, tourterelle chérie! »

Somme toute, il y a dans cette ballade beaucoup de mauvais goût et de mièvrerie; c'est loin d'être un modèle de littérature. M. Ubicini, si bienveillant pour les Roumains et leur poésie, voudra bien me pardonner ce jugement. Malheureusement, dans ces chants à la fois langoureux, passionnés, sensuels, précieux, nous ne voyons que trop percer le caractère national.

Nous aurions aimé à faire l'éloge de ce peuple, mais, avant tout, nous voulons être impartial. Le comte Karaczay nous semble également l'avoir été, tout en portant cette appréciation sur les Moldaves : « Ce sont, a-t-il dit, des hommes robustes et bien faits, pleins d'intelligence, aptes à tous les métiers, suppléant par leur adresse à l'absence de manufactures, mais, en trop grand nombre, abrutis par l'ivrognerie et par un penchant tout à fait déréglé pour l'autre sexe; pardessus tous ces vices, une paresse, une insouciance, un esprit de routine incroyables; des femmes belles et fortes, très-gaies et très-aimables dans l'adolescence, portent dans l'état du mariage les marques prématurées d'une vie laborieuse, sans joie et sans espoir. »

Ce tableau n'est pas flatteur; mais, si nous envisageons les choses de plus haut, nous voyons se dissiper ces taches, s'amoindrir ces défauts. La nation roumaine nous apparaît alors sous un jour plus favorable, nous n'apercevons plus en elle que le peuple destiné à prendre une place importante dans les événements

qui sont peut-être à la veille de changer la face de l'Orient.

VII

Franchissons le Danube et entrons sur le sol des Bulgares, peuple plus *slavisé* que véritablement slave. Son origine est ougrienne. Cette nationalité ne compte pas moins de trois millions d'hommes, répandus au cœur même de l'empire Turc.

Les Bulgares ont peu d'enthousiasme; ils aiment avant tout la paix. Leur premier mot au voyageur qui demande asile à leur foyer est celui-ci : « Jouit-on du repos dans les pays que tu as traversés? » Leur flegme, leur froideur établissent entre eux et les Serbes une ligne de démarcation assez profonde; ils sont aussi calmes que leurs voisins sont vifs et pétulants.

Un voyageur qui les a très-bien étudiés, M. Cyprien Robert, a dit : « Si le Grec, dans la Péninsule, a la suprématie de l'intelligence et le Serbe celle du courage, le Bulgare ne peut prétendre qu'à la supériorité de la patience et du travail; mais cette supériorité lui est bien acquise. La race bulgare bèche et cultive partout où elle peut. »

C'est donc un peuple laborieux, patient, d'un tempérament vigoureux, d'une sobriété extrême, mais sans spontanéité, sans grande imagination; pensant au foyer et non à l'État; s'inquiétant du présent, peu de l'avenir; ayant la vue courte, mais droite. Cette na-

tion économe rappelle nos paysans du Limousin et de la Haute-Auvergne. Le Bulgare se contente d'un morceau de pain et d'une bouteille de raki. Son ambition va rarement plus haut. Il a les goûts modestes; il ne souhaite ni la splendeur, ni la gloire. Sa situation, il l'accepte sans se plaindre. Il n'a pas au-dessus de lui de noblesse qui le tourmente, sa terre lui appartient, son travail n'est pas obligatoire.

Tout en se trouvant heureux, il se permet pourtant de former un souhait. Il aspire à payer aux musulmans une somme moins forte pour le rachat de sa tête et de celle de ses enfans, car chaque tête de paysan est imposée de quinze à vingt piastres par an. Quoique pauvre, il est très-hospitalier. Dans l'accueil qu'il fait aux étrangers, on voit même percer un raffinement poétique très-remarquable. Lorsque les voyageurs passent, on jette sous leurs pieds des poignées de froment, comme pour leur dire : « Venez à nous, le pain vous est offert! » — S'arrête-t-on à côté d'une fontaine, les jeunes filles vous entourent et dansent en chantant quelque improvisation rustique.

VIII

Des Bulgares passons aux nations secondaires. A leur tête figurent les Zinzares, curieuse population dispersée sur toute la surface de l'Albanie inférieure, de la Thessalie, de la Macédoine et de la Grèce continentale. Ce sont des hommes trapus et vigoureux, aux

cheveux noirs ou châtains, à la figure intelligente, quoique parfois sournoise et même repoussante; les uns travaillent avec l'âpre ténacité des Bulgares, les autres, à l'imitation des Grecs, se livrent à un commerce très-lucratif et vivent en nomades au milieu des montagnes.

D'où viennent les Zinzares? Probablement du nord. Ce sont, sans doute, des descendants des troupes roumaines qui conquirent la Macédoine. Leur analogie avec les Moldo-Valaques est incontestable : comme eux, du reste, ils s'appellent *Roumains;* leur origine semble également consacrée par la dénomination de *Valaques boiteux* que leur donnent les Grecs. Leur idiome est très-corrompu, et la philologie se perd dans l'impossible reconstitution de ses éléments.

Au nord-est de la Turquie, dans la Dobroutcha, sont cantonnés quelques milliers de Tatars, ou plutôt de Turcs Nogaïs, qui, tout en se reconnaissant sujets de la Porte, obéissent à un khan, dont la résidence est la ville de Tchétal-Orman. Leur chiffre normal, d'environ 30,000, s'est accru, après la guerre d'Orient, de quelques milliers de Tatars de Crimée, qui, s'étant montrés plus favorables aux alliés qu'aux soldats du tzar, jugèrent prudent de s'expatrier.

On prétend qu'aujourd'hui ces émigrés, trouvant encore moins dur le régime du knout que le gouvernement des Ottomans, reportent leurs pénates sur le sol de la Russie.

La Turquie est un composé de peuples, non une agrégation : elle ressemble à quelque robe d'Arlequin formée de pièces disparates et rangées sans ordre. L'Asie y a dispersé çà et là quelques débris de ses en-

fants, qui, loin de se fusionner, se sont isolés, soit dans les montagnes, soit dans les steppes. On les retrouve encore aujourd'hui avec leur caractère distinctif, avec leurs mœurs, leur langage particuliers. Tels sont les Turcomans, répandus au nord de la Khalcidique; les Arabes, que l'on rencontre à peu de distance de la mer, au sud de l'embouchure du Danube, et même les Magyars, en assez grand nombre en Roumanie.

Au milieu de toutes ces nationalités, la plus singulière et la moins considérée de toutes est bien celle des Tsiganes ou Bohémiens, qui, se trouvant sans doute plus à l'aise en Turquie que partout ailleurs, y atteignent le chiffre relativement considérable de 200,000. Les Tsiganes, composés probablement d'arrière-neveux de parias de l'Inde, excitent une répulsion trop justifiée par leurs instincts pervers et éhontés. Doués d'une intelligence assez développée, s'instruisant au grand livre de la nature, jamais dans les écoles; vivant au jour le jour, s'inquiétant peu du présent et de l'avenir, méprisant la mort, s'exposant volontiers au péril, dansant, chantant, exploitant à merveille la crédulité publique, passionnés pour la rapine, ils forment dans les principautés et en Bosnie, des bourgades, des villages entiers. On les méprise, mais on les utilise. Ce sont souvent des forgerons habiles, bien qu'en général des voleurs plus adroits encore.

Le tableau ethnographique de la Turquie est donc un perpétuel contraste d'hommes et d'idées : les peuples chrétiens y coudoient les nations musulmanes, les races asiatiques s'y choquent contre les races européennes, la liberté lutte contre le despotisme. Nous sommes là sur la terre des oppositions violentes.

Avant peu, l'avenir nous dira quel rôle chacun de ces peuples est destiné à jouer dans le grand drame qui constitue la marche de l'humanité et le progrès de la civilisation.

LES JAPONAIS

Ce fut pour la première fois qu'au mois d'avril 1862, des ambassadeurs japonais touchèrent le sol de la France; ce fait était d'autant plus remarquable que, jusqu'alors, les Japonais s'étaient tenus complétement à l'écart et avaient constamment refusé de nouer des relations diplomatiques et commerciales avec les autres nations. L'isolement était une des bases de leur politique.

Ils entrent donc dans une voie nouvelle; l'Europe doit s'en réjouir, car il n'est pas en Asie de peuple qui mérite plus d'être étudié. Les Japonais forment une nation progressive, et c'est peut-être la seule au monde qui se civilise sans se corrompre.

Les voyageurs ont toujours admiré la rectitude de leur jugement, l'élévation de leurs sentiments et leur prodigieuse facilité.

« En vérité, ils sont les délices de mon cœur ! » disait d'eux saint François Xavier. L'illustre apôtre les convertissait par milliers, et trouvait au Japon la patrie de ses rêves, c'est-à-dire un centre philosophique et éminemment honnête, une société avide de connaissances nouvelles, naïve et savante, jeune et âgée tout à la fois, ayant le cœur d'un enfant et la tête d'un homme mûr façonné aux études les plus arides et les plus abstraites.

Ce serait faire injure aux Japonais que de les confondre avec les Chinois : ceux-ci, quoique très-fins et très-subtils, forment une nation profondément corrompue : ceux-là possèdent la vraie civilisation, car chez eux elle n'est pas flétrie par les vices. Tout tend à faire supposer que la Chine est l'édifice qui s'écroule, tandis que le Japon est le monument qui s'élève ; c'est peut-être de là que partiront les régénérateurs de l'Asie.

Quand les Chinois parviennent à s'emparer d'un navire à vapeur, ils se hâtent de le brûler ; lorsque les Japonais, il y a quelques années, entrèrent en possession d'un bâtiment de ce genre, ils se mirent à l'étudier, et en quelques mois le navire était équipé depuis l'éperon jusqu'à la poupe ; des matelots, des mécaniciens japonais le montaient et le dirigeaient avec une étonnante habileté.

Autre exemple : un membre d'une légation donne à un ouvrier japonais une serrure de sûreté fort compliquée pour la poser dans un nécessaire ; deux jours après, l'artisan rapporte l'ouvrage fait et bien fait. Ce n'est qu'en examinant avec soin la clef qu'on s'aperçoit que clef et serrure ont été changées et que l'on a

sous les yeux des *fac-simile* exacts et fonctionnant à merveille.

Un Chinois aurait-il jamais inventé un pareil stratagème artistique?

Les Japonais ont une singulière aptitude pour les langues et pour les sciences mathématiques. Plusieurs d'entre eux parlent bien le français ; il n'est même pas rare de voir des jeunes filles connaître passablement plusieurs dialectes d'Europe et lire le hollandais à livre ouvert. Les sciences ont aussi parmi eux d'ardents disciples qui s'efforcent de se tenir au courant des découvertes de notre monde. Ainsi, il y a quelques années, le taïcoun (vice-roi) envoya au capitaine du navire hollandais en station à Nagasaki une liste détaillée d'ouvrages et d'instruments de précision qu'il lui recommandait de lui rapporter d'Europe à son prochain voyage. Cette nomenclature était fort explicite : le taïcoun désirait, entre autres, un sextant de fabrique anglaise, et le fameux ouvrage de la *Mécanique céleste* de Laplace.

Au Japon, dit malignement M. Léon de Rosny, les personnages des clases les plus élevées ne dédaignent pas de passer pour savants. Quelques-uns d'entre eux méritent ce titre dans toute l'acception du mot. Le prince de Satsouma, l'un des plus puissants vassaux de l'empire, raconte M. le marquis de Moges, est très-versé dans la connaissance de nos sciences exactes. Se trouvant un jour avec des officiers de la marine hollandaise, il leur demanda ce qu'ils pourraient lui apprendre de l'application de la photographie aux observations barométriques. Cette question déconcerta singulièrement les marins, car ils ignoraient qu'à l'ob-

servatoire de Greenwich on faisait usage d'appareils photographiques pour constater d'une manière plus rigoureuse les variations du baromètre, du thermomètre et de l'hygromètre.

Pendant que le reste de l'Orient demeure presque enseveli dans la léthargie, le Japon marche; — il étudie, il écoute, il comprend, il imite. Notre guerre d'Orient vient de trouver des historiens dans l'empire du Soleil Levant. Il a été publié tout récemment à Yédo un bel ouvrage sur nos victoires en Crimée.

Notre histoire n'est donc pas lettre morte pour les Japonais; ils en savent non-seulement les principaux traits, mais en apprécient également les détails. Ce savoir n'est pas, comme en Chine, l'unique partage d'une classe lettrée. Le premier homme que virent l'amiral Cécille et ses marins fut un pilote, simple homme du peuple, qui leur demanda si le grand empereur Napoléon était mort, oui ou non, à Sainte-Hélène, et qui parla sans prétention des plus célèbres campagnes du héros. Du reste, l'empereur Napoléon Ier a plus d'un admirateur dans l'extrême Orient, et son buste se trouve dans toutes les galeries des riches amateurs.

Le degré de supériorité d'un peuple se reconnaît à l'estime qu'il fait de la femme et au rôle qu'il lui accorde. Seul de tous les pays de l'Asie, le Japon considère la monogamie comme une des conditions essentielles au progrès de la société. On a dit avec raison que, dans l'Asie musulmane, des légions de jeunes filles perdent dans l'enivrement des harems toute la poésie et les saintes aspirations de leur cœur, tandis que la femme, au Japon, forte par l'enseignement

élevé qu'elle reçoit dès la première jeunesse, vient s'associer aux travaux intellectuels de l'homme, dont elle est la noble et digne compagne.

Au lieu de compter, comme dans l'Inde et la Chine, au nombre des objets mobiliers du maître, elle est considérée par l'homme comme son égale et son amie. Bien plus, la loi, comptant sur l'influence que la femme doit avoir sur son époux, la rend solidairement responsable de ses actions. S'agirait-il même de la peine de mort, la législation ne lui ferait point grâce.

Les Japonais sont fiers de leur race et de leur patrie. Voici comment s'exprime, à cet égard, un de leurs écrivains :

« Dans notre pays, dit-il, les cinq grains abondent; les habits, les richesses de toutes sortes en font un royaume beaucoup plus riche que les autres. Le vent et l'air y sont très-purs; les usages, l'esprit de concorde et la bonté du cœur y sont remarquables: les hommes y remplissent leurs devoirs. C'est pourquoi notre empire est appelé, dans les livres de la Chine, le *royaume des sages*, et c'est très-juste. »

Malgré leur caractère pacifique, les Japonais sont fort sensibles, fort chatouilleux sur le point d'honneur. L'individu blessé par quelque parole ne cherche pas à se venger sur celui qui l'a offensé, mais se hâte de se suicider pour ne pas survivre à l'affront.

L'idée du *hara-kiri* ou suicide est si profondément ancrée dans la nation, que les Japonais se font un jeu de la mort. A la première occasion, ils tirent leur épée et s'ouvrent le ventre. Deux soldats se rencontrent sur un chemin, leurs sabres se touchent; ce serait une

honte de vivre après un pareil affront ; ils se suicident immédiatement.

Un gouverneur néglige d'exécuter un commandement du taïcoun ; il se délivre du déshonneur en se faisant deux entailles dans le ventre. — Il est d'une belle éducation d'apprendre quelle méthode on doit suivre pour le hara-kiri ; il y a même, assure-t-on, des professeurs qui se vouent à cet enseignement ; bien entendu, ces doctes personnages se contentent d'être d'habiles mimes. Dans tous les cas, que l'on soit seigneur ou homme du peuple, il est de la première nécessité d'avoir parmi ses vêtements une robe blanche destinée au grand jour du suicide[1].

Tels sont les principaux traits du caractère japonais : trois mots peuvent le résumer : soumission aveugle à la loi, résignation et courage, mépris de la mort.

1. Nous avons déjà dit que cet usage tend à s'abolir.

LES DEUX EMPEREURS DU JAPON

Le Japon possède deux empereurs. Ces deux souverains sont le *mikado* ou empereur spirituel, qui réside à Myako, et le *taïcoun*, qui siége à Yédo.

Dans l'origine, le Japon avait pour unique chef le mikado; mais d'adroits lieutenants généraux, les futurs taïcouns (dont la politique fut à peu près comparable à celle de Pépin d'Héristal et de Charles Martel), parvinrent à le dépouiller de toute son autorité, en suivant une tactique à peu près infaillible. Ils témoignèrent à leur souverain le plus grand respect, le comparèrent à une divinité, lui firent comprendre qu'un dieu ne peut pas s'abaisser jusqu'aux préoccupations vulgaires de la direction des affaires, et le transformèrent peu à peu en ridicule idole.

A partir de cette époque, il y eut, au Japon, deux puissances, dont l'une, celle du taïcoun, fut absolue,

et l'autre, celle du mikado, purement nominale ou honorifique.

Les taïcouns régirent donc l'État, décidèrent de la paix et de la guerre et demeurèrent seuls maîtres du Japon; mais on a cru dans ces derniers temps qu'ils allaient eux-mêmes trouver un maître dans un de leurs subordonnés : pendant quelques années, il s'est passé un fait extrêmement remarquable : ces taïcouns, jadis toujours prêts à agir, à marcher à la tête des troupes et à s'inquiéter des moindres affaires de l'État, étaient tellement embarrassés par les entraves d'une étiquette de jour en jour plus méticuleuse, qu'ils se considérèrent eux-mêmes comme incapables de diriger le gouvernement, et s'en déchargèrent sur leur principal ministre, le gotaïro. Ainsi, le véritable chef du Japon devenait insensiblement le gotaïro, qui, à l'imitation des anciens taïcouns, comblait d'honneurs l'empereur, le transformait en demi-dieu et paralysait ainsi toute son autorité temporelle.

Voici donc quelle fut un moment la situation singulière des empereurs au Japon : à Myako, un souverain spirituel regardé par tous comme une divinité incarnée, et qui était, à peu de chose près, prisonnier sur son trône; à Yédo, un empereur temporel annihilé par son premier ministre, et qui n'en était pas moins vénéré par le peuple. Aujourd'hui l'influence du gotaïro paraît éteinte.

Le souverain qui, dans l'esprit de tous les Japonais, occupe encore la première place, le *mikado*, vit dans un somptueux palais, où tout ce qui peut énerver l'intelligence d'un homme semble avoir été réuni à son intention. On brûle des parfums à ses côtés, on l'adore

jour et nuit, on se prosterne à ses pieds comme devant une divinité incarnée; mais là se borne tout son pouvoir.

Il n'existe peut-être pas au monde de souverain plus honoré et plus esclave : qu'on se figure un malheureux prince qui n'a pas le droit de faire usage de ses pieds, parce que toucher le sol serait souiller sa sainte personne, et qui ne s'expose pas aux rayons du soleil, parce qu'un empereur tel que lui pourrait éblouir l'astre du jour lui-même; les mikados peuvent même à peine faire des mouvements sans effrayer leurs sujets, et cependant, depuis quelques centaines d'années, les Japonais se montrent moins scrupuleux que leurs devanciers sur ce point important; autrefois, les empereurs devaient demeurer immobiles pendant quelques heures de la journée devant une foule attentive à suivre l'impression de leur visage, les mouvements involontaires de leurs yeux, etc., ce qui était pour la foule autant d'augures. Remarquait-on que la tête sacrée du mikado s'inclinait du côté du nord, l'on s'attendait à apprendre d'un moment à l'autre les nouvelles les plus désastreuses des provinces septentrionales; le contraire avait-il lieu, l'on déplorait les malheurs qui devaient infailliblement frapper les provinces du sud.

Un jeune mikado plein d'impatience jeta l'effroi dans l'empire en ne demeurant pas une minute en place. On crut que des tremblements de terre, des calamités inouïes allaient renverser de fond en comble le bel empire du *Soleil Levant;* à partir de cette époque, les prêtres jugèrent convenable d'abolir cet usage, qui pouvait altérer la foi des Japonais; les mikados

cessèrent donc de prendre la physionomie d'une idole et de se faire adorer par le peuple.

Pendant le sommeil du mikado, on a le soin de lui couper les cheveux, la barbe et les ongles, qui sont conservés religieusement comme de précieuses reliques.

Les plats dans lesquels les mets lui ont été servis sont immédiatement brisés; les maux les plus terribles accableraient l'audacieux qui oserait toucher à cette vaisselle sacrée. Le thé qui est destiné à l'empereur ne subit pas le moindre contact de l'homme : l'individu chargé de le récolter s'entoure le visage d'un voile et ne cueille les feuilles qu'avec des gants. Le mikado a douze femmes, dont une seule jouit des prérogatives d'épouse.

Le taïcoun, empereur séculier, appelé quelquefois *syogoun*, est à la tête de l'armée, et passe en revue des troupes que l'on dit invincibles, quoiqu'elles n'aient jamais vu le feu de l'ennemi. Tous les cinq ou six ans, il se rend à Myako, auprès de l'empereur spirituel. L'entrevue des deux souverains est l'objet de préparatifs qui durent une année entière. Le mikado apparaît dans un palanquin éblouissant, porté par les seigneurs du plus haut rang. Les deux empereurs se font mutuellement des cadeaux, et doivent se quitter fort satisfaits l'un de l'autre [1].

1. Depuis nos relations plus intimes avec les Japonais, il nous est permis de mieux apprécier leurs mœurs et leur régime gouvernemental. On prétend que le mikado recouvre peu à peu son autorité.

LES TOUAREGS

Plusieurs Touaregs vinrent en France pendant l'année 1862; ils vulaient voir de plus près cette civilisation européenne qui a pendant si longtemps frappé l'imagination de leurs voisins, les Arabes, et qui, depuis quelques années, commence, grâce à nos possessions algériennes, à s'introduire dans l'intérieur de l'Afrique.

Les Touaregs, une des grandes branches de la famille berbère, sont les véritables enfants du désert. Leur taille est assez élevée, leur tournure ne manque pas d'une certaine majesté. Ils ont le front haut, mais étroit, les yeux expressifs, le nez presque aquilin, les lèvres peu épaisses; ils appartiennent à la race caucasique, et sont, en général, presque aussi blancs que les habitants du midi de l'Europe. Ils portent de grandes moustaches, qu'ils dérobent sous un voile épais. Lors-

qu'on leur demande le motif qui les engage à se couvrir le visage, ils répondent « que des hommes de leur dignité ne doivent pas se laisser voir. »

Quand ils prennent leurs repas, ils se cachent derrière leurs boucliers. Cet usage n'est qu'une précaution hygiénique contre la poussière soulevée continuellement par le vent du désert.

Vêtus d'un burnous et d'un voile bleu qui s'enroule autour de leur visage; armés de longs fusils à silex, d'un sabre recourbé, d'un poignard et d'une lance, tenant à la main un bouclier de peau d'hippopotame, tour à tour guerriers et pasteurs, les Touaregs sont les rois absolus du Sahara, qu'ils parcourent sans cesse, conduisant, rançonnant ou pillant les caravanes.

Leurs espions, répandus en tous sens, les tiennent en éveil sur les moindres incidens des plaines sans fin du Sahara. Une télégraphie mystérieuse les prévient immédiatement du passage d'un convoi de marchandises ou des préparatifs de guerre d'une tribu ennemie. Ils sont toujours prêts au départ : ils plient leurs tentes, s'élancent sur leurs légers *mahara*, et ont bientôt atteint le but vers lequel ils tendent. On prétend que leurs dromadaires parcourent en un seul jour la distance de quatre-vingts lieues; aussi un proverbe arabe dit-il avec raison que la « vraie richesse des Touaregs, ce sont les mahara. »

Que de sollicitude, que d'attention pour ces montures dociles et rapides! Le Targui[1] répète chaque jour avec Abd-el-Kader[2] :

1. *Targui* est, au singulier, le nom des Touaregs.
2. *Éloge du Sahara* poëme par Abd-el-Kader.

Vaisseaux légers de la terre,
Plus sûrs que les vaisseaux,
Car le navire est inconstant...
Nos mahara le disputent en vitesse au *maha* (gazelle).
Ils sont la promesse de la victoire...

Les Touaregs aiment passionnément la vie indépendante ; plus sensibles en général aux joies brutales des combats qu'au bonheur tranquille de la paix, ils semblent peu soucieux des vertus patriarcales et des préceptes religieux. Ils sont musulmans, mais prient peu, ne jeûnent point et ne font pas les ablutions prescrites. Le Coran ordonne de saigner les animaux ; ils sont plus expéditifs : d'un seul coup de sabre ils leur tranchent la tête.

Ils remplacent les prières par des chants guerriers et les fêtes religieuses par des simulacres de combats.

La guerre, la chasse, les razzias, les courses sans fin dans ces plaines immenses, tels sont les plaisirs dont s'enivrent ces intrépides enfants du désert. Leur patrie leur paraît préférable à toutes les autres contrées. « Qui voudrait jamais la quitter, disent-ils ? La vie y est bonne et libre, et c'est un beau pays ! Le gibier y fourmille, la chasse y est facile ; les chèvres, les brebis et les chamelles y sont des sources de lait. Beau pays, aimé de Dieu et loin des sultans ! »

« Toutes les armes sont à craindre, s'écrient-ils encore ; mais la meilleure, c'est le sabre, le large sabre de Rdamès ou du Maroc ;

« Les balles et le fusil trompent souvent ;

« La lance est la sœur du cavalier ; mais elle le peut le trahir ;

« Le bouclier, c'est autour de lui que se groupent les malheureux ;

« Le sabre ! le sabre ! c'est l'arme du Targui, quand le cœur est aussi fort que le bras. »

Ces vertus guerrières dégénèrent trop fréquemment en brigandage. Dès que les espions ont éventé une caravane, dit le général Daumas dans un de ses remarquables ouvrages, ils la suivent à la piste, de loin, prudemment, en se cachant dans les plis des vagues du sable, pendant que d'autres vont accélérer la marche de la bande commune, qui bientôt se disperse dans l'espace. Quand la nuit sera venue, quand, fatiguée de la journée, la caravane se reposera sur la foi de ses sentinelles, les Touaregs s'en rapprocheront. Les plus adroits s'avanceront en rampant, lentement, sans bruit, et, le lendemain, dix, quinze, vingt chameaux manqueront au départ.

Depuis Ouargla jusqu'à Timbouctou, sur une étendue de quatre cents lieues, les Touaregs dominent en maîtres; tout relève d'eux, tout est rangé sous leur joug. Malheur à ceux qui les offensent ! Les plus terribles représailles en sont l'inévitable conséquence.

Le général Daumas raconte qu'il y a quelques années, le cheikh Badda, chef touareg vénéré, se laissa imprudemment entraîner par l'ardeur de la chasse sur les confins de l'Ouest. Il fut tout à coup entouré par des Berbères ennemis, qui lui ordonnèrent de leur livrer sur-le-champ ses troupeaux.

— Mes troupeaux, répondit le cheikh Badda, sont autour de ma tente, à deux journées d'ici, dans la montagne.

— Et tes compagnons ? reprit le chef de la bande.

— Je suis seul avec ma tête.

— Tu mens, chien ! Mais le bâton te fera parler.

— Tu ignores sans doute, repartit fièremen le Touareg, que je ne suis pas de ceux que l'on bâtonne. N'as-tu pas entendu parler du cheikh Badda? Il est devant toi : tue-le, mais ne le traite pas en esclave.

— C'est bien, s'écria l'impitoyable Berbère, meurs donc!

Et, appliquant le canon de son fusil sur la poitrine du cheikh, il pressa la détente et étendit lâchement son ennemi sur le sable.

Les compagnons du malheureux cheikh le cherchèrent vainement dans les montagnes et dans les plaines voisines, puis revinrent auprès de leur tente, mirent toute la jeunesse sur pied, et, deux jours après, le corps du cheikh Badda était retrouvé au milieu d'épaisses broussailles.

Au moment où le cruel chef berbère commençait à oublier son crime, il reçut, du fils du cheikh, une missive dans laquelle se trouvaient ces phrases menaçantes :

« En tuant un homme qui n'avait pas les armes à la main pour te combattre, tu as violé les usages sacrés de nos ancêtres. Je serai plus généreux que toi ; je te préviens de ce qui arrivera. Si grand que soit ton ventre, toi vivant, je le remplirai de pierres ; je l'ai juré. »

Sans plus tarder, le fils de Badda et trente cavaliers vêtus comme des femmes berbères et montés sur d'excellents chameaux arrivent à une certaine distance du douar ennemi ; ils font cacher leurs mahara dans un ravin et se dispersent, courbés vers la terre comme des femmes qui ramassent de l'herbe ou du bois ; ils s'avancent lentement vers la tente isolée de l'assassin.

Leur déguisement était si fidèle que le Berbère leur cria lui-même plusieurs fois : Hé ! les femmes, ne coupez donc pas l'herbe si près de mes chameaux !

Peu à peu les fausses travailleuses l'entourent, et, à un signal donné, se jettent sur lui, le bâillonnent et l'emportent dans le désert.

A l'endroit où le cheikh avait été enterré, le coupable est étendu et attaché à quatre pieux. On lui fait avaler un breuvage narcotique, il s'endort. Pendant son sommeil, le fils de Badda lui fend le ventre, le remplit de cailloux et recoud les lèvres de la plaie avec une aiguille à raccommoder les outres.

La douleur finit par éveiller le misérable, qui se tord sur le sable comme une panthère mortellement blessée.

— Je suis vengé ! lui dit alors froidement le fils du cheikh ; va-t-en maintenant.

Ce malheureux Berbère eut encore assez de force pour se lever et disparaître ; mais, le lendemain, on le retrouva mort à côté d'un buisson.

Que d'autres récits émouvants on pourrait rapporter en consultant les annales intimes des Touaregs ! Qu'on lise surtout les ouvrages dus à plusieurs de nos officiers qui ont eu la bonne fortune de s'asseoir dans les gourbis des Arabes et des Berbères, on aura une idée des aventures et des drames sanglants qui se passent dans le Sahara. On saura, en même temps, que, malgré leur penchant à la cruauté et leur moralité souvent équivoque, les Touaregs forment une nation intelligente appelée à rendre d'immenses services comme intermédiaire obligée entre la Barbarie et le Soudan,

LES POPULATIONS DU MEXIQUE

MEXICAINS. — ESPAGNOLS. — MÉTIS. — INDIENS.

Le Mexique, qui attire si vivement aujourd'hui l'attention de l'Europe, doit en grande partie ses calamités à la diversité d'origine des peuples qui l'habitent. Toute nation n'est forte que par son homogénéité, et la nation mexicaine n'est qu'une agrégation artificielle d'hommes de races et de mœurs différentes, qui forment deux classes distinctes, séparées par le mépris, d'une part, et par la haine, de l'autre. Ces deux classes sont les Mexicains d'origine espagnole et les Indiens.

Les Mejicanos ou Mexicains Espagnols tiennent le premier rang. C'est entre leurs mains que se trouvent presque toutes les propriétés et presque toutes les richesses. Généreux, hospitaliers, enthousiastes, il formeraient un peuple recommandable si beauconp d'entre eux n'étaient malheureusement corrompus par

l'oisiveté et par les vanités du nom et de la naissance.

En thèse générale, la race latine est exigeante, turbulente, émeutière; mais dans la plupart des anciennes colonies espagnoles, et particulièrement au Mexique, ces défauts sont devenus des vices. De là, l'état déplorable dans lequel se trouve aujourd'hui une grande partie de l'Amérique.

Bien des causes ont amené la dégénérescence des colonies américaines; mais une des principales, c'est le mépris que les colons espagnols ont, de tout temps, professé pour le travail. Aujourd'hui même, leur vanité juge comme méprisable toute carrière, excepté celles d'officier, d'ecclésiastique, d'avocat et de médecin; encore leur semble-t-il plus honorable de dépenser leur fortune en largesses stériles. Aussi considèrent-ils comme des professions ignobles celles des artistes, des littérateurs, des instituteurs, des commerçants. Là-bas, tout père de famille quelque peu aisé croirait entacher l'honneur de sa maison s'il destinait ses enfants à la profession d'artiste ou d'écrivain. Placer des jeunes gens dans un comptoir serait également une honte; car, suivant un adage populaire au Mexique, l'homme né libre ne doit pas se soumettre à la volonté d'un maître.

Combien de fois ce malheureux préjugé a-t-il fait descendre des nobles mexicains au plus bas degré de la société! On a vu quelquefois, en effet, ces orgueilleux *caballeros* devenir des bandits de profession et faire parade d'un reste de gentilhommerie en détroussant les voyageurs. Il est vrai qu'ensuite ils font généreusement l'aumône aux mendiants et qu'ils se targuent de la plus exquise galanterie auprès des *señoras*.

La justice étant impuissante à réprimer ces abus, on se trouve forcé de transiger avec les chefs de bandits. Le propriétaire rural leur donne l'hospitalité dans sa propre demeure ; tout en devenant leur victime, il les traite comme ses meilleurs amis, et il se garde bien de la dangereuse pensée de les dénoncer, car il sait qu'après un assez court emprisonnement le brigand sera sûrement rendu à la liberté et ne manquera pas alors de se venger. Les voyageurs qui veulent user de prudence au Mexique se font donc délivrer un sauf-conduit par le chef suprême des voleurs. Chacun connaît celui-ci, car c'est toujours un galant homme, qui vit au milieu du meilleur monde. Le sauf-conduit obtenu, vous pouvez voyager sans crainte : bien plus, les brigands vous escorteront, si vous le voulez, jusqu'au terme de votre route, et vous protégeront au besoin.

Si les colons espagnols sont loin d'être tous tombés dans un tel état d'avilissement, si beaucoup ont encore ce caractère enthousiaste, généreux parfois à l'excès, qui caractérisa toujours leur race originelle, il fatu pourtant reconnaître que leur rôle touche à sa fin. Tout semble le démontrer : leurs dissensions incessantes, et surtout le décroissement rapide de leur population. Aujourd'hui même, à les considérer sous le rapport de leur nombre, qui ne s'élève qu'à 1,200,000, sur 7,000,000 que compte le Mexique tout entier, ils n'occupent plus que la seconde place parmi les habitants de race pure.

Les indigènes et les métis forment le fond de la population, c'est-à-dire le vrai peuple mexicain et le seul avenir du pays; pendant longtemps toutes les vexations leur ont été réservées, car la couleur de leur

peau les excluait de la société des blancs et établissait entre eux et les créoles une ligne de démarcation. Ce préjugé semble tombé.

De ces injustices sont néanmoins issues ces haines invétérées, que suivent les plus terribles conflits, et, comme l'a dit le président Buchanan, le Mexique a fini par n'être plus qu'un navire s'en allant à la dérive, gouverné seulement par les passions de partis contraires, également jaloux du pouvoir.

En se propageant dans le Nouveau-Monde, la race saxonne a partout repoussé les indigènes; là où elle vit, elle ne veut qu'elle. La race latine est moins réfractaire à l'existence des peuples tombés sous son joug; elle les méprise encore, elle ne les extermine plus; aussi la population indigène, loin de s'éteindre, augmente-t-elle sensiblement au Mexique, comme dans plusieurs autres colonies espagnoles.

Le Mexique possède deux classes d'Indiens : les *Indios mansos* (soumis) et les *bravos*. D'un caractère grave, taciturne, mélancolique, les *Indiens mansos*, lorsqu'ils parviennent à sortir de leur somnolence, font souvent preuve d'une énergie qui parfois dégénère en implacable férocité. Soumis en apparence au christianisme, ils répudient au fond une foi enseignée par leurs oppresseurs. Le despotisme civil et religieux des *Mejicanos* n'a pu détruire en rien les vieilles traditions et les superstitions païennes des naturels. M. Brasseur de Bourbourg a même remarqué, au Mexique, comme dans l'Amérique centrale, que les indigènes devenus chrétiens conservent sur beaucoup de points les rites secrets de leur ancien culte. Dans l'État de San-Salvador, par exemple, ils sacrifient encore, cha-

que année, à la déesse toltèque appelée Matlacuyé (la dame aux jupons d'azur) un enfant non baptisé, pour obtenir d'heureuses moissons. Dans l'État de Guatemala, ils poussent si loin la haine contre le christianisme, qu'ils ont formé entre eux des confréries en l'honneur de Judas Iscariote, qui livra le Christ. On les voit, néanmoins, prier devant la croix et les autels, mais ils ont soin d'enterrer d'abord ou de cacher devant ces symboles chrétiens de petites idoles auxquelles s'adressent en réalité leurs prières. La manière cruelle dont les Européens se sont conduits autrefois envers les Indiens n'est-elle pas un peu cause de ces sacriléges? Quoi qu'il en soit, ces pauvres indigènes, si sympathtques malgré leur dégradation actuelle, ont formé, en se mêlant aux blancs, une caste de métis dont le nombre est d'environ 3,000,000.

Voilà ce que nous trouvons dans un excellent ouvrage du commencement du siècle sur le préjugé de la couleur.

Tout homme qui, au Mexique, ne jouit pas d'une pureté caucasique incontestable, est l'objet du mépris des Espagnols. Qu'il soit issu de l'union d'un blanc et d'une indigène à teint cuivré, ou bien qu'il naisse d'une quarteronne, épouse légitime d'un Européen, cet homme n'en est pas moins réprouvé. De ce que la considération à laquelle on peut prétendre se résume en une simple question de couleur, les blancs, pauvres ou riches, vivent à peu près tous sur un pied d'égalité; ils se plaisent même à raffiner sur leurs prérogatives de race et d'origine. Aussi, lorsqu'un homme du peuple se dispute avec quelque caballero titré, n'est-il pas rare d'entendre dire au premier : « Serait-il

possible que vous crussiez être plus blanc que moi? »

Il arrive encore que des familles dans le sang desquelles on soupçonne quelque mélange, demandent à la haute cour de justice qu'on les déclare appartenir à la race blanche. Si les solliciteurs sont riches, les pétitions sont ordinairement prises en considération, et cela explique comment on rencontre un certain nombre de mulâtres très-basanés qui, selon l'expression populaire, ont eu l'adresse de se faire *blanchir*. Toutefois, quand il est trop évident que les solliciteurs élèvent là une prétention insoutenable, les termes du jugement restent un peu problématiques : la sentence dit alors simplement que tels ou tels individus peuvent *se tenir pour blancs*.

Sous le nom d'*Indios bravos*, on comprend les Apaches, les Comanches, les Apumis, les Opates, les Mayos et beaucoup d'autres tribus sauvages qui s'adonnent à la chasse et à la guerre, quelquefois même à l'agriculture. Ces diverses tribus se détestent presque toujours entre elles, mais elles sont unanimes dans leur haine implacable contre les blancs.

Armés de longues flèches terminées par une pointe d'os ou de pierre, les Apaches peuvent lutter avec les plus habiles tireurs des armées mexicaines; ils lancent leurs flèches avec une telle vigueur qu'à trois cents pas ils percent un homme. Ils se servent également volontiers d'une javeline longue de cinq mètres. Lorsqu'ils chargent l'ennemi, ils tiennent cette arme des deux mains par-dessus leur tête et ils dirigent leur cheval par la seule pression des genoux. De près ou de loin, ils frappent : ce sont des foudres dont il est impossible de parer les coups.

Les Comanches sont, avec les Apaches, les plus terribles des indigènes. Ils entreprennent régulièrement des expéditions contre les États de Durango, de Chihuahua et de Cohahuila; tout périt sur leur passage, sauf les jeunes filles et les enfants, qu'ils entraînent à leur suite. Leurs expéditions ont des dates précises : la régularité en est si grande, dit M. Ruxton, que, dans le calendrier comanche, le mois de septembre, époque choisie par eux, est désigné sous le nom de *Lune du Mexique*, comme les autres mois sont nommés la Lune du buffle, la Lune des ours, la Lune du blé, etc.

Quant aux nègres, le Mexique en a très-peu, et ils jouissent tous, au moins en principe, d'une sorte d'indépendance; car, si l'ancien royaume de la Nouvelle-Espagne est déchiré par les guerres intestines, il faut reconnaître que sur son sol il n'y a pas positivement d'esclaves. Ce sont les noirs qui s'engagent eux-mêmes; mais ils se trouvent souvent dans une situation telle qu'ils ne peuvent jamais se racheter, et subissent alors un joug qui ressemble à un véritable asservissement.

Tels sont les divers éléments de la population qui habite le Mexique. On doit facilement comprendre quelles facilités de semblables désaccords de race offrent à l'anarchie, et combien il est urgent que l'Europe intervienne pour établir l'ordre là où toute l'histoire du passé et toutes les passions des hommes semblent conspirer contre le retour de la paix.

LES CHINOIS

L'empire Chinois renferme quatre cents millions d'habitants, dont quelques millions abrutis par l'opium des Anglais.

Le Céleste-Empire, empire du Milieu ou Fleur du milieu, est l'État le plus formidable si l'on considère son étendue et sa population; — si l'on envisage la variété de ses productions et de ses richesses, c'est le plus important; — si l'on remonte à l'antiquité de son histoire, c'est incontestablement le plus ancien et le plus immuable; — si l'on étudie la littérature et les institutions de ses peuples, c'est un des plus grands empires civilisés; — si l'on approfondit la religion professée par les hautes classes, on la trouve éclairée d'une lumière parfois si pure qu'on n'hésite pas à proclamer comme une des premières nations du monde

celle qui croit à des vérités d'un ordre si élevé; — si l'on s'applique à juger le degré réel d'intelligence de la plupart des Chinois échappés à l'opium britannique, on demeure étonné de l'erreur ou de l'outrecuidance des Occidentaux qui leur lancent ironiquement l'épithéte de barbares; — si l'on vient à parcourir les campagnes et les villes, on ne peut s'empêcher de tomber en extase devant d'admirables cultures, œuvres de patience et de soin, devant de prodigieux travaux accomplis avec une prodigieuse perfection.

Suivant le point de vue où l'on se place, la Chine apparaît, tour à tour, comme un empire éminemment respectable ou comme un état dégradé et avili; — il est, en effet, permis de mépriser une foule de Chinois en particulier, mais on ne doit pas faire tomber le blâme sur la nation tout entière. Les institutions qui les régissent excitent l'hilarité de ceux qui les étudient superficiellement; elles paraissent, au contraire, fort belles aux yeux de ceux qui les approfondissent; seulement, elles ont le tort immense d'être en arrière de plusieurs siècles; aussi sont-elles devenues aujourd'hui surannées et partant impuissantes.

Tout peuple dont le sang est renouvelé par des éléments étrangers à peu près tous les cinq siècles, c'est-à-dire à la veille d'un affaiblissement intellectuel, se relève de l'abaissement imminent où il courait; le croisement des races est une garantie de viabilité morale; aussi, les guerres d'invasion peuvent-elles être comparées à la pluie torrentielle qui ravage pour féconder; les peuples qui jouissent trop longtemps de la paix et qui n'ont aucun contact étranger, peuvent demeurer stationnaires durant plusieurs siècles, mais il

arrive une heure où commence infailliblement la dégénérescence.

Actuellement, les Chinois sont sur le point d'expier chèrement leurs longues années de calme et de bonheur; s'ils avaient été toujours tenus en éveil par le voisinage de populations turbulentes et agressives, on verrait peut-être maintenant, au moment du danger, surgir parmi eux un patriotisme exalté qui pourrait opposer à nos tentatives une terrible résistance; mais leur esprit est tellement paralysé par leur somnolence et leur léthargie séculaires, qu'ils sont incapables de soutenir une lutte véritablement sérieuse.

La Chine a rarement été émue par des invasions étrangères : les montagnes qui l'enserrent à l'ouest, au nord et au sud, les mers et les fleuves qui la protégent au sud-est, à l'est et au nord-est, semblent au premier abord devoir être des barrières infranchissables pour des conquérants ordinaires.

Avant les événements présents, cette contrée se comparait à une immense île complétement isolée du reste du monde ; fière de ses barrières naturelles, jalouse de ses richesses intérieures, satisfaite d'elle-même, elle ne demandait rien aux peuples européens, si ce n'est de continuer son existence paisible.

Il en fut autrement : l'Europe voulut que la Chine offrît à son commerce de nouveaux éléments de prospérité, et elle s'imposa. — Plusieurs ports nous furent ouverts, et nous commençâmes à entrevoir tout ce que l'on pouvait attendre un jour du commerce dans l'extrême Orient.

Le caractère chinois est défiant, et le nôtre dominateur; si les Chinois se sont souvent montrés aveu-

gles dans leur manière d'agir, ils ont du moins toujours soupçonné l'issue de la voie dans laquelle ils étaient forcément engagés; ils n'ont jamais accueilli les Européens en amis, mais en hommes dangereux, et toutes les fois qu'ils ont pu restreindre l'autorité croissante des étrangers, ils l'ont fait. A plusieurs reprises, leur haine a éclaté au grand jour, et les menaces les plus formelles ont été lancées à l'adresse des résidents européens; dans une proclamation datée de 1851, un gouverneur s'énonçait en ces termes à leur égard : « Barbares haïssables! barbares dégoûtants! vous n'êtes que des bêtes et des animaux, ne différant des brutes que par votre manière de parler. Notre peuple vous parle raison, vous parle lois; mais vous êtes aveuglément et obstinément stupides. Vous ne voulez pas comprendre. Aussi, n'avons-nous plus qu'un seul moyen d'en finir avec vous : c'est de vous égorger et de vous massacrer tous tant que vous êtes, car, depuis que vous êtes arrivés sur la terre de la nation du Milieu pour commercer librement, vous avez toujours agi de la manière la plus brutale, sans la moindre pensée aux conséquences... »

Ce sont là des insultes plus grotesques que réellement terribles. — Comme toutes les nations qui n'ont jamais eu l'occasion de mesurer leurs forces, les Chinois ont eu pendant longtemps une haute idée de la puissance de leur armée : ils comptent, en effet, près d'un million d'hommes qui portent l'épée pour défendre la patrie; si l'on avait jugé, comme eux, follement de la force d'après le grand nombre, nos troupes envoyées dans l'extrême Orient, étant à peu près, relativement aux leurs, dans la proportion de 2 à 100,

il eût été à craindre qu'elles ne fussent opprimées par des armées cinquante fois plus considérables; mais la puissance véritable d'une armée est son génie militaire, sa discipline, son courage, et l'issue favorable d'une entreprise en Chine ne pouvait pas paraître douteuse; nous avons maintenant pour nous les précédents : la prise de Canton avec une poignée de braves, l'entrée du Peï-ho forcée par quelques canonnières hardies, et surtout la brillante campagne de Pé-king.

La race chinoise est petite, sans aucune majesté; l'embonpoint disproportionné est érigé chez elle en beauté; on juge affreux l'homme maigre, et beau le personnage obèse et boursouflé.

Au physique, le Chinois est donc en général un homme petit, à la tête presque quadrangulaire, au nez court et écrasé sans être positivement épaté, au teint jaune, aux yeux bridés, au front large et élevé, aux grandes oreilles, aux cheveux noirs et à la barbe rare; — au moral, le Chinois est vil, humble, servile ou despote, lâche et rusé, ami du repos et pourtant laborieux, ingénieux plutôt qu'artiste, trafiquant plutôt que négociant.

On essayerait vainement de rechercher l'époque où les Chinois se sont établis dans le vaste empire qu'ils occupent aujourd'hui; leur histoire ne compte pas par siècles, comme la nôtre, mais par milliers d'années; seulement, d'après des données historiques admissibles, les Chinois se seraient d'abord répandus sur les bords du fleuve Jaune, et, de là, dans toute la contrée, jusqu'aux bornes naturelles, et le peuple autochthone serait une nation de chasseurs refoulée depuis longtemps dans les hautes montagnes.

LES NEUF RANGS DE MANDARINS.

En Chine, il est établi que l'instruction doit ouvrir toutes les portes et faire arriver aux plus hautes fonctions. On ne naît pas mandarin, comme chez nous prince ou marquis, on le devient en subissant des examens souvent très-sévères. «Les candidats, dit M. Callery, qui font preuve de plus de connaissances sont promus à des fonctions plus ou moins élevées, suivant le degré qu'ils ont déjà dans la hiérarchie littéraire, laquelle compte, comme en Europe, des bacheliers, des licenciés, des docteurs et des académiciens »

Seulement, il y a des passe-droits : l'argent et les protections permettent souvent d'acquérir le titre de mandarin. Les riches illettrés parviennent ainsi à gouverner et à porter à leur chapeau l'insigne tant envié, le globule de corail.

Les neuf rangs de mandarins se commandent tyranniquement entre eux : un mandarin de neuvième rang est à peu de chose près l'esclave d'un mandarin d'un rang supérieur, tandis que le mandarin de première classe, toujours homme d'une capacité reconnue et d'un savoir fort grand, est souvent impitoyablement traité par l'empereur, qui peut lui faire donner la bastonnade d'un instant à l'autre ; — les mandarins, comme leur nom l'indique (*mandar*, en portugais ordonner), commandent et font l'office de grands justiciers, de préfets et de généraux. Leur titre en chinois est *kouân*.

Deux mots résument toutes leurs préoccupations : commander tyranniquement les faibles et plier devant les supérieurs.

Lorsqu'un mandarin se promène, il se fait accompagner de plusieurs bourreaux, et livre aux derniers supplices qui bon lui semble. Il faut qu'on se range à son approche, et si, par malheur, on n'a pas obéi à toutes les formalités qu'exige l'étiquette, on est immédiatement assommé. Deux mandarins qui se rencontrent, se saluent en trois poses et se courbent presque jusqu'à terre. Depuis le premier échelon jusqu'au dernier, la vie des citoyens n'est qu'une existence de génuflexions et de bassesses continuelles.

« Les mandarins, a dit avec raison Malte-Brun, sont loin d'être ce que Voltaire a prétendu en faire : ce ne sont pas des philosophes occupés à contempler les beautés de la religion naturelle, qui, après s'être élevés au-dessus des passions humaines, veillent paternellement sur la vertu plus fragile de leurs frères ; ce ne sont pas non plus des patriotes qui gardent avec intégrité et défendent avec énergie le dépôt sacré de la liberté et de la justice publique ; ce sont tout simplement les satellites d'un despote absolu. Mal salariés, ils vivent du produit de leurs vexations. »

Un mandarin ne peut résider que trois années dans la place que lui accorde le gouvernement ; ce système est d'une adroite politique ; un homme qui réside si peu de temps dans le même endroit peut difficilement se faire un parti assez puissant pour inquiéter sérieusement le pouvoir impérial. Au point de vue de la tranquillité gouvernementale, cette institution est un acte de haute prudence ; mais, au point de vue du bonheur du peuple, cette organisation est déplorable.

« La qualité que les mandarins apprécient le plus dans leur carrière, dit à son tour M. Callery, c'est la

ruse ; le vice qu'on est le plus en droit de leur reprocher, c'est la cupidité. Peu soucieux du bonheur de la population qu'ils ne doivent administrer que pendant trois ans, leur unique pensée est d'extorquer de l'argent, et, dans cet exercice abusif de leur pouvoir, ils sont énergiquement secondés par des valets du tribunal et par les agents de police, véritable fléau, non pas pour les malfaiteurs, mais pour les gens paisibles, qu'on peut impunément voler. »

La plupart des nations ont des marques de distinction qui signalent au respect général les principaux citoyens : en Polynésie, un sauvage tatoué sur la face et sur le corps est un homme éminemment courageux, ou, ce qui est équivalent, féroce dans le combat et implacable envers ses ennemis. En Europe et dans les contrées appelées civilisées, un ruban ou quelques brillants en forme de croix vous désignent comme preux ou homme de mérite ; la Chine n'a pas admis les tatouages et les croix comme emblèmes d'honneur, parce qu'à ses yeux les sauvages et les Européens sont des barbares également méprisables : elle a pris les boutons comme signes honorifiques, et décore le chapeau de ses mandarins de globules de toutes les couleurs.

Les mandarins de tout l'empire se divisent en neuf rangs, dont chacun comprend deux classes généralement gratifiées des mêmes insignes.

Des mandarins de premier rang, les uns portent au sommet de leur bonnet officiel une *pierre précieuse rouge* et les autres un *globule* de corail ; les premiers sont les grands gouverneurs, les plus hauts dignitaires, les membres du conseil privé ; les seconds sont les

vice-précepteurs et les grands informateurs de la droite et de la gauche, ne relevant que de l'empereur.

Les mandarins de deuxième rang ont pour insignes une *pierre précieuse inférieure rouge* ou un *globule de corail ciselé en forme de fleur;* leur charge est principalement la direction des provinces.

Les mandarins de troisième rang ont une *pierre précieuse sphérique bleue.* En font partie : les censeurs ou informateurs impériaux, les grands intendants, les grands référendaires près du conseil privé, etc.

Les mandarins de quatrième rang portent *une petite pierre précieuse bleue* ou un *globule en verre de même couleur;* ils ont des fonctions analogues à celles des mandarins de troisième rang, mais ne viennent qu'en second.

Les mandarins de cinquième rang ont pour marque honorifique un *globule de cristal blanc* ou *de verre;* parmi eux, on trouve les messagers de l'empereur, les huissiers introducteurs, les archivistes, des sous-préfets d'arrondissement, etc.

Les mandarins de sixième rang ont un *globule en pierre précieuse blanche;* on remarque dans cette classe les principaux membres de l'Académie de musique, des lecteurs impériaux, des prêtres, des compilateurs, des secrétaires, des sous-préfets adjoints, etc.

Les mandarins de septième rang ont un *globule d'or* ou *doré.* A cette classe appartiennent la plupart des greffiers, les récitateurs de prières dans les sacrifices, les chefs de canton, les secrétaires de la carrosserie impériale, etc.

Les mandarins de huitième et neuvième rang ont les mêmes insignes que ceux du septième. Au premier

de ces deux rangs se rattachent les médecins impériaux, les historiographes, les chefs des institutions littéraires, certains membres de l'observatoire impérial, les prêtres bouddhiques nommés *kio* (*d'une vertu manifeste*); — au second, les traducteurs, les assistants officiels des sacrifices, les geôliers du tribunal des peines, des inspecteurs, quelques astronomes même.

Cette hiérarchie de mandarins a pour base la justice; elle repose véritablement sur le mérite individuel : « Il serait, a dit M. Pauthier, difficile de trouver dans le monde un État où la capacité et le travail aient autant d'accès à tous les emplois publics, même aux plus élevés. »

Toutes les charges appartiennent de droit aux mandarins : ils ont la direction des provinces et celle des armées; ce sont les mêmes examens qui conduisent à ces deux emplois. On pense en Chine qu'un habile administrateur et un savant profond peuvent être également d'excellents hommes d'épée.

ARMÉE.

L'armée chinoise compte environ un million d'hommes; on s'est plu à exagérer le nombre des troupes du Céleste-Empire, et des chiffres prodigieux ont été jetés comme épouvantail; des documents officiels ont fait monter l'armée chinoise à 1,263,000 hommes, et les marins à 31,000. Il y a, dans cette multitude de combattants, des Chinois, des Tatars, des Mandchoux, des Mongols; les Mandchoux sont les meilleurs soldats.

Les canons sont très-lourds, mais portent très-loin. « Les Chinois ont, dit M. de Moges, une singulière manière de combattre : ils agitent des drapeaux rouges

ou jaunes, pour défier les ennemis, les provoquer au combat et se donner à eux-mêmes du courage. Ils ont des fusils à mèche et d'énormes carabines ou *gin-ghals*, de sept pieds et demi de long, qu'ils mettent en batterie ou qu'ils manœuvrent à deux : l'un soutient le canon sur son épaule, l'autre vise et met le feu. Ils lancent en outre des flèches et des flèches-fusées.

« Les soldats tatars, considérés comme les plus redoutables, ont des armes antiques et un costume qui, au dire d'un voyageur, rappelle celui des soldats de Timour et de Djenghiz-khan ; ils portent un chapeau rond, un écusson sur la poitrine ; une cartouchière à la ceinture ; un long fusil et des flèches. Comparés aux Chinois, ils sont des héros ; ils inspireraient la crainte, si on ne les avait jamais vus à l'œuvre sur le champ de bataille ; ils sont pour la plupart grands et robustes. »

Les troupes, dit un missionnaire, marchent dans le plus grand désordre, comme une bande de vrais brigands ; elles sont toutes armées de lances et de fusils à mèche. Chaque soldat porte en outre son parapluie et sa lanterne. Un Européen peut brûler au moins vingt cartouches avant que le Chinois ait tiré un seul coup... Pour expédier quelques soldats, il est incroyable combien l'on vexe de familles ; car il ne faut pas croire que le fantassin chinois marche à pied : non, il lui faut un char. Le cavalier, à son tour, serait trop fatigué s'il allait toujours à cheval : il lui faut aussi un char. Enfin, le coursier belliqueux lui-même ne sait pas porter sa selle : pour traîner ses harnais, il lui faut encore des chars ; si bien que, pour le départ de

trois cents militaires, il y a souvent mille hommes de corvée.

Ce n'est pas tout, les prétendus défenseurs de la patrie sont presque autant de brigands qui pillent l'honnête citoyen jusque dans sa maison.

Les soldats d'élite de l'armée impériale sont les tigres, dont le costume zébré rappelle en effet celui des animaux dont ils portent le nom; ce sont les *clowns* de l'armée chinoise, et non les guerriers les plus intrépides; ils sautent, ils bondissent avec une agilité, une souplesse surprenantes. Les mandarins prennent plaisir à leurs singulières évolutions, et il n'y a pas de fête sans manœuvres de tigres.

LE GOUVERNEMENT.

Les Chinois ont pour chef suprême un empereur dont le pouvoir est illimité et qui reçoit les titres pompeux de *fils sacré du ciel, d'unique gouverneur de la terre, de grand-père du peuple,* titres fort illusoires qui travestissent un personnage la plupart du temps fort attaché aux biens d'ici-bas, d'autorité fort limitée dans le monde entier, et d'un despotisme parfois révoltant.

Son autorité, qui, primitivement, devait être tempérée par un conseil de grands mandarins, est aujourd'hui presque sans bornes. — Une haute sagesse présida originairement à toutes les institutions chinoises, même à celles qui régissaient la monarchie; mais le temps a corrompu les dispositions les plus sages, les établissements les plus honorables : il a fait, on le sait, de certains mandarins des hommes bouffis d'orgueil et gonflés d'une fortune mal acquise, il a fait de l'empire

Chinois une sorte de caricature de ce qu'il a dû être, et de l'empereur un tyran souvent absurde, qui, au lieu d'être chéri de son peuple, en est craint et parfois méprisé.

Il était dit que l'empereur de la Chine devait être le père de tous les membres de la famille chinoise. Les lois lui accordaient le sceptre, non pour lui, mais pour la nation; — l'empire ne dépendait pas de lui, mais lui de l'empire; — il semblait devoir commander en obéissant aux gouvernés.

Les devoirs imposés à l'empereur étaient répétés sous toutes les formes, sur tous les tons, par les écrivains, par les philosophes, par les poëtes; les jeunes princes se nourrissaient utilement de ces catéchismes, catéchismes du bonheur de la nation.

Devenus empereurs, ils pesaient, méditaient et appliquaient souvent les conseils des sages : il y avait bien de temps en temps des condamnations arbitraires, des meurtres juridiques inutiles, de petits crimes qu'une conscience scrupuleuse se serait éternellement reprochés; mais on pardonnait en considération de la très-haute et très-sublime dignité du fils du ciel.

Aujourd'hui la forme apparente du gouvernement n'a pas changé, mais les hommes ne sont plus les mêmes; les Chinois ont trop vécu.

Les leçons qui jadis avaient de la valeur sont maintenant impuissantes; l'accablante autocratie est si sûre d'elle-même qu'elle ne craint même plus de laisser apprendre dans toutes les écoles de l'empire des principes ainsi formulés : « Toutes les fois qu'un prince régnant perd l'affection de la grande majorité du peuple, en agissant contrairement à ce que ce

dernier regarde comme le bien général, ce prince est rejeté ou désavoué par le ciel et peut être détrôné par celui qui, au moyen d'un saint et généreux accomplissement de ses devoirs, a gagné le cœur de sa nation. » Telle est la phrase maîtresse de l'ouvrage de *Meng-tseu.*

Le philosophe *Khoung tseu*, un des plus grands esprits de la Chine, a donné en quelques mots la substance des devoirs des souverains : « Tous ceux, a-t-il dit, qui sont préposés au gouvernement des empires ou des royaumes ont neuf règles invariables à suivre : la première est de travailler constamment au perfectionnement de soi-même ; — la seconde est de révérer les sages ; — la troisième est d'aimer ses parents ; — la quatrième, d'honorer les premiers fonctionnaires de l'État ou les ministres ; — la cinquième, d'être toujours en parfaite harmonie avec les autres fonctionnaires et magistrats de l'empire ; — la sixième, de traiter et de chérir le peuple comme un fils ; — la septième, d'attirer près de sa personne les savants, les artistes et les artisans de mérite ; — la huitième, d'accueillir avec cordialité les hommes qui viennent de loin, c'est-à-dire les étrangers ; — la neuvième, enfin, de traiter avec amitié les grands vassaux. » (*Tchoûng-young*, ch. xx.)

Dans un autre passage, Khoung-tseu explique le sens de cette phrase populaire en Chine et relative à l'empereur : *Être le père et la mère du peuple*, par cette interprétation : « Ce que le peuple aime, l'aimer ; ce que le peuple hait, le haïr. »

L'empereur ne choisit pas infailliblement pour son successeur son fils aîné ; il doit remettre la couronne

à celui de ses enfants qui lui paraît le plus digne de gouverner.

Les honneurs religieux rendus à la plupart des souverains de l'extrême Orient, au Mikado japonais, au Dalaï-Lama tibétain et même à l'empereur du Céleste-Empire, ont de tout temps fort étonné les voyageurs européens; ces demi-dieux incarnés devant lesquels la foule se prosterne et le peuple tremble, ont souvent servi de thèmes à l'ironie dédaigneuse des écrivains de notre monde, qui ont refusé d'accorder une haute intelligence à des adorateurs aussi vils, aussi esclaves.

Il faut pourtant considérer que les hommes éclairés, tout en montrant au bas peuple l'exemple de la soumission à l'autorité suprême, ne s'en permettent pas moins, le cas échéant, de faire des remontrances au souverain; les grands mandarins ne paraissent être vils que pour la forme et pour la règle.

« Lorsque l'empereur sort, dit Malte-Brun, tous les Chinois ont soin de se renfermer dans les maisons; celui qui se trouve sur son passage ne peut éviter une mort soudaine qu'en tournant le dos ou en se prosternant la face contre terre. On ferme soigneusement les boutiques devant lesquelles l'empereur doit passer, et ce prince ne marche jamais sans être précédé de deux mille licteurs qui portent des chaînes, des haches et divers autres instruments propres à caractériser le despotisme oriental. »

La famille impériale jouit de très-grandes prérogatives.

Il est aussi, après l'empereur, une classe privilégiée composée de personnages qui ont rendu des services à l'État, soit en vieillissant dans l'exercice de charges

importantes, soit en tranchant la tête de généraux ennemis, soit en comprimant des soulèvements populaires, etc.

Si nous suivons la hiérarchie de ces grands dignitaires, nous trouvons au premier rang le *Ho-chi-thsin-wang* et son collègue le *To-lo-kium-wang*, qui sont les deux plus importants fonctionnaires de l'empire; ensuite viennent d'autres importants personnages dont les titres correspondent à ceux de *beys*, de princes, de ducs, de comtes, de maréchaux et de généraux.

Un titre est rarement héréditaire : lorsqu'un Chinois a fait quelque action d'éclat qui le recommande à la gratitude de son souverain, on l'anoblit, lui et ses ancêtres.

Les Chinois honorent l'homme qui s'est rendu personnellement utile; aussi les titres sont-ils en général portés dignement. Les honneurs nobiliaires ne se transmettent pas; — le fils du héros doit conquérir la gloire comme le premier homme du peuple, c'est-à-dire au péril de sa vie.

COMMERCE.

Les Chinois forment un peuple essentiellement mercantile; ils ont une entente merveilleuse du commerce, et surtout du trafic; ils y apportent, avec leur subtilité naturelle, un esprit d'ordre, un jugement sûr, une grande aptitude pour tout ce qui est chiffres; il est rare qu'un Chinois s'appauvrisse en commerçant, car son économie, sa prudence, le mettent à l'abri des grands revers de fortune.

A Singapour, cette île anglaise d'une si grande im-

portance où se coudoient les cinq parties du monde, les Chinois se donnent rendez-vous comme les enfants de l'Auvergne dans nos grandes villes; comme eux, ils vont chercher fortune, aussi peu chargés que Bias, et, suivant une expression célèbre :

Logeant le diable en leur bourse.

Ils vendent des pastèques et des cannes à sucre, vivent avec une sobriété de cénobites, et entassent peu à peu de petits sacs de monnaie. « C'est une maxime économique, a dit La Mothe Le Vayer, que le vrai moyen de s'enrichir ne dépend pas tant de s'enrichir beaucoup, que de ne point faire de fortes dépenses. » Les Chinois le savent d'instinct. Plusieurs Cantonnais, arrivés à Singapour dans la plus complète indigence, sont aujourd'hui à la tête des grandes entreprises commerciales de la place; ils ont sous leur direction des commis anglais, et, malgré leur haute position, leur costume ne ferait en rien supposer leur brillante fortune. La véritable force des Chinois, c'est la persévérance. Ce mot est un de ceux qui soulèvent tous les obstacles et expliquent des succès qui semblent au premier abord tenir du prodige.

Le commerce de l'intérieur de la Chine est immense. Les cours d'eau navigables, les canaux qui serpentent dans un grand nombre de territoires du Céleste-Empire, favorisent puissamment les relations commerciales. Les bateaux chinois semblent avoir plus en vue la sécurité que la rapidité. Quant aux vaisseaux, ce sont des machines énormes, sans proportion, mais portant des charges prodigieuses. Les deux gaillards sont fort élevés, les mouvements du

navire sont pénibles et lents; il est bien rare qu'une jonque chinoise résiste à un violent typhon.

Les provinces échangent entre elles des grains, des métaux, des sels, et beaucoup d'autres produits artificiels et naturels. Le gouvernement fait lui-même le commerce, en conservant, dans les greniers affectés aux divers chefs-lieux, l'excédant des grains qu'il reçoit en impôt, et en les vendant à ses sujets dans les temps de disette. Il existe aussi en Chine une foule de maisons de prêts sur gage, dont une partie appartient au gouvernement. Suivant Timkovski, le prêt ne dépasse pas ordinairement trois dixièmes du gage déposé; le taux d'intérêt est, par mois, 2 pour 100 pour les dépôts d'habillement, et 3 pour 100 pour les dépôts de bijoux. Dans le code mandchou, le taux légal de l'argent, en Chine, ne peut dépasser 36 pour 100 par an. A Canton, il varie ordinairement de 22 à 18 pour 100[1].

Le commerce extérieur sera sans doute un jour beaucoup plus considérable qu'il n'est aujourd'hui. Cependant les affaires commerciales de la Chine avec les nations étrangères ont pris beaucoup d'accroissement depuis le traité de 1842, qui a ouvert aux navires européens, outre le port de Canton, ceux de Hia-men, de Fou-tcheou, de Ning-po et de Chang-haï, et qui a fait céder à l'Angleterre l'île de Hong-kong. Depuis longtemps déjà, les Portugais y avaient Macao.

Par une situation singulière, nous continuions à commercer avec les Chinois alors même que nous avions commencé à les combattre; momentanément, cependant, la guerre a été la cause d'un grand ralen-

1. M. Callery.

tissement dans les entreprises commerciales. Mais, la paix rétablie, les Chinois sont entrés franchement dans la voie du progrès, et ont accepté sans arrière-pensée les clauses des traités.

En plusieur soccasions nous avons eu à nous plaindre de leur manière d'agir avec nos résidents : on se souvient même, probablement, dans quelles circonstances les gouvernements français et anglais résolurent de leur envoyer, en 1857, des ambassadeurs : nos nationaux établis à Canton avaient eu beaucoup à souffrir du traitement du vice-roi Yeh, cet infâme tyran, qui fit mettre à mort une centaine de mille de ses concitoyens; nos factoreries avaient été incendiées par la population déchaînée, et aucune réparation ne fut accordée. La situation s'aggravant chaque jour, la France et l'Angleterre voulurent y mettre un terme; des messages conciliants furent envoyés au gouverneur Yeh, qui compta sur la valeur illusoire de ses soldats et répondit avec arrogance. On sait que, sur ces entrefaites, Canton fut bombardé et pris. Un traité fut signé quelque temps après, à Thien-thsin, aux portes de Pé-king; une ère nouvelle semblait s'ouvrir pour notre commerce, et nous croyions à une paix durable, lorsque l'affaire du Peï-ho força à recommencer la guerre : on connaît la suite.

Le thé est un des principaux objets d'exportation : c'est surtout l'Angleterre qui en a le monopole; cependant le meilleur thé est celui qui vient par caravanes et que les Russes possèdent à peu près seuls; en 1855, la Grande-Bretagne a tiré de la Chine 44,000,000 de livres de thé.

Les soies apportées en Angleterre en 1835 formaient

un total de 737,000 livres; en 1855, elles se sont élevées à 4,399,000 livres. Les exportations annuelles de la Chine pour l'Angleterre sont évaluées à 200 ou 250 millions de francs; les importations tirées de l'Angleterre et de l'Inde équivalent à peu près à la même somme. Le principal objet de ces importations est l'opium, dont l'introduction, prohibée par la sagesse du gouvernement, qui sait quels abus les Chinois font de ce narcotique enivrant, fut la cause de la guerre de 1840 à 1842 avec les Anglais.

Le commerce extérieur par terre se fait avec une très-grande difficulté : les caravanes sont obligées de franchir des défilés étroits entre les montagnes qui entourent d'un immense demi-cercle l'empire Chinois. Les relations avec le Japon ont été pendant longtemps moins faciles qu'on n'aurait été en droit de le supposer; les Japonais craignaient pour leurs concitoyens l'influence pernicieuse des sujets du Céleste-Empire; aussi considéraient-ils comme perdus pour eux tous ceux de leurs compatriotes qui avaient eu le malheur de toucher la Chine. Aujourd'hui, tout parait bien changé : le commerce n'est pas soumis à des règles aussi absolues, aussi sévères. Les Chinois ne pourront que gagner à la fréquentation d'une nation douée au plus haut point des sentiments de l'honnêteté; mais les pauvres Japonais ne perdront-ils pas, au contact des étrangers, leur simplicité, leur pureté de mœurs?

LE JOUR DE L'AN EN CHINE

Chez les Chinois, le *Soon-nin*, c'est-à-dire la fête du retour de l'année, est célébré le 12 février de notre calendrier. Pendant les dix derniers jours qui la précèdent, les Chinois abandonnent leurs affaires, les mandarins leurs charges, les ouvriers leur travail; les tribunaux sont fermés, le service des postes est interrompu. Les créanciers cherchent à recouvrer les sommes qu'ils ont prêtées : ils poursuivent les débiteurs dans leurs derniers retranchements, car tous les comptes doivent être réglés avant la fin de l'année. Mais, la justice ayant perdu tout son pouvoir, toute son autorité pendant les jours qui précèdent le Soon-nin, les débiteurs combattent à armes égales leurs créanciers, et parviennent souvent à éviter leurs poursuites. La plupart du temps on termine les contestations à l'amiable.

N'obtenant aucun résultat par de doux procédés, quelques créanciers finissent par employer un moyen sévère, mais presque toujours efficace ; ils font stationner à la porte de leurs débiteurs des troupes de mendiants (on sait qu'en Chine tout homme qui mendie a des droits au respect). Le voisinage de misérables couverts de plaies et de haillons devient insupportable aux débiteurs, qui, de guerre lasse, soldent définitivement leurs créanciers.

A minuit, heure où l'on entre dans la nouvelle année, on fait partir des feux d'artifice de tous les points de la Chine : chaque individu devient artificier et brûle de la poudre autant que ses moyens le lui permettent. Les maisons des mandarins sont illuminées : des pièces d'artifice, attachées devant leurs portes à de longues perches, partent pendant un quart d'heure avec de fortes détonations. — Les Chinois pensent qu'il ne peut pas y avoir de véritable fête sans bruit.

L'année sera malheureuse, dit un proverbe chinois, pour celui qui ne portera pas de vêtements neufs le jour du Soon-nin. — Les Chinois se croiraient donc au dernier échelon de l'infortune s'ils ne pouvaient se parer de nouveaux habillements pour le jour de l'an ; ils vont même, lorsque l'argent leur manque, jusqu'à devenir criminels pour ne pas faillir à l'usage ; on a vu d'honnêtes gens pousser les scrupules et l'obéissance passive aux règles de la coutume jusqu'à dérober les habillements d'autrui.

Pendant les deux ou trois jours qui suivent le Soon-nin, les Chinois se livrent aux jeux, aux divertissements de toutes sortes, aux festins et aux spectacles. Tous les habitants se rendent des visites : on adresse

des félicitations aux voisins, aux amis, et particulièrement aux parents.

Les personnages importants s'installent dans une vaste salle élégante et reçoivent les étrangers avec un grand appareil : les domestiques, revêtus de leurs plus beaux habillements, entourent leurs maîtres et sont prêts à obéir à leurs moindres désirs.

Lorsqu'un étranger est introduit, les portes s'ouvrent à deux battants; un serviteur fait résonner sous les coups d'une baguette le tam-tam, l'instrument de musique national chez les Chinois. Le mandarin, qui se tenait étendu sur un sofa, se lève avec dignité et s'approche de l'étranger suivant les règles de la plus stricte étiquette. Les compliments, les souhaits, partent comme un feu de file des deux côtés et durent quelquefois jusqu'à dix minutes ; les protestations d'affection, de dévouement, de respect, sont toujours proportionnées à la position qu'occupent les mandarins.

Si le nouveau venu n'est pas un personnage de haute distinction, le maître de la maison se contente de se rasseoir majestueusement dans un fauteuil, et commence assez familièrement un entretien qui n'est interrompu que par le service du thé. Des toasts de prospérité sont les compléments indispensables de ces sortes de libations de jour de l'an.

Au départ de l'étranger, maître et serviteurs l'entourent de toutes les prévenances imaginables; les compliments recommencent et accompagnent le visiteur jusque dans son palanquin, où les adieux les plus affecteux lui sont encore prodigués.

Le Soon-nin chinois ressemble donc beaucoup à notre jour de l'an européen; c'est une fête de cour-

bettes, de génuflexions, de salutations, de dépenses extraordinaires, de cadeaux, de réunions, de festins, fort amusante pour les enfants, fort goûtée des mercenaires, fort divertissante pour les hommes de peu de consistance, mais fort ennuyeuse pour les gens d'esprit et pour les sages.

AMBASSADE EN CHINE ET AU JAPON[1]

Lorsqu'un voyageur frappe à notre porte, nous la lui ouvrons à deux battants, nous l'installons confortablement à la meilleure place de notre maison, nous nous attachons à ses lèvres, nous le suivons avec une sorte d'extase dans les territoires inconnus où il nous transporte, nous l'écoutons avec ravissement, parce que tout ce qu'il nous dit est l'émanation d'un monde nouveau, la révélation de contrées que nous soupçonnions souvent à peine. Peut-être cet intérêt, ce charme qu'exerce sur nous la peinture de lointaines régions, ont-ils pour uniques motifs, comme l'a prétendu un grand prosateur, l'inconstance et les dégoûts du cœur humain!

1. Cet article a été écrit au sujet des *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon en* 1857 *et* 1858, par le marquis de Moges.

Cependant, si notre visiteur a parcouru seul le pays qu'il nous décrit, nous suivons, le plus souvent, malignement les épisodes dont il aime à parer ses narrations, et si, par malheur, il vient à se poser en héros, le doute s'empare de notre esprit, et dès que nous doutons, nous ne croyons plus.

Nous en sommes venus à un tel point, que nous ne consentons plus à accorder notre foi sans garantie : notre crédulité a si souvent été mise à l'épreuve, que nous exigeons des voyageurs certains gages d'authenticité, nous voulons un contrôle exact de leurs audacieuses entreprises ; sans cela, nous nions même presque sans examen : le malheureux Caillié, considéré comme imposteur, en est le plus frappant exemple : *unus testis, nullus testis*. Mais, lorsqu'une expédition scientifique avance un fait, lorsque des hommes éclairés voient ensemble les mêmes contrées, leurs jugements individuels, soumis naturellement à une sorte de corroboration réciproque, acquièrent un gage de parfaite véracité, et le doute n'est plus permis.

Le livre de M. le marquis de Moges, attaché d'ambassade, remplit donc les conditions que nous réclamons : ce que l'auteur raconte, il l'a vu, non-seulement de ses propres yeux, mais avec ceux de l'ambassade tout entière.

On se souvient dans quelles circonstances M. le baron Gros et lord Elgin furent envoyés en qualité d'ambassadeurs dans l'extrême Orient ; en 1856, les autorités chinoises avaient profondément compromis la situation de nos nationaux établis à Canton, les factoreries avaient été incendiées par la populace déchaînée, un malheureux missionnaire fut martyrisé d'une

manière infâme. La conduite des Chinois exigeait une prompte réparation.

Notre ambassade partit de Toulon, à bord de *l'Audacieuse*, relâcha à Santa-Cruz (Canaries), à la colonie du Cap, cette sentinelle avancée du pouvoir britannique en Afrique; à Singapour, cette nouvelle Tyr de l'Orient, qui est la miniature de toute l'Asie; à Hongkong, cet avant-poste de la Chine, et enfin pénétra dans la rivière de Canton.

De toutes les populations chinoises, les Cantonnais forment la moins recommandable; non-seulement ils savent, dans une rixe, se servir habilement de leur couteau, mais ils sont inhospitaliers, empoisonneurs et pirates effrontés; leur réputation est même détestable chez les Chinois. Lorsqu'à Chang-haï, une des grandes cités de l'Est, il se commet quelque crime, on recherche immédiatement les coupables parmi les Cantonnais. Malgré les torts évidents de Yeh, gouverneur de Canton, M. le baron Gros et lord Elgin usèrent de la plus grande modération. « Le gouvernement de l'empereur des Français, dit notre ambassadeur au vice-roi, dans un message, a droit à des satisfactions pour les griefs que ses nationaux ont éprouvés en Chine. Celui de Sa Majesté britannique est dans une position toute semblable. Une réparation est donc légitimement due à ces deux puissances : la France et l'Angleterre ne demandent rien qui ne soit équitable, rien qui ne soit fondé en droit, et lorsqu'il en est ainsi, loin d'humilier celui qui la donne, cette réparation, loyalement faite, l'élève et le grandit aux yeux de ses concitoyens! Que le noble gouverneur général se rende à l'évidence, qu'il accorde de bonne

5

grâce à la France et à l'Angleterre ce qu'il faudra bien qu'il leur cède plus tard. » L'ambassadeur demandait la dégradation et l'exil du magistrat coupable du meurtre du P. Chapdelaine, une indemnité pour les Français, etc. Le vice-roi Yeh répondit d'une manière ambiguë et fausse; on jugea que l'insolence du haut mandarin devait recevoir son châtiment, et, quelques jours après, Canton, bombardé, tombait entre nos mains. Les Français et les Anglais, maîtres de l'orgueilleuse ville, se dispersèrent dans les pagodes, qu'ils convertirent en hôtelleries : les autels devinrent des alcôves, et les pelisses des dames chinoises, des robes de chambre; de tous côtés, on vit une foule de bouddhas dorés mis à la porte de chez eux, servant d'oreiller à l'un, de lampadaire à l'autre; on fit des siéges improvisés de divinités chinoises, et l'on mangea dans la porcelaine sacrée. Partout la profanation prit une allure grotesque.

Le coupable Yeh, dont les crimes sont devenus célèbres, et qui, selon sir John Bowring, aurait, dans ces dernières années, fait couper la tête à soixante-dix mille rebelles, devint notre prisonnier et fut envoyé à Hong-kong. On prit ses archives, cachées dans un yamoun, on y trouva des documents du plus haut intérêt, et un curieux mémoire adressé, en 1845, à l'empereur Tao-kouang par Ky-ing, vice-roi, à propos de la signature de plusieurs traités avec les Européens, mémoire où le gouverneur de Can'on ne ménage pas les épithètes injurieuses. Il dit en propres termes à l'empereur du Céleste-Empire que, bien qu'il puisse être parfois utile d'agir envers les Barbares de l'Occident en employant de bons procédés, il est beaucoup

plus prudent de les mener par la ruse ; un fait le scandalisait au suprême degré, c'est l'usage qu'ont les Barbares d'être fiers de leurs femmes : lorsque le Barbare américain Parker et le Barbare français Lagrenée étaient à Canton, ils avaient osé amener avec eux leurs femmes ! Il avouait qu'un pareil procédé l'avait confondu, et que, devant ces femmes, il s'était senti bien mal à son aise, tandis que, elles, au contraire, paraissaient charmées de l'honneur qu'il consentait à leur faire. D'après ce document officiel, avec des gens aussi peu civilisés que les Barbares européens, aussi stupides et inintelligents dans leur style et dans leur langage, avec des gens qui se laissent gouverner par des femmes, mieux valait *se fendre la langue et se cautériser les lèvres*, c'est-à-dire les laisser agir follement, que de chercher vainement à leur faire entendre raison.

Si nous avons une triste opinion du caractère des Chinois, ils semblent nous le rendre avec usure; dans un manifeste publié en 1851, les Européens étaient ainsi traités par un gouverneur chinois : « Barbares haïssables ! Barbares dégoûtants ! essayez donc de vous mirer dans une glace ! Voyez-vous-y ! Vous n'êtes que des bêtes et des animaux, ne différant des brutes que par votre manière de parler... Avec votre opium, vous avez entamé la vie et la santé de notre peuple ; avec vos clippers, vous vous êtes emparés violemment des sources de nos gains. Insatiables comme des baleines toujours prêtes à dévorer, persévérants comme des vers à soie détruisant la feuille des mûriers, vous ne cessez de poursuivre vos empiétements.

« Que l'on vous accorde un pas, vous en faites deux immédiatement... Vous pensez qu'en agissant confor-

mément à vos plans, vous arriverez à vos fins, et vous vous apprêtez à agir comme le tigre et le loup parmi les bêtes ; mais savez-vous que notre peuple ne vous regarde que comme des oiseaux dans une cage, des poissons dans un filet, des chiens dans une trappe et des moutons dans un parc? Un beau matin, lorsque la rage du peuple aura éclaté, spontanée et soudaine, vous vous trouverez tous assaillis ; vous serez égorgés, ne laissant pas de vestiges après vous. Le présent édit est publié pour votre information. »

Voilà des imprécations terribles que plusieurs centaines de millions d'hommes répètent à l'unisson! Mais entre de telles menaces et l'exécution de ces effroyables projets, il y a un monde : les Chinois, plongés dans une profonde léthargie, nous paraissent incapables de se soulever d'un commun accord, comme le firent autrefois les Japonais, et d'ourdir contre les Européens un complot véritablement sérieux. On a cependant beaucoup trop rabaissé le courage des Chinois : les derniers combats ont montré qu'ils étaient capables d'une certaine opiniâtreté dans la défense. Leur armée, qui peut compter environ un million d'hommes, n'offre, il est vrai, rien de formidable que sa masse ; les Chinois ignorent l'art des évolutions militaires : ils sont, en général, fort mauvais canonniers, et, suivant un missionnaire, un soldat européen peut brûler au moins vingt cartouches avant que le Chinois ait tiré un seul coup ; cependant les difficultés d'une guerre lointaine n'en restaient pas moins immenses. On en a triomphé.

Nous ne suivrons pas M. le marquis de Moges dans tous ses voyages : à Formose, ce paradis trop vanté de

l'extrême Orient; à Chang-haï, que notre consul M. de Montigny a rendu si favorable aux Européens; dans le Peï-ho, qui a été ensanglanté par une infâme surprise; à la porte de Pé-king; au milieu des plénipotentiaires du Céleste-Empire, et à quelques pas de la grande muraille.

L'ambassade fit ensuite voile pour le Japon, ce curieux empire du *Soleil Levant.* Par leur caractère, les Japonais diffèrent essentiellement des Chinois : les uns sont probes, fidèles, honnêtes, tandis que les autres sont vils, bas et rusés; les Chinois vivent dans la vermine et s'affublent de haillons; les Japonais ont, au contraire, le critérium du bonheur : la propreté. « Le Japonais, dit M. le marquis de Moges, est d'un naturel enjoué, intelligent, avide d'apprendre; le Chinois méprise tout ce qui n'est pas de son pays. Tout dénote donc dans l'habitant de Nippon une race supérieure à celle qui peuple la Chine. »

Cette nation parvient tellement à se faire aimer, que saint François Xavier disait souvent : « Je ne saurais finir lorsque je parle des Japonais. Ce sont véritablement les délices de mon cœur ! » Pendant longtemps, les Japonais se sont fait du suicide une sorte de point d'honneur : la moindre insulte avait immédiatement pour conséquence un meurtre volontaire; des robes étaient destinées au jour du suicide, des professeurs instruisaient la jeunesse sur la manière de s'ouvrir le ventre selon les règles de la plus stricte étiquette; aujourd'hui l'usage du suicide est tombé en désuétude, et personne ne songe à s'en plaindre.

Les Japonais sont dans une période littéraire comparable à celle de Louis XIV; il y a actuellement,

parmi eux, des savants, des écrivains de premier ordre, de profonds érudits, dont nous ne connaissons pas seulement les noms.

Les grands hommes de l'extrême Orient ont peu de retentissement en Europe, et les taïcouns les plus fameux nous sont complétement inconnus; les Japonais sont plus avancés : ils savent apprécier notre histoire, et le nom de Napoléon est presque populaire chez eux.

Nous remarquons, dans les *Souvenirs d'une ambassade au Japon*, quelques détails dont nous ne voulons pas contester la valeur, mais qui nous semblent en désaccord avec les renseignements des autres voyageurs : M. le marquis de Moges prétend, par exemple, que les Japonais ont une grande tolérance ou plutôt une grande indifférence en matière de religion; nous avions toujours cru le contraire, avec Siebold, de Jancigny, Fraissinet, Léon de Rosny et beaucoup d'autres autorités.

Quoi qu'il en soit, le nouvel ouvrage est d'une lecture agréable, séduisante même : le style, qui est l'instrument harmonieux dont tous les savants devraient apprendre à jouer, est élégant, facile, sans prétention. M. le marquis de Moges instruit, intéresse et charme tout à la fois, souhaitons que ses *Souvenirs* deviennent aussi ceux de tous.

LA COCHINCHINE

I

Trois puissances européennes exercent aujourd'hui leur influence en Asie : la Russie, maîtresse opiniâtre du Nord, fait chaque jour de nouveaux empiétements dans le Turkestan et sur les bords du fleuve Amour. Elle s'avance sans bruit, presque à la sourdine, et n'en fait pas moins des pas de géant vers le cœur même de la Chine ; — l'Angleterre, toujours jalouse de conserver la suprématie maritime, s'empare des principaux ports de l'océan Indien, achète ce qu'elle ne peut conquérir, plante son drapeau à l'embouchure des cours d'eau, change les moindres îlots en forteresses, dresse des citadelles en vedette à l'extrémité des promon-

toires, sème partout de petites colonies destinées à devenir ensuite le centre de vastes possessions, et, satellite de l'Océan, garde l'entrée de toutes les mers.

La France, enfin, a eu aussi son glorieux rôle à remplir en Asie; mais, lasse peut-être de n'avoir remporté jusqu'ici que des couronnes olympiques, elle a planté son pavillon sur plusieurs points des côtes de l'Indo-Chine, et, cette fois, dans l'espoir bien fondé de l'y conserver. — On peut augurer un bel avenir de notre colonie naissante sur le sol de la Cochinchine : la ville de Saïgon, par exemple, devenue française, et dont les environs ont été plus d'une fois témoins des beaux faits d'armes de nos soldats, la ville de Saïgon est dans une très-heureuse situation pour notre commerce dans l'extrême Orient; avant peu, cet établissement français rivalisera avec celui que les Anglais ont à Singapour, et deviendra le point de relâche obligé d'un grand nombre de bâtiments dirigés sur la Chine et le Japon.

La contrée qui doit particulièrement attirer les regards de nos futurs colonisateurs, c'est la Basse-Cochinchine et surtout le delta formé par les atterrissements du grand fleuve Camboge ou Mè-kong et du Dong-naï; — ce delta est arrosé par d'innombrables bras de fleuve, dont la direction a dû très-probablement changer avec le temps. Aujourd'hui le Mè-kong proprement dit suit une ligne oblique courant du N.-O. au S.-E., pour se jeter dans la mer de Chine, tandis qu'il devait jadis former une bifurcation et tomber aussi bien à l'est qu'à l'ouest.

Le delta du Mè-kong et du Dong-naï est d'une excessive fertilité, et, livré à une culture intelligente, peut

être la source d'immenses richesses. — Des hommes dont les jugements font autorité, M. de Montigny, M. de Grammont, M. E. Cortambert, M. H. Bineteau, et beaucoup d'autres écrivains qui ont donné des descriptions de ce pays, assurent qu'il réunit des conditions très-favorables pour un établissement.

Ces conditions sont faciles à apprécier : — les productions végétales y sont très-multipliées ; — les animaux malfaisants n'y paraissent pas aussi nombreux qu'on l'a généralement prétendu, et, d'ailleurs, les colons n'ont jamais trouvé, dans la présence des espèces les plus farouches, un obstacle véritablement sérieux ; — les habitants du voisinage sont infiniment moins hostiles que ceux du nord, et ils ont accepté presque toujours les missionnaires ; — quant au climat, qui a été souvent la cause d'une grave objection, il n'est pas aussi insalubre qu'on l'a dit.

Mais, s'il est un côté qui doit surtout attirer les colonisateurs, c'est la variété infinie des plantes alimentaires ou utiles à l'industrie humaine qui s'y pressent : — la végétation tropicale étale toutes ses merveilles dans ce petit coin du monde. Nous n'entreprendrons pas la tâche trop longue d'énumérer la flore de cette riche contrée : c'est le maïs, le riz, l'igname patate, la pomme de terre, le concombre, la citrouille, etc. ; — la plupart des hespéridées y sont représentées par d'admirables espèces : on compte jusqu'à vingt variétés d'orangers ; — les indigènes font un usage journalier de plantes peu connues en Europe, telles que de singulières asperges qu'ils nomment *kou* lorsqu'elles viennent dans des terres sèches, et *khoaï* lorsqu'elles croissent dans des terres limoneuses. — Il y aurait

aussi tout un avenir pour une très-importante branche de l'industrie française dans cette région, nous voulons parler de la culture du cotonnier, que l'on pourrait faire avec assurance de succès.

Les animaux nuisibles ont élu domicile dans le fond des forêts, et ne sont en général dangereux que pour ceux qui se hasardent à les attaquer; — on trouve des éléphants, des rhinocéros, des buffles, des tigres, des sangliers, des pélicans, des serpents, des crocodiles, des poissons en très-grand nombre, des sangsues de terre d'une longueur extraordinaire, et malheureusement des moustiques et une foule d'insectes plus à redouter sans contredit que les espèces félines ou les reptiles les plus gros ou les plus venimeux.

Nous avons dit un mot des indigènes du Camboge, et de l'accueil presque toujours favorable qu'ils avaient fait aux étrangers; nous en avons une preuve évidente dans le jugement porté sur eux par les autres Cochinchinois. Il y a quelques années, un gouverneur de province adressait au roi de Cochinchine une missive d'où nous extrayons ce passage significatif:

« Les Barbares (on comprend que par cette épithète le fonctionnaire désignait naturellement les Européens) se sont dernièrement tournés du côté des Cambogiens, chez lesquels ils ont appris qu'ils pourront plus facilement faire des dupes que dans le nord; ils y enseignent l'art des armes et font des largesses au peuple pour se l'attacher; ils y bâtissent des maisons où ils enseignent leur religion, que les ignorants embrassent à l'envi... Les Barbares d'Europe, disait aussi le gouverneur, sont d'un caractère très-ferme et très-patient; les œuvres qu'ils n'ont pas achevées, ils les

lèguent à leurs descendants pour les conduire à la dernière perfection ; les projets qu'ils n'ont pas eu le temps de réaliser, ils les laissent aux âges suivants, qui les mènent à bonne fin ; ils n'abandonnent aucune entreprise et ne se découragent par aucune difficulté, etc. »

Les Cambogiens, jadis puissants, sont aujourd'hui fort affaiblis, et leur gouvernement est incapable de soutenir une lutte sérieuse ; le Camboge, si déplorablement administré, est à la fois tributaire de la Cochinchine et du royaume de Siam, et il vient, en outre, de reconnaître la suzeraineté de la France. Les fils du roi sont retenus prisonniers à Bangkok et considérés comme otages. Toutefois, lorsque l'un d'eux est appelé au trône comme successeur légitime de son père, le roi de Siam lui rend la liberté.

Jusqu'à présent, les villes du delta du Mè-kong sont en très-petit nombre ; mais il est certains endroits destinés à prendre un rapide accroissement : parmi les points les plus importants, on peut signaler le port de Cancao, situé sur le rivage occidental du delta, et communiquant avec le bras principal du fleuve par un canal naturel. Des plantations réussiraient à merveille dans la belle île de Kohdud, placée vis-à-vis de ce port, et que nous croyons appelée à être le Macao de la Cochinchine.

II

La plupart du temps, on ne voit, dans la guerre intentée aux Annamites, qu'une trop juste représaille des lâches assassinats commis sur nos missionnaires, mais il est un autre motif moins connu, et pourtant d'une très-grande valeur, que nous nous proposons de rappeler à nos lecteurs.

A la fin du xviiie siècle, après des événements presque romanesques, le souverain de Cochinchine, Ghialoung, dépossédé de son trône et naturellement désireux de le reconquérir, demanda des secours à la France par l'entremise d'un missionnaire chrétien qui lui avait ouvert généreusement sa maison, alors que la population en insurrection le poursuivait pour le faire périr.

Ce missionnaire, le P. Pigneau, se rend à la cour de Louis XVI, accompagné du jeune fils de Ghialoung, et bientôt, grâce à lui, un traité d'alliance offensive et défensive est conclu à Versailles (1787), mais il est stipulé que le roi de Cochinchine et son conseil d'État céderont, à perpétuité, à Sa Majesté très-chrétienne, ses héritiers et ses successeurs, le port et le territoire de Had-san (baie de Tourane), avec la péninsule voisine et les îles adjacentes de Taï-fou, au midi, et de Haï-wan, au nord. Le souverain de la Cochin-

chine s'engageait aussi à protéger le nouvel établissement.

Nous avions des forces dans l'Inde, et, à cette époque, une expédition dans l'extrême Orient ne pouvait être, comme aujourd'hui, conduite à toute vapeur; on résolut donc de profiter d'un assez grand nombre de soldats français que nous avions à Pondichéry, et il fut décidé que le comte de Conway, alors gouverneur de nos établissements dans l'Inde, serait chef de l'expédition. Tout paraissait devoir marcher à souhait, lorsqu'une femme de mœurs équivoques vint mettre obstacle par sa ruse aux décisions en apparence les plus fermes.

Le comte de Conway avait pour maîtresse madame de Vienne, femme d'esprit, mais de peu de piété, et plus soucieuse de sa beauté que du sort de son âme. Arrivé à Pondichéry et dans le salon même de M. de Conway, le P. Pigneau, qui était ambassadeur et prêtre tout à la fois, eut le tort immense de ne pas se rappeler qu'un bon diplomate ne doit pas avoir de religion, et fit à madame de Vienne des admonestations qui furent très-mal reçues; — la maîtresse de M. de Conway cacha son ressentiment, — car la haine avouée est impuissante; elle parvint à se contraindre, mais résolut de faire avorter l'expédition, et y réussit. Elle suscita des lenteurs interminables, railla spirituellement le prêtre ambassadeur, cingla de sa verge satirique les projets du comte et agit si habilement que l'expédition fut abandonnée. Cependant, le P. Pigneau, las d'attendre, avait frété un bâtiment, emmené quelques braves, et puissamment aidé Ghialoung à reconquérir son royaume.

Voilà quelle était la situation de la Cochinchine au commencement du siècle; — malheureusement, cet état si favorable à la civilisation ne devait pas être de longue durée.

III

Ghia-loung mourut en 1820, et laissa deux fils, dont le plus jeune avait été baptisé par Pigneau, et qui aurait très-probablement protégé les chrétiens, si le trône lui avait été accordé; mais Ghia-loung eut peur de son jeune âge et laissa les rênes du pouvoir à son fils aîné, qui suivit une politique diamétralement opposée à la sienne; il oublia les services que les chrétiens avaient rendus à sa famille et les persécuta dès le début de son règne : il n'épargna pas plus ses sujets que les étrangers, et fit conduire au supplice un nombre considérable de Cochinchinois qui refusaient de renier la religion du Christ. Malgré les cruelles persécutions qu'ils supportèrent, on ne vit pas un seul des cinq cent mille Annamites chrétiens qui ne fût fidèle au gouvernement du fils de Ghia-loung; en 1840, un prêtre indigène, au moment de subir la peine capitale, se tourna vers le peuple et lui adressa ces paroles : — « Nous avons un dernier devoir à remplir en mourant, nous faisons des vœux pour le roi; qu'il jouisse de toutes sortes de prospérités; qu'il règne

longtemps et qu'il accorde la paix à notre sainte religion, la seule qui puisse rendre l'homme heureux! »

Ces derniers mots d'un prêtre furent à peu près ceux de quelques milliers de chrétiens qui subirent le même sort. — Cette admirable fidélité ne désarma pas les bras des autorités annamites, et d'année en année les persécutions devinrent de plus en plus raffinées : quatre évêques périrent à la suite d'affreux traitements, et, sous le règne suivant, celui de Thieou-tri, qui monta sur le trône en 1841, les crimes menaçaient de prendre des proportions si grandes, que le gouvernement français se vit obligé d'intervenir pour détourner les chrétiens du glaive impitoyable des Annamites.

Depuis une dizaine d'années, on ne se contentait plus de faire périr nos missionnaires, il fallait quelque chose de plus pour satisfaire les gouverneurs et surtout effrayer le peuple : on les tortura. — En 1833 et en 1834, MM. Gagelin et Odorico furent victimes du fanatisme des Cochinchinois; en 1835, M. Marchand, Français, fut tenaillé avec des fers rouges et dépecé vivant; en 1837 et en 1838, la chrétienté eut à déplorer la mort d'une douzaine de vertueux missionnaires qui succombèrent sous la hache des bourreaux; — en 1839, M. Delamotte fut torturé; — en 1841, MM. Galy et Berneux furent mis à mort, et pendant tout le règne de Thieou-tri la cruauté des Cochinchinois ne s'est pas arrêtée un seul jour depuis cette époque. Nous ne poursuivrons pas ce long martyrologe.

IV

Les marins français se présentèrent à plusieurs reprises sur les côtes de la Cochinchine et intervinrent au nom des traités et de l'humanité; — les Annamites furent inflexibles. En 1847, le commandant Lapierre, las de pourparlers inutiles, brûla la flotte des Cochinchinois; — Thieou-tri, fou de colère, et se voyant dans l'impuissance de lutter, se déchaîna contre les meubles et les ornements de son palais, et brisa tout ce qui lui rappelait les Européens : « Il se battit à outrance, rapporte un missionnaire, contre les Français en peinture et en carton, sur lesquels il faisait tirer des balles et des flèches, après quoi on les coupait en trois ou quatre, pour qu'ils fussent bien et dûment taillés en pièces. »

Cette fureur d'insensé, d'abord plus burlesque que terrible, devait ensuite se tourner contre les indigènes convertis au christianisme; les représailles furent horribles, et le sang annamite ne vengea que trop le souverain de sa défaite.

La France dut s'en tenir là pour le moment; car les affaires d'Europe, alors fort graves (1848), ne permirent pas à nos navires de continuer leurs brillants faits d'armes dans l'extrême Orient.

V

Sur ces entrefaites, Tu-duk, second fils de Thieou-tri, prend le sceptre et se montre plus sanguinaire encore que ses prédécesseurs. Le nouveau souverain, à l'occasion de son joyeux avénement, ordonne qu'on jette à la mer, avec une pierre au cou, missionnaires et chrétiens annamites, et, pour intimider davantage, il fait publier un édit par lequel il déclare que ceux d'entre ses sujets qui oseraient recevoir des missionnaires, seraient *coupés par le milieu des reins et jetés dans le fleuve*. Depuis ce moment, le sang chrétien n'a pas cessé d'être versé sur le sol de la Cochinchine, et, comme toujours, la persécution n'a fait que semer le germe de la nouvelle croyance.

En 1852, après d'inutiles négociations, M. Lelieur fut forcé de canonner Tourane, et, quelques années après, en 1857, M. de Montigny, qui connaît si bien le caractère des Cochinchinois et leur politique, fit à Tu-duk des ouvertures pacifiques auxquelles on ne répondit que par une mauvaise foi insigne : les persécutions recommencèrent, les traités furent journellement violés, et la situation des chrétiens devint intolérable.

Il fallait un châtiment à cette infâme conduite, et la France, se joignant à l'Espagne, envoya des navires

en Cochinchine ; — on se rappelle nos beaux faits d'armes, qui datent d'hier ; — on se souvient de nos victoires à Saïgon et dans les environs de cette nouvelle métropole du sud. Grâce à l'énergie de nos braves légions, l'avenir se présente maintenant glorieusement, et la Cochinchine nous paraît appelée à répondre aux attentes de nos colonisateurs.

LE FLEUVE AMOUR

Les Russes, que les Anglais appellent le flot du Nord, *the wawe from the North*, s'avancent peu à peu vers la moyenne Asie, rangeant sous leur domination les Kirghiz, les nomades de la Tartarie, les Circassiens, faisant tomber sous leur joug des tribus entières de Mandchoux, avant-garde de la nationalité chinoise.

Nous ne savons quel avenir est réservé à cette puissance colossale des Russes, à cette puissance à la fois douée des moyens d'action et d'une persévérance à toute épreuve, nous ignorons quels obstacles seront suscités par les maîtres actuels du sud de l'Asie, jaloux de la prépondérance en Orient ; mais ce que l'on peut augurer plus sûrement, c'est que la totalité de la Mandchourie tombera entre les mains des Moscovites, et qu'une partie de la Mongolie sera, un jour ou

l'autre, traversée victorieusement par des troupes de Cosaques.

La conquête des parages du fleuve Amour s'est effectuée avec une telle habileté, qu'aux yeux de beaucoup d'Européens cette invasion moscovite passe plutôt pour une annexion que pour une conquête achetée, comme toutes les autres, au prix du sang. — Il importe de rétablir les faits et de les rapporter tels qu'ils se sont passés.

I

L'histoire de la conquête du fleuve Amour se divise en deux époques parfaitement distinctes : la première remonte au XVIIe siècle; la seconde est toute récente : elle ne date que d'une dizaine d'années.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur le passé. — La première nouvelle de l'existence du fleuve Amour fut rapportée, en 1636, par un détachement de Cosaques, qui rencontra des Toungouses dans les parages de la Léna. Les quelques renseignements géographiques fournis par ces malheureux indigènes flattèrent les espérances ambitieuses des Russes, qui, à leur retour, parlèrent, par *ouï-dire*, d'un grand fleuve nommé *Mamour*, mettant l'intérieur du pays en communication facile avec l'océan Pacifique.

Après plusieurs tentatives infructueuses, vers 1645,

des Cosaques, sous la conduite de Khabarov, virent enfin le fleuve Amour, et surprirent au plus haut degré les peuplades riveraines par leur physionomie européenne. C'était pour la première fois que les naturels voyaient des hommes aux cheveux roux et à la barbe longue : aussi crurent-ils à l'existence d'êtres diaboliques. Le nom de Lotcha, c'est-à-dire *satyres*, qu'ils donnent encore aujourd'hui aux Russes, est un témoignage de la fâcheuse impression que firent sur eux les étrangers.

Les indigènes connaissaient déjà l'usage des armes à feu, mais ils n'en étaient pas moins fort peu disposés à tenir tête aux Russes, qui trouvèrent partout sur leur passage des maisons vides ou incendiées et des campagnes désertes. Cette persistance dans la fuite lassa la patience du général, qui résolut, néanmoins, de voir de près la population : — il se présenta en trafiquant et non en guerrier; mais la prudence engagea les indigènes à ne pas croire à la bienveillance d'un chef de Cosaques, et l'un de leurs princes répondit à Khabarov :

« Allez, ne cherchez pas à nous tromper, vous venez ici pour piller nos demeures et emmener en captivité nos femmes et nos enfants. Les sages de notre nation nous ont déjà prévenus de vos cruels projets, et c'est pour cela que nous fuyons à votre approche. »

Puis, joignant l'effet aux paroles, il poussa son cheval dans la forêt voisine et disparut.

Khabarov, pénétré de cette pensée que les événements les plus déplorables passent souvent inaperçus lorsqu'on évite de les ébruiter, envoya coup sur coup à Moscou plusieurs messages qui donnèrent, au con-

traire, une haute idée des résultats de l'expédition : rien n'était, suivant lui, plus riche que les régions parcourues, aucune nation plus hospitalière que celles des parages de l'Amour.

L'emphase de ces descriptions réussit pleinement; car, en 1655, des Russes, conduits par Zinoviev, vinrent rejoindre fort à propos Khabarov, qui était à bout de ressources.

Le nouveau chef distribua généreusement 360 pièces d'or aux Cosaques, et s'efforça de rétablir la discipline parmi eux. Tout alla bien d'abord; mais, lorsqu'on leur ordonna de s'adonner à la culture des champs et de cesser le pillage, tout alla mal; les soldats furent mécontents des ordres de leur chef et n'en continuèrent que plus hardiment à marauder aux dépens des indigènes.

Profitant des discordes qui s'étaient élevées parmi leurs ennemis, les Daouriens et les Chinois attaquèrent les Cosaques et les défirent sur plusieurs points; — bientôt même, accablés par le nombre, les Russes se virent obligés d'abandonner le fleuve (1660).

Un événement romanesque devait, quelques années plus tard, les ramener dans les mêmes parages. Une foire considérable se tenait chaque année dans l'Ostrog de Kirensk, sur la Léna. Le voïvode d'Ilimsk avait l'habitude de s'y transporter pour la diriger. Or, en 1665, Oboukhov, qui était alors voïvode d'Ilimsk, se rendant à la foire, s'arrêta chez un Polonais, Nicolas Czernigowski. La femme du Polonais, au dire de la chronique, eut l'avantage de plaire au puissant voïvode. — Czernigowski résolut de se venger, et lorsqu'Oboukhov s'en retournait à Ilimsk, il tomba sur lui

à l'improviste, avec une troupe de gens armés, l'assassina et s'empara du riche yassak qu'il portait. Redoutant un châtiment, il s'enfuit avec les siens sur le fleuve Amour, s'établit à Albasine, en répare le fort, et s'érige lui-même en dominateur.

Sa position était pourtant fort critique : — d'un côté, il craignait les Chinois; de l'autre, il redoutait les poursuites des Russes. Se voyant privé de tout secours, il se décida enfin à se soumettre. Il expédia quelques courriers à Moscou, afin d'implorer la clémence du tzar.

Le souverain parut d'abord inflexible, et, par sentence du 15 mars 1672, Czernigowski, son fils et les principaux complices étaient condamnés à la peine de mort; mais, deux jours après ce terrible arrêt, tous furent graciés et comblés de récompenses.

Czernigowski ouvrit la liste des gouverneurs d'Albasine et sut étendre sa domination dans les contrées voisines. Malgré cet heureux début, la puissance russe devait être bientôt ébranlée par les attaques et les ruses diplomatiques des Chinois : — toutes les villes que possédaieut les Européens tombèrent peu à peu en leur pouvoir, et, à la fin du XVIIe siècle, ils forcèrent leurs ennemis à ratifier leurs défaites par un traité. (Traité de Nertchinsk, 1689.)

II

Depuis cette époque jusqu'aux traités d'Agouïne (16 mai 1858) et de Tien-tsin (1er juin 1858), il n'y eut guère, si on le veut, qu'une dizaine d'années d'hostilité ostensible, mais près de deux siècles de pénétrantes insinuations. M. Constantin de Sabir le reconnaît lui-même dans son excellent ouvrage sur le *Fleuve Amour*, et l'énonce clairement dans ces phrases :

« Dès lors (depuis le traité de Nertchinsk), la question de l'acquisition du fleuve ne devenait plus qu'une pure question de temps. C'était le premier acte d'un grand drame historique, qui se termina d'abord, il est vrai, au désavantage de la Russie, mais tourna entièrement, à la longue, au profit de cette puissance, quoique le dénoûment dût longtemps se faire attendre. »

M. Constantin de Sabir voit d'ordinaire les faits avec une impartialité qui fait grand honneur à son caractère; cependant il nous paraît de temps à autre se laisser aller, — peut-être trop pour un historien, — au penchant si naturel de bon patriote, en appuyant sur le rôle civilisateur des Russes dans l'extrême Orient; nous voulons bien que, par la suite, la civilisation les suive, mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est qu'ils aient fait la conquête des rives du fleuve Amour par pure philanthropie.

III

Parmi les tribus nouvellement soumises aux Russes, dans les lointains parages du fleuve Amour, les plus intéressantes sont celles des Orotchones, des Manègres, des Daouriens, des Birars, des Gholdes, des Mangounes et des Ghiliakes.

Toutes ces tribus appartiennent à la race mongolique, et n'ont, en général, entre elles qu'une faible ligne de démarcation.

Les Orotchones se rattachent à la grande famille toungouse : — leur nom se dérive très-probablement du mot *orone*, qui signifie *renne*. Le vol leur est inconnu; — aussi ne font-ils jamais usage de fermeture, et laissent-ils en toute confiance sur les voies publiques leurs vêtements et leurs bagages. — Espérons que, sous la domination des Occidentaux, ils conserveront cette rare pureté de mœurs !

Leur religion n'est qu'une grossière adoration pour de petits dieux pénates; ils n'ont, du reste, aucune solidité dans leurs principes; à leurs yeux, la religion est plutôt un enseignement de luxe qu'une base sur laquelle tout l'édifice social doit reposer. S'ils adoptent la foi du Christ, c'est par condescendance aux désirs des Russes; car ils ne se croient pas tenus, pour cela, d'abandonner les pratiques superstitieuses du paganisme.

Les Manègres forment une assez importante tribu. — On doit, sur leur compte, à M. Constantin de Sabir les renseignements linguistiques les plus précieux et qui pourront puissamment favoriser les recherches ethnographiques. Le vocabulaire manègre qu'il a publié mettra évidemment sur la voie de rapprochements ethniques passés jusqu'à présent inaperçus. Personne n'ignore que des similitudes de langues ont souvent aidé à reconstituer des races disséminées, et permis d'assigner des liens de parenté à des tribus ou même à des peuples au premier abord différents. Il faut pourtant agir avec un extrême ménagement dans cette reconstitution posthume. Les témoignages linguistiques ne suffisent pas; quelques mots analogues ne doivent pas autoriser une affirmation et un jugement sans appel : — il faut, avant tout, joindre aux rapprochements linguistiques des analogies physiologiques.

Les Manègres, si heureusement décrits par M. de Sabir, connaissent les armes à feu et font très-rarement usage de l'arc ; — pourtant, encore aujourd'hui, tous les hommes, et même les enfants, portent au pouce de la main droite un anneau (*urgoptum* ou *jusa*), pour tendre la corde; mais ce n'est plus qu'un signe de vassalité; — cet anneau indique que le porteur peut être, d'un instant à l'autre, appelé sous les drapeaux. Ces bagues, en corne ou en fer, ont trois quarts de pouce de diamètre, et souvent, dans les rixes, deviennent une arme terrible. — Les Manègres emploient quelquefois à la chasse des flèches enduites de graisse putréfiée, afin de hâter la mort des animaux blessés.

Pour mesurer les grandes distances, les Manègres

comptent les journées passées en voyage et emploient une mesure daourienne nommée *boukha*. La boukha est la distance à laquelle on doit se placer d'un bœuf pour ne plus distinguer ses cornes.

A l'âge de vingt ans, le Manègre atteint sa majorité, paye l'impôt en pelleterie, et, sous la domination chinoise, il devait le service militaire au moindre commandement d'un mandarin.

Les habitations ou yourtes ont toutes une distribution identique : seulement, les demeures qui les abritent de la rigueur du froid sont plus solidement construites. Dans l'intérieur de la yourte se tiennent, accroupis autour d'un grand feu, les femmes et les enfants ; — celles-là surveillent les préparatifs du repas, tout en portant à leurs lèvres de petits calumets ; — ceux-ci jouent avec les chiens ou fabriquent des instruments de pêche. A côté du foyer sont généralement disposés des bancs faits en bois mort, raffermis par des planchettes et recouverts de tapis de fourrure. Chaque membre de la famille a sa place marquée : — un banc, au fond de la yourte, est la place d'honneur destinée à l'hôte : — une idole se dresse au-dessus. Cette place, nommée *mallou*, ne peut être occupée que par des hommes. Plusieurs troncs d'arbres, grossièrement taillés et servant de poutre, supportent un magasin complet de haches, de filets, de harpons et de vêtements.

Les Daouriens, dont la civilisation, bien que fort médiocre, est certainement plus développée que celle des Orotchones et des Manègres, vivent sur les montagnes voisines du fleuve Amour. Leur religion est un mélange de chamanisme, de lamisme et du dogme de

Confucius; — la superstition domine, du reste, chez eux toutes les croyances.

Quand un Daourien offre à boire, il plonge le pouce et l'index dans le liquide, et, les retirant aussitôt, il en fait tomber les dernières gouttes comme une offrande aux dieux invisibles. — Ce trait de mœurs se retrouve aussi, à quelques milliers de lieues de là, chez les Patagons, qui ne prennent aucune boisson sans en répandre quelques gouttes en l'honneur de leurs divinités.

Les Birars, — dernière peuplade toungouse qu'on rencontre sur les rives de l'Amour supérieur, avant qu'il perce le grand massif des monts Kin-Ghan, — les Birars présentent un type assez différent de celui des précédentes tribus. Ils semblent, sur plusieurs points, se détacher de la race mongolique, et, sur d'autres, s'y rattacher. Dans tous les cas, on ne voit jamais chez eux de larges figures aux pommettes saillantes.

Au delà de la chaîne de Kin-Ghan apparaissent les Gholdes, grande peupaple toungouse qui a été surtout l'objet des études du célèbre voyageur Maack.

Les mœurs des Gholdes sont essentiellement patriarcales : — la confiance et la probité règnent parmi eux; leurs maisons n'ont ni serrures, ni verrous; — toutes leurs richesses sont déposées dans des magasins construits sur quatre pieux, élevés de terre à la hauteur de quelques mètres, et qui ne sont ni fermés ni gardés. Une particularité que présentent ces indigènes est l'étrange attachement qu'ils ont pour des animaux sauvages. Ils ont, auprès de leurs maisons, des cages dans lesquelles sont renfermés séparément des ours,

des loups, des renards, des aigles et des faucons. Ces animaux sont très-probablement, aux yeux des Gholdes, des symboles de chamanisme. C'est ainsi que, chez les Bourètes et les Toungouses, on vénère des peaux d'animaux sauvages.

Les chiens sont pour les indigènes d'un immense secours : on les attelle, par paires, à de légers traîneaux (*naztes*), et on leur donne pour conducteur un chien bien dressé.

Les Mangounes, de même que les autres peuplades riveraines de l'Amour, s'occupent presque exclusivement de chasse et de pêche : — suivant M. Constantin de Sabir, ils seraient appelés à jouir, avant les autres tribus toungouses, des bienfaits de la civilisation, car ils en ont déjà le goût et les tendances.

Ils ont presque toujours, dans leurs maisons, des cages où sont enfermés des ours destinés à jouer un rôle important dans les réjouissances publiques ; — ces ours sont entourés de la vénération générale, et cependant ils sont à la fin invariablement immolés par leurs propres adorateurs. Il y a dans ce fait quelque symbole dont le sens précis nous échappe : peut-être les ours inspirent-ils à ces pauvres populations une terreur superstitieuse parfois voisine de l'adoration, et sont-ils vénérés comme les lions le sont par les Soudaniens et les Arabes du désert.

Cette singulière adoration à l'égard des ours est, du reste, assez répandue dans les contrées septentrionales : — ainsi, à quelques centaines de lieues de là, les Aïnos, qui habitent les montagnes des îles Sakhalien et Yéso, ont exactement le même culte superstitieux : — ils élèvent les jeunes ours avec une sollici-

tude presque paternelle et les tuent quelque temps après, au milieu d'une cérémonie religieuse.

Les Ghiliakes habitent la partie la plus basse des rives du fleuve Amour, c'est-à-dire la région la plus voisine de la mer; — ils ont, en général, des instincts guerriers et un naturel jaloux. Ils considèrent peu les femmes, mais se montrent très-scrupuleux sur leur moralité; — le rôle de la femme est plutôt, chez eux, celui d'une esclave que celui d'une compagne; — elle n'exerce aucune influence dans la maison : — il arrive souvent que des fils chassent leur mère, sans qu'une pareille action encoure le moindre blâme ; — si l'amitié unit quelquefois des Ghiliakes entre eux, il n'y a jamais de signes de joie qui le prouvent; — lorsqu'un Ghiliake rentre dans sa maison après une année d'absence, son retour n'est salué par aucune démonstration extérieure, par aucun signe de satisfaction. Seulement, dès que la femme voit venir son mari, elle s'empresse de lui préparer un plat de graisse d'esturgeon ou de phoque et un flacon d'eau-de-vie; — ce sont là les meilleures preuves d'affection.

L'humidité et la malpropreté règnent dans les habitations obscures de ces indigènes dégradés. — Le brasier est fermé par une espèce de cage en bois remplie de terre; il est défendu de toucher cette sainte *retraite du feu*, sous les peines les plus sévères. Un voyageur russe y fit, dit-on, par mégarde, quelques entailles avec son sabre, et souleva d'indignation une centaine de Ghiliakes, qui menacèrent de le mettre à mort. Le feu jouit, en effet, chez eux, d'un culte presque religieux : ainsi, le maître d'une habitation ne permettra, sous aucun prétexte, qu'on sorte du feu

de sa demeure, fût-ce même dans une pipe, et, par contre, il s'interdira sévèrement d'introduire dans l'intérieur de sa maison du feu allumé dehors.

Voilà les principaux traits ethnographiques qui distinguent les populations riveraines du fleuve Amour. — Plus superstitieux que véritablement sauvages, plus naïfs que rusés et belliqueux, tous ces pauvres indigènes se soumettront sans peine au gouvernement du tzar; — par un privilége presque unique, la Russie, en s'étendant dans le nord de l'Asie, n'a pas à redouter ces terribles révoltes qui ont été sur le point d'ébranler l'autorité britannique dans l'Inde; — ces populations soumises sont trop disséminées, trop éparses, pour jamais se soulever d'un commun accord. De tous les peuples rangés depuis une douzaine d'années sous la domination moscovite, il n'en est qu'un qui puisse opposer quelque résistance : ce sont les habitants du Caucase.

LÉGENDES DE LA TERRE SAINTE

Il est certains grands noms qui éveillent en nous tout un monde de pensées; par exemple, ceux des immenses génies qui ont inondé de lumière leur siècle retentissent incessamment comme une grande voix dans notre âme : le génie est de tous les temps. Homère, dont la vie se perd dans les plus profondes ténèbres historiques, est aussi vivant que s'il datait d'hier; sa gloire est même d'autant plus grande que, seul, il survit d'une époque à peu près entièrement tombée dans l'oubli; les grands hommes dominent leur temps comme de hautes montagnes se dressent au-dessus des collines; plus on s'en éloigne, plus elles semblent élevées.

Ce que l'on dit des hommes, on peut l'attribuer

aussi aux peuples : il est certaines nations fortes qui inspirent le respect des milliers d'années après leur chute; devant les derniers vestiges de leur existence, on s'incline, on s'agenouille dans une sainte extase: qui a pu parcourir les champs de la Grèce sans être saisi d'une sorte de recueillement? Qui a pu fouler le sol de la Judée sans être pénétré d'admiration au souvenir des grands drames qui s'y sont passés, et surtout à la mémoire du Sauveur?

Il faut voir une troupe de pèlerins s'avançant à pas lents vers la patrie du Christ, s'arrêter tout à coup dans un pieux ravissement lorsque le conducteur leur a montré du doigt le premier horizon de la terre sainte; — les genoux fléchissent et le front se penche vers le sol, tandis que le cœur palpite et que la pensée s'élève vers Dieu! — Si un navire porte les pèlerins vers la Judée, au nom sacré de la Palestine, les malades se traînent sur le pont et promènent leurs yeux suppliants du côté de la terre des miracles; les matelots suspendent leurs travaux, et chacun, plongé dans une muette contemplation, se recueille dans le sein du Créateur. « Ce moment, a dit Chateaubriand, a quelque chose de religieux et d'auguste; tous les pèlerins, le chapelet à la main, restent en silence dans la même attitude; le chef des papas prie à haute voix; on n'entend que les prières et le bruit de la course du vaisseau. »

Fide abrogata, omnis humana societas tollitur.

La Judée, voilà donc un de ces grands noms qui résonnent pieusement au fond de tous les cœurs chrétiens! — Chaque année, ce petit coin de l'Asie est tra-

versé par une foule de voyageurs qui, parfois encore sceptiques la veille, se prosternent toujours le lendemain avec une véritable ferveur au pied des saints lieux.

« Pour le chrétien et pour le philosophe, pour le moraliste et pour l'historien, le tombeau du Christ est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau : c'est le point de départ d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe. Ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau [1]. »

Nous avons un grand nombre de livres où l'admiration inspirée par la Terre-Sainte s'est donné libre carrière : Chateaubriand, Lamartine, ont trouvé de sublimes accents pour dépeindre le berceau de la chrétienté, et leur génie s'est incliné religieusement devant le génie de la religion.

M. Gérardy-Saintine, auteur d'un charmant ouvrage intitulé *Trois ans en Judée*, n'a pas cherché à donner à ses descriptions une tournure aussi majestueuse; son livre est d'une allure plus simple, mais il règne dans ses récits un air de douce piété, de foi pure qui charme délicieusement; on dirait, en lisant cet ouvrage, que l'auteur pressent la mort qui devait le frapper si jeune; le mysticisme y apparaît en dépit même de l'écrivain; les pensées pieuses s'y pressent, sans que Gérardy-Saintine en ait lui-même conscience; hélas! il était en effet plus près du ciel que de la terre, lorsqu'il composait ces souvenirs de voyage; une maladie

1. Lamartine.

lente, mais qui ne pardonne jamais, l'emportait fatalement vers la tombe.

L'ouvrage de M. Gérardy-Saintine sera désormais le compagnon inséparable du voyageur en Judée, moins à titre de guide qu'à celui d'historien fidèle; on n'y trouve pas une énumération complète et régulière de toutes les villes, de tous les monuments de la Judée, mais une étude consciencieuse de mœurs et surtout d'excellents renseignements sur les légendes bibliques; dans cette antique contrée, où chaque hameau a été le témoin de faits mémorables, on comprend l'intérêt que peut avoir un livre qui s'est appliqué à en révéler l'histoire.

Dès les premières pages, nous entrons dans ces récits où s'allient si étrangement la profondeur et la naïveté, où l'on surprend si fréquemment la vérité sous le voile de la fiction. M. Gérardy-Saintine a su habilement faire jaillir la lumière sur des points demeurés jusqu'ici dans le doute ou même dans la plus profonde obscurité.

Voici, par exemple, comment il interprète la fable si connue d'Andromède : « A dix minutes de Jaffa, dit-il, dans le sud, se trouve une éminence au sommet de laquelle est bâti un petit sanctuaire musulman; on prétend qu'au pied de ce monticule, Persée, monté sur Pégase, vainquit le monstre auquel avait été exposée Andromède. Saint Jérôme ne dédaigne pas de rapporter cette tradition. Andromède et son dragon, Persée et son cheval ailé, pourraient très-bien, ce me semble, n'être que le déguisement mystique d'un fait historique véritable. En effet, cette fille de roi, menacée par un danger venant de la mer, est pour moi la Phé-

nicie en butte à des invasions de pirates qui voulaient la rançonner; les vaisseaux se changent volontiers en dragons, en monstres marins, dans les souvenirs populaires. »

Dans une description fort détaillée de Jérusalem, nous trouvons cette autre ancienne tradition dont M. Gérardy-Saintine n'a pas, du reste, garanti l'authenticité : — le Christ, portant sa croix, passa, dit-on, devant la boutique d'un cordonnier et voulut se reposer un instant; le Juif fanatique le frappa en lui criant de marcher. Jésus se leva, et, en s'éloignant, lui dit : « Tu marcheras toi-même et jusqu'à la fin des siècles. » Telle serait l'origine de la fameuse légende du Juif-Errant.

Abraham, Loth, Moïse, Salomon, sont des noms très-populaires encore en Judée; il est une histoire que nous ne voulons pas omettre, mais que nous ne rapportons pas sans un certain embarras; cette histoire est celle de Loth, coupable et en proie aux remords : — Les crimes des habitants de Sodome avaient allumé la colère de Dieu; Loth, privé de sa femme (personne n'ignore sa transformation), était accompagné de ses filles, qui ne pouvaient trouver de maris, leur père ayant perdu toutes ses richesses; le vieillard se lamentait à la pensée de la fin prochaine de sa race; ses filles partagèrent ses chagrins et devinrent mères; Loth ne tarda pas à se désespérer et demanda conseil à un lévite, qui lui ordonna de planter dans son jardin trois petites branches d'arbre et de les arroser avec de l'eau du Jourdain que chaque matin il devait aller chercher à pied; si les branches prenaient racine, il aurait une preuve du pardon de Dieu. Le lendemain

matin, Loth planta ses branches et partit pour le Jourdain. Comme il retournait péniblement chez lui, il fut accosté par un pauvre mendiant écrasé par la chaleur, qui le supplia de lui permettre de se désaltérer. Loth lui laissa prendre un peu d'eau; à peu de distance, un voyageur lui fit la même demande, et Loth ne se sentit pas le courage de rejeter la prière d'un malheureux; il rencontra tant de personnes et fut si charitable, qu'à son arrivée il n'avait plus en sa possession une goutte d'eau. Le voilà dans la plus grande perplexité; cependant, il se prépare à retourner au Jourdain, lorsqu'un ange lui apparaît et lui apprend que sa charité même lui a fait trouver grâce devant Dieu.

Les arbres surent se passer d'eau et prirent racine. Plus tard, l'un d'eux servit à faire la sainte croix.

Rembrandt a représenté ces trois arbres dans un tableau qui, aux yeux de ceux qui ne connaissent pas la légende, n'est qu'une pure bizarrerie d'artiste; — nous pourrions citer plus d'un critique éminent qui n'a pas compris le sens de l'œuvre du grand peintre.

Au milieu d'un grand nombre de légendes, — légendes qui, on a pu le voir, ne font pas toujours honneur à la vertu des Hébreux, — choisissons encore le récit de la mort de Moïse : le prophète était parvenu à l'âge de cent vingt ans, et ne se pressait pas de mourir, car il savait que son peuple, après sa mort, se détournerait de la voie droite et exciterait la colère divine. Un jour qu'il se promenait dans les montagnes, il aperçut sur la colline blanche comme la neige quatre hommes qui, avec de grands efforts, creusaient une salle dans les flancs des rochers; ces hommes étaient

quatre anges revêtus d'une enveloppe grossière. Le soleil était ardent, Moïse entre dans la caverne pour y jouir du repos et de la fraicheur; un des ouvriers lui offre avec respect une pomme à la couleur appétissante; mais à peine en a-t-il respiré l'odeur qu'il tombe dans le sommeil de l'éternité; les anges emportèrent son âme au ciel.

Si les temps anciens ont laissé leurs légendes, les temps modernes laisseront aussi les leurs; il en est une qui, bien que de date récente, apparait déjà sous un caractère fantastique; le héros est cher à la France, c'est Kléber, ce guerrier épique qui a passé comme un météore, et dont la gloire et le caractère chevaleresque seraient dignes d'être chantés comme l'ont été les hauts faits d'Achille et d'Hector. — Entre Acca et Caïffa, s'étendent de tristes territoires habités par des Bédouins; si l'on interroge ces fils du désert, il ne manquent jamais de vous entretenir de l'apparition soudaine que firent dans leur pays des guerriers francs, qui portaient sur la tête des tarbouches d'or surmontés d'une flamme semblable à l'arc-en-ciel; à leur tête se présentait Qalé-el-Berr (Kléber) : nul guerrier ne pouvait le regarder en face. Un jour, les Turcs, plus nombreux que les mouches qui s'abattent sur un rayon de miel, attaquent sa petite armée; il parvient à ouvrir à ses compagnons un chemin vers la mer et reste seul au milieu des ennemis. Les cadavres qu'il amoncelle autour de lui étouffent son cheval; il n'en continue pas moins le combat. Un pacha, renommé par sa vigueur, veut se mesurer seul à seul avec le héros; il lui propose un combat singulier : Qalé-el-Berr accepte, et quand son adversaire se pré-

cipite sur lui, d'un seul revers de son sabre il abat la tête du coursier et coupe le cavalier par le milieu du corps; les Turcs, émerveillés, se retirèrent, et le cavalier franc, chargeant sur ses épaules le cadavre de son cheval, retourna paisiblement vers les siens.

LE MARIAGE AUX ÉTATS-UNIS

Si plusieurs écrivains et quelques auteurs dramatiques de bonne fortune semblent avoir pris à cœur de glorifier la femme libre, les littérateurs de bon aloi ont opposé à cette invasion d'ouvrages malsains une vigoureuse résistance; grâce à eux, nous avons une bibliothèque entière de volumes sur l'amour chaste, le mariage, la paternité, etc.

M. Michelet et ses disciples ont si éloquemment plaidé la cause du mariage, qu'il n'est plus aujourd'hui permis de demeurer célibataire, si l'on veut être considéré comme honnête homme et ne pas être un jour en proie à de poignants remords; il est démontré (sans que j'aie bien pu, je l'avoue, m'en rendre compte) qu'un homme s'enrichit en épousant une

femme pauvre et que l'individu vivant dans l'isolement est moins facilement dans l'aisance qu'un bon père chargé de famille ; il est prouvé, de même, que la femme, loin d'alourdir les ailes de l'âme, comme le prétendent outrageusement les musulmans, délie les entraves de la pensée et montre à l'homme le chemin de la gloire.

Déjà l'honnête Franklin avait dit « qu'un homme non marié ressemble à une moitié de ciseaux qui attend son autre moitié, sans laquelle on la rejette comme n'étant bonne à rien ; » mais, il faut en convenir, nous avons tous puisé, dans des moralistes et des philosophes plus célèbres encore, sur le chapitre du mariage, les plus tristes enseignements qui soient au monde. Socrate nous dit qu'il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme ; Tite-Live nous prévient qu'en général les femmes sont plus douces en public qu'à la maison ; Brantôme déclare que la femme *la plus naïfve* vend au marché l'homme le plus retors, sans qu'il s'en prenne garde, etc. Ce n'est certes pas Horace qui peut donner le goût des plaisirs honnêtes et des joies pures de la famille, et, si nous venons à sonder l'âme des grands auteurs dont les livres, compagnons bien-aimés, ne quittent jamais notre table de travail, nous n'y rencontrons le plus souvent qu'indifférence pour l'amour légitimement consacré.

A côté de cette indifférence regrettable, il y a la raillerie, dont plus d'un moraliste s'est plu à diriger les traits contre le mariage ; des esprits de la plus haute distinction et des observateurs subtils ont ébranlé, en se jouant, le plus solide fondement de la

société, et leurs épigrammes n'ont peut-être que trop contribué à le discréditer dans l'opinion publique ; du reste, il faut le reconnaître, le penchant que les femmes de toutes les classes ont pour le luxe est d'une influence plus fatale, plus directe encore, et tend à rendre parmi nous le mariage impraticable pour bien des gens.

Chez nos voisins d'Outre-Manche, des causes différentes éloignent du mariage : loin de lui déclarer la guerre, les Anglais en exaltent peut-être outre mesure les douceurs; ils aiment la paternité, mais les exigences de leur vie commerciale sont telles qu'ils se voient forcés, en très-grand nombre, de s'expatrier dans leur jeunesse, et par conséquent de renoncer, bien malgré eux, aux joies de la famille.

Quod licet, ingratum est; quod non licet acrius urit.

Il en résulte, dans la Grande-Bretagne, une très-grande disproportion entre les deux sexes : les hommes sont rares, les femmes trop nombreuses. On comprend aisément les inconvénients d'un pareil état de choses, et les périls courus par les jeunes étrangers qui, en voyageant en Angleterre, tiennent à ne pas être arrêtés au passage par quelque beauté insulaire.

De l'Angleterre aux États-Unis, il n'y a qu'un pas. Plus d'un écrivain spirituel nous a déjà donné un avant-goût des réceptions faites aux jeunes *bachelors* assez téméraires pour s'exposer aux redoutables piéges des miss américaines ; M. Alfred Assolant, dans les *Scènes de la vie aux États-Unis*, met le pauvre voyageur dans la cruelle et embarassante alternative du mariage ou du révolver; sans nous faire voir les mœurs yankees

sous un jour aussi sombre, M. Auguste Carlier ne nous en montre pas moins le mariage comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de tous les étrangers.

Règle générale, la jeune fille américaine jouit d'une liberté plus grande encore que l'anglaise, et le point où elle vise, où toutes ses actions tendent, c'est le mariage. Elle sait sauvegarder son honneur, malgré les démarches en apparence les plus compromettantes, et toutes les fois qu'elle en appelle au juge, eût-elle tous les torts de son côté, la loi lui accorde invariablement raison : « il n'est pas nécessaire, disait un juge intègre de l'État de New-York à un jury, qu'une promesse de mariage soit faite en termes exprès; des visites fréquentes, des aparté, des expressions d'attachement, quelques présents offerts, des promenades faites ensemble, etc., sont autant de circonstances sur lesquelles on peut s'appuyer pour prouver l'existence d'un engagement de mariage, et si les indices sont tels qu'ils entraînent la conviction de la justice, la loi n'en demande pas davantage pour établir le lien. »

A l'abri derrière sa redoutable égide, la jeune personne peut parcourir les États-Unis sans qu'aucun homme se hasarde à lui adresser la moindre parole qui sorte du domaine ordinaire de la conversation, et la réserve du sexe masculin est souvent si grande, si persistante, que la jeune Américaine, renonçant à se voir choisie, se résout à avoir l'époux de son choix, c'est-à-dire à tendre des filets inextricables à quelque célibataire récalcitrant. Le traquenard est en général si habilement conduit, que bien fin est celui qui n'y tombe pas tête baissée. C'est ainsi qu'un peuple libre

permet qu'on enchaîne chaque jour la destinée de ses concitoyens.

M. Auguste Carlier n'est pas un de ces critiques de parti-pris qui, trouvant dans l'Américain une mine déjà trop riche de travers, d'originalités et de bizarreries, se plaisent encore à charger leur tableau de couleurs exagérées. Ses observations sont celles d'un voyageur scrupuleux, d'un juge consciencieux; il y a sans doute dans son ouvrage moins de duels et de coups de révolver que dans les romans de plusieurs de nos écrivains qui ont exercé leur talent sur le même thème, et qui ont fait du Nouveau-Monde un vrai coupe-gorge; le côté émouvant peut y perdre; mais, comme il y a plus de faits véridiques et moins de scélérats, le lecteur sérieux ne peut, à tout prendre, qu'y gagner.

M. Auguste Carlier attaque, sans scrupule, la déplorable législation qui, aux États-Unis, préside au mariage : « Quoi! s'agit-il de la vente du plus petit coin de terre, il faut un acte signé, scellé en présence de témoins et enregistré dans un greffe! s'agit-il d'un testament, on demande davantage encore! Mais, pour l'acte le plus grave de la vie, de simples indices suffisent pour prouver l'engagement pris par les parties! Comme si le mariage n'entraînait point avec lui des conséquences de fortune plus importantes qu'une vente et qu'un testament! » Il flagelle sans ménagement ces unions qui se nouent aujourd'hui pour se rompre demain, il renvoie à leurs enfants ces ridicules matrones qui aspirent à devenir membres du parlement, qui veulent ouvrir des cours publics pour annoncer la lumière de la vérité aux hommes et brû-

lent de s'asseoir majestueusement à la place des juges et des ministres de la religion ! Il traite avec rigueur cet affreux préjugé qui, favorisé par la loi, refuse de légitimer les unions de blancs et de femmes de sang africain ; mais il réserve sa principale indignation pour une tendance fatale des mœurs contre le but du mariage, sacrilége qui peut porter un coup de mort à l'avenir des États-Unis. Il faut qu'on nous comprenne, et pourtant ce n'est qu'à demi-mot qu'on peut parler d'infamies aussi révoltantes : croirait-on que l'altération des mœurs américaines va jusqu'à ne pas considérer comme un crime, mais comme un fait presque licite, l'acte odieux qui éteint la vie de l'enfant à son premier foyer ?

Après avoir lu les ouvrages consciencieux qui ont été composés sur les États-Unis, on se demande si le peuple américain est appelé à une vieillesse honorable, ou si le mal qui l'a frappé dans sa jeunesse n'est pas une gangrène que les années doivent inévitablement étendre.

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES

I

Il n'est pas de peuple sans passé : — les indigènes américains, que longtemps on crut plongés dans l'état sauvage depuis leur origine, ont eu des ancêtres au moins aussi civilisés que les Perses et les Assyriens.

Des faits irrécusables le prouvent : on découvre, dans les solitudes des forêts vierges du Mexique et de l'Amérique centrale, des monuments qui attestent un extrême degré de civilisation, et il n'y a pas à taxer les voyageurs d'avoir exalté l'importance des découvertes : plusieurs d'entre eux, et particulièrement M. Charnay, ont rapporté des vues photographiques; le soleil ne sait pas mentir.

Ce brillant passé, qui vient d'être exhumé du sein

de l'Amérique, fut à peine soupçonné par les esprits les plus judicieux du commencement du siècle [1]; — à cette époque, il était évidemment impossible d'affirmer que les indigènes américains descendaient de grands peuples, mais la science aurait dû se tenir prudemment sur la réserve et ne pas jeter une négation absolue là où il y avait un doute.

Chateaubriand, qui, malgré son immense génie, a commis plus d'une peccadille scientifique, est tombé, à ce sujet, dans une complète erreur; dans un beau parallèle de l'Arabe et du sauvage américain, il accorde à celui-là une civilisation antique, et à celui-ci il refuse toute parenté, même éloignée, avec les nations civilisées.

Seul, au commencement du siècle, le génie du grand Humboldt semble avoir pressenti l'antique civilisation de l'Amérique.

Aujourd'hui, les hypothèses ne sont plus permises: — en reconstituant l'histoire de l'Amérique, on découvrira probablement qu'une émigration de peuple, partie du centre de l'Asie, après avoir traversé le détroit de Beering, est descendue vers le midi, étapes par étapes, en se civilisant progressivement.

Comme toutes les nations du nord, attirées par les richesses des régions tropicales, ces hordes de barbares se sont fixées au Mexique, répandues dans les contrées voisines, et, dans la suite, portées jusqu'au Pérou, où l'on retrouve des monuments dits *cyclopéens*.

C'est dans le Yucatan que la civilisation aurait at-

1. On sait aujourd'hui que les Espagnols, à l'époque de la conquête, apprirent qu'il y avait de nombreuses ruines au Mexique.

teint son plus haut point, car les monuments que l'on y retrouve témoignent d'un degré d'avancement beaucoup plus grand que les célèbres ruines de Palenqué, dans le Chiapas.

Ces anciennes populations ont-elles envahi un pays complétement inhabité? — N'y avait-il pas déjà des indigènes sur le sol américain? Question insoluble.

Quoi qu'il en soit, il existe, entre l'indigène de l'Amérique et les Mongols, des analogies très-sensibles; ces analogies n'ont été niées par personne, et Humboldt, l'un des premiers, a dit: « Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns d'Afrique et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, les races caucasique, mongole, américaine, malaise et nègre paraîtront moins isolées, et l'on reconnaîtra dans cette famille du genre humain un seul type organique modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues. »

Mais laissons de côté ces questions d'origine auxquelles on veut toujours mêler les questions religieuses; — passons outre, et revenons aux ruines américaines.

II

Grâce aux immenses travaux de MM. Waldeck, Galindo, Stephens, Catherwood, lord Kingsborough, Dupaix, Corroy, Aubin, Squier, Brasseur de Bourbourg, Daly, Charnay, etc., on peut au ourd'hui affirmer que

des nations civilisées existaient en Amérique, à l'époque où l'Europe presque entière était encore plongée dans les ténèbres de la barbarie.

Comme la religion, la science a son martyrologe : non-seulement les savants, les voyageurs, sacrifient trop souvent leur vie à son culte ; mais lorsqu'ils surmontent les périls, les difficultés sans nombre qui se présentent à eux, combien de fois, à leur retour au milieu de leurs concitoyens, ne retrouvent-ils que l'oubli, que l'abandon ! — Les sociétés savantes leur refusent quelquefois même leurs portes, et les libraires les éconduisent comme des gens à marotte ou des visionnaires.

Que l'on fasse un jour l'histoire de ces savants qui ont résisté au soleil meurtrier des tropiques, au froid des pôles, aux flèches des sauvages, et qui sont morts de langueur et d'abattement, méconnus par leurs propres concitoyens, on verra combien est longue la liste de ces nobles infortunés qu'une grande pensée, qu'un souffle de génie animait peut-être, et que la société ingrate et ignorante a repoussés.

Si le courageux Waldeck, comme tant d'autres, était mort après avoir parcouru un peu plus d'un demi-siècle, nul doute qu'il ne fût à jamais resté ignoré. Et pourtant c'est, en partie, à sa persévérance et à son intrépidité que l'on doit les premiers renseignements exacts sur le Nouveau Monde.

Voici son histoire : en 1822, après avoir publié la relation d'Antonio del Rio, le premier voyageur qui ait révélé l'existence de la mystérieuse Palenqué, surnommée la Thèbes américaine, et qui devait être un grand centre religieux, — Waldeck voulut connaître

par lui-même le Mexique, et s'installa bravement au milieu même des ruines de Palenqué : — il avait alors plus de cinquante ans. — Ses recherches furent patientes et scrupuleuses, comme l'œuvre d'un bénédictin; il revint en France, chargé de dessins et de renseignements, songeant à la gloire que ses découvertes allaient lui valoir; mais le lendemain arrivèrent les désillusions : les éditeurs furent sourds à ses sollicitations et refusèrent de publier son ouvrage.

Le moment paraissait, du reste, peu favorable : — le monde savant avait concentré tous ses regards sur le magnifique ouvrage des *Antiquités mexicaines* dû à Dupaix et à Castañeda, et auquel Humboldt avait attaché son nom : — le manuscrit de Waldeck paraissait, on le comprend, au premier abord, infime à côté d'un travail édité avec le plus grand luxe et qui ne se vendait pas moins de 1,000 francs.

Aujourd'hui les vœux de Waldeck sont, sur quelques points, réalisés. Une commission nommée par l'Empereur s'est occupée de ses précieuses collections, et ses travaux commencent à voir le jour.

Mais à quel prix le doyen des savants, le Nestor des voyageurs du monde a-t-il obtenu cet avantage depuis si longtemps désiré! Combien d'années d'attente semées de déceptions amères!

Waldeck, âgé de quatre-vingt-treize ans, a cédé toutes ses collections, moyennant une pension de 1,500 francs! Il a employé douze années de sa vie à explorer le Mexique et dépensé plus de 100,000 francs! Ces chiffres parlent, chacun, dans leur sens : — nous laissons à nos lecteurs le soin de les commenter.

III

Stephens et Catherwood, unissant leurs efforts, ont publié, en 1843, sur les ruines de Yucatan, un bel ouvrage [1], que les Français ne connaissent pas assez ; — plusieurs autres voyageurs sont partis pour l'Amérique dans le même but, et ont dépensé des millions pour étudier ces admirables débris de l'histoire des Toltèques ou des Aztèques. — M. Brasseur de Bourbourg est évidemment un des américanistes qui ont le plus travaillé à la grande œuvre de reconstitution historique du passé du Nouveau Monde ; — ses ouvrages sont le fruit de patientes recherches, de savantes et judicieuses études. Et pourtant quel labeur ingrat, périlleux, hérissé d'échecs, que celui de l'antiquité américaine ! Nul point d'appui ; — tout à créer, ou plutôt à découvrir ; les traditions sont pour la plupart effacées ; l'histoire n'apparaît de temps à autre, dans son vrai jour, qu'à travers d'inextricables obstacles ; malgré ces difficultés, M. Brasseur de Bourbourg marche pas à pas et sûrement vers son but, avec une conscience à laquelle ne nous ont pas habitués tous les voyageurs : — le savant M. Aubin et lui sont les seconds Christophe Colomb du Nouveau Monde.

Dans ses dernières explorations, M. Brasseur a vu

1. *Incidents of travels in Yucatan.*

particulièrement les ruines du Chiapas, entre autres celles de Tulha (que les indigènes appellent Tonina en langue tzendale); ces ruines ont un magnifique aspect: — on y trouve des statues, des bas-reliefs et des ornements en stuc d'une exécution très-remarquable, et des inscriptions qui rappellent celles de Palenqué.

C'est à peu près dans les mêmes parages que M. Squier fit aussi, il y a quelques années, de curieuses découvertes [1]. Les savants qui approfondissent, retournent, scrutent les questions les plus ardues, ne sont pas rares, mais les érudits de la trempe de M. Squier sont en trop petit nombre; — en lui, nous voyons le savant doublé de l'homme d'esprit; — il étudie et juge avec raison, mais écrit avec la plume finement taillée d'un élève de Voltaire; ses renseignements ne se pressent pas en lourds bataillons, mais se présentent en habiles tirailleurs; il nous promène, en spirituel pionnier, au milieu des merveilles de l'Amérique centrale, et nous charme presque autant qu'un bon romancier. Il raconte l'étonnement des indigènes et des Mestizos en découvrant, dans les hautes herbes de *Pensacola* et de *Zapatero* (lac de Nicaragua), ces singulières idoles, à côté desquelles ils avaient toujours écu sans se douter le moins du monde de leur voisinage; — il nous dépeint, en traits colorés, les paysages et les habitants, le passé et le présent du Nicaragua; — que de persévérance, que de ténacité il lui faut pour mener à bien son entreprise! Les ouvriers de l'Amérique centrale n'obéissent que dans l'unique espoir d'assouvir leur insatiable soif d'*agua ardiente* (eau-de-

1. *Nicaragua, its people, scenery, monuments.*

vie), et, leurs désirs satisfaits, ils se raidissent devant tout travail : — c'est alors qu'on voit M. Squier les animer, les stimuler comme une troupe de chevaux vicieux, et souvent même finir par les intéresser au succès de ses découvertes. Mais aussi que de trouvailles, que d'idoles curieuses! Plusieurs de ces idoles écarquillent les yeux, les autres semblent porter d'énormes besicles; — plusieurs ouvrent des bouches gigantesques; celles-ci, comme les sphinx, semblent un composé d'homme et d'animal; celles-là ont des barbes à rendre jaloux des sapeurs. « Après nous être donné beaucoup de mal, dit-il dans une relation d'une de ses fouilles, nous élevâmes le bloc cylindrique à un angle de 45 degrés; mais, arrivé là, il s'entêtait à y rester. Des cordes furent passées autour des arbres voisins, des palans mis autour de l'idole obstinée, et, quand tout fut prêt, chaque homme à son poste, je donnai le signal du coup d'épaule. Les cordes grincèrent et se raidirent, tous les muscles se tendirent et se gonflèrent : — l'effort général atteignait à son paroxysme, et la statue ne bougeait pas. Le moment était critique; les hommes chancelaient. Je me jetai sur les cordes, et d'une formidable voix de fausset, je m'écriai : *Arriba! arriba!! Viva Centro America!!!* A ce cri, une nouvelle énergie semble s'emparer de nos travailleurs; un second effort d'ensemble a lieu : le colosse cède : — *Poco mais, muchachos!* « Encore un peu, mes enfants! » et il monte doucement, peu à peu, mais régulièrement; puis enfin, après un effrayant vacillement, il s'établit, et se pose solidement sur sa base. Pendant un moment, nos hommes gardèrent le silence, comme si leur succès les avai:

stupéfiés; mais un autre délire d'*ardiente* vint bientôt les agiter... »

IV

M. Squier n'eût pas été désavoué par l'élite de nos littérateurs; de même, notre compatriote, M. Charnay, qui vient d'explorer le Yucatan, pourrait, dès aujourd'hui, occuper une place parmi nos bons artistes et nos spirituels écrivains.

C'est avec une véritable jouissance que je parle des belles découvertes archéologiques de M. Charnay, non-seulement parce qu'elles font honneur à la science en général, mais surtout parce qu'elles sont dues à l'un de nos concitoyens.

J'ignore si l'on partage mes sentiments patriotiques de géographe français, et si, plus dégagé que moi des intérêts qui sont chers à notre nation, on peut voir, avec les mêmes yeux, les explorations scientifiques entreprises par des Français ou des étrangers; mais, toutes les fois qu'un de nos compatriotes attache son nom à une idée généreuse, à une grande œuvre, une satisfaction profonde me pénètre, et il me semble qu'en portant haut le nom de la France, on nous élève pour ainsi dire individuellement dans l'opinion générale. Je sais que, suivant certaines personnes, le patriotisme doit fléchir devant une nationalité universelle, celle de la science, et que l'esprit philosophique aplanit les barrières conventionnelles établies entre

les États; néanmoins, le cœur ne sait pas raisonner, et tout acte accompli par un Français éveille en nous une sympathie infiniment plus puissante que si un étranger en avait été l'auteur.

Qu'on nous pardonne cette courte digression morale, qui nous sert, du reste, de transition naturelle pour revenir aux travaux de M. Charnay. Après avoir visité une partie de l'Amérique et séjourné quelque temps aux États-Unis, notre voyageur voulut connaître les édifices antiques du Yucatan, qui avaient déjà si vivement intéressé les archéologues. Il se rend à La Vera-Cruz, parcourt le Mexique, et surtout le Yucatan : reconnaît les principaux monuments, en découvre plusieurs enfouis au milieu des lianes et des herbes, et, sans s'arrêter à des études uniquement descriptives, qui auraient eu forcément une analogie très-grande avec celles de Waldeck, de Stephens et de Catherwood, il revient en France, apprend la photographie, traverse de nouveau l'Océan avec tout un arsenal d'objectifs et tout un laboratoire de produits chimiques. A peine débarqué à La Vera-Cruz, il recrute des hommes et s'engage avec eux dans les forêts vierges; le machète au poing, des guides lui frayent un chemin vers les superbes ruines d'Uxmal, de Mitla et d'Izamal. Il ne recule devant aucune difficulté; il s'avance en tous sens, en dépit des balles des Indiens et aussi des serpents, qui s'abritent aujourd'hui dans les couloirs des immenses édifices toltèques.

Tout dernièrement, le courageux voyageur revenait en France avec une cinquantaine de magnifiques vues, dont quelques-unes ont plus d'un mètre de longueur; sa collection peut servir de base à toute une série d'é-

tudes, et nous ne doutons pas qu'elle n'occupe très-sérieusement les américanistes. Les dessins avaient bien su nous donner une idée de l'ensemble des édifices, mais la photographie, avec sa netteté, sa précision habituelle, nous transporte à leur pied même. Il appartient maintenant aux archéologues et aux architectes d'établir des points de comparaison entre ces monuments et ceux des autres parties du monde. Quant à nous, nous leur avons cherché vainement une analogie réelle. Ces monuments ne rappellent en rien les ruines de l'Hindoustan, et n'ont aucune ressemblance avec les édifices de la Chine et du Japon. C'est, suivant M. Viollet-Le-Duc, un art étrange qui indique une civilisation très-avancée, des connaissances industrielles étendues, une puissance colossale, un état social qui n'a que des rapports très-éloignés avec ceux des Indes orientales, de l'Asie et de la vieille Europe. Ce ne sont pas de ces ruines informes qui arrêtent seulement l'archéologue et l'artiste curieux des choses du passé, ce sont des édifices gigantesques à peu près intacts.

Ainsi marche la science : l'Amérique vieillit, et ses premiers Colomb remontent peut-être au temps des Ninus et des Sésostris.

LA VILLE DE PÉ-KING

Pé-king, qu'on écrit à tort Pékin, compte environ deux millions d'habitants; du côté de l'ouest, la grande cité ressemble plus à une forêt qu'à une ville, tant il y a de jardins et de cours ombragées. Personne n'ignore que les Chinois sont les premiers jardiniers du monde et s'entourent de feuillage, en dépit même du peu d'espace qu'ils possèdent. Du côté du nord, les murs sont fort élevés; de ce côté, en effet, les Chinois ont eu longtemps à redouter les Mandchoux, qui ont fini par s'emparer de l'empire tout entier; car l'empereur qui a battu en retraite devant nos troupes victorieuses, appartient à une dynastie mandchoue.

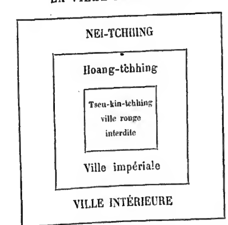
De loin, Pé-king se présente, sur plus d'un point, comme une cité agréable; mais dès que l'on pénètre dans l'intérieur de la ville, le prestige tombe : — les

monuments sont entourés de cours et masqués par une épaisse enceinte d'arbres; — les rues des quartiers commerçants sont bordées de maisons laides, délabrées et remplies de marchandises; cependant, toutes ces habitations n'en ont pas moins un cachet particulier qui attache l'œil; la diversité de leur aspect, et surtout la multiplicité de leurs couleurs, surprennent les étrangers; les unes sont passées au cinabre, les autres apparaissent sous une teinte bleu céleste, celles-ci sont revêtues d'une couche de vernis, celles-là sont toutes dorées.

Pé-king (ou cour du Nord) porte un grand nombre de noms : les Chinois l'appellent généralement *King-sse* (la capitale ou la cour), — souvent *Chun-thien-fou* (c'est-à-dire la préfecture). Jadis elle s'appela *Tatou* (grande capitale), et *King-tchhing* (résidence du prince). Les Mongols la nomment *Khan-balgade* (ville du souverain).

Cette capitale forme un quadrilatère de 45 kilomètres de circuit, et se divise en deux villes : 1° la ville intérieure ou *Neï-tchhing*, c'est-à-dire la ville proprement dite, *King-sse*, plus connue des Européens sous le nom de ville tatare (comprenant elle-même la ville impériale ou *Hoang-tchhing*, qui, à son tour, renferme la ville rouge interdite ou *Tseu-kin-tchhing*); 2° la ville extérieure ou *Waï-tchhing*, que nous appelons ordinairement la ville chinoise.

Voici une figure qui peut donner une assez juste idée de Pé-king :



WAI-TCHHING

VILLE EXTÉRIEURE

La ville intérieure forme un quadrilatère régulier; à l'une de ses bases, s'étend, sous la forme d'un quadrilatère allongé, la ville extérieure, habitée par les négociants, les industriels, les artisans chinois, etc.

La ville impériale encadre la ville interdite ou ville sacrée rouge, qui est la résidence de l'empereur. La plus rigoureuse symétrie a présidé à la construction du palais et des édifices adjacents; tout est régulier; il n'est peut-être pas une pierre qui n'ait son pendant dans une pierre de même grandeur et de même dimension. Les portes qui servent d'entrée à la ville ont

toute une destination rigoureusement établie par l'étiquette, qui a force de loi en Chine. Il est une porte par laquelle on doit distribuer les calendriers de l'année au peuple (on se garderait bien d'en passer un seul par une autre issue). Il existe une salle où se font les génuflexions, dont le plus ou moins d'humilité est réglé avec une rigueur mathématique; — il est aussi de somptueux appartements, et une spacieuse galerie historique où l'empereur Khian-loung se montra bon prince en 1785 : il y fit manger à sa table, mais *debout*, quelques milliers de nonagénaires.

On sait que bien peu d'Européens ont pu franchir la muraille de la ville rouge. Aujourd'hui nos soldats ont foulé cette cité interdite, sorte de merveille dont les Chinois ne parlent pas sans se courber deux fois sur eux-mêmes. Par une faveur toute spéciale, le P. Astier, jésuite français, obtint la permission de la visiter. Il fait du palais impérial une éblouissante peinture; selon lui, les yeux s'y promènent incessamment sur l'or et les pierreries; les jardins sont en harmonie avec la demeure du souverain; des étangs du plus merveilleux effet sont sillonnés de barques où l'art chinois a concentré toute sa science de bizarrerie; car l'art, dans l'extrême Orient, est moins la recherche du beau idéal tel que nous l'entendons, qu'une sorte d'élucubration savante, méticuleuse, pénible et pleine d'afféterie. Ce qui nous plaît dans l'architecture, c'est une simplicité noble où le travail n'est point trop apparent; en Chine, plus les édifices sont bariolés de couleurs, surchargés d'ornements, plus ils flattent la vue des habitants. Aussi, ne voit-on rien au-dessus du palais de l'empereur.

Au milieu d'un lac qui a plus de 2 kilomètres de diamètre, s'élève une île de rochers, couronnée d'un superbe palais qui a plus de cent appartements. Des plantes aromatiques et des arbres nains couvrent d'un manteau de verdure les hauteurs du voisinage ; sur leur sommet se dressent des kiosques et des pavillons.

Le *Hoang-tchhing* est presque entièrement occupé par les jardins impériaux. Il en est de très-beaux, de très-spacieux et de très-utiles. Celui des *Mûriers* (*Sang-youen*) n'est qu'une immense magnanerie ; un temple y est consacré au génie protecteur des insectes, et les grands mandarins, accompagnés des dames de la cour, ne dédaignent pas d'élever les vers à soie.

Si, de ces magnifiques jardins, nous passons dans la ville méridionale, nous ne rencontrons guère que des rues non pavées, des maisons mal alignées, n'ayant généralement qu'un étage ; l'affluence des passants est extrême ; on se coudoie de la manière la plus gênante ; les palanquins, les hommes à cheval, les piétons circulent avec difficulté entre les étalages qui s'avancent devant les maisons et rétrécissent encore des rues déjà si peu larges. Des puits placés au milieu des voies gênent aussi la circulation ; l'air est infecté par l'odeur qui s'exhale des égouts et des amas d'immondices. Cependant, les boutiques présentent un pittoresque effet, même par le grand nombre de marchandises qui les encombrent. Ne pouvant tout faire tenir chez eux, les commerçants étalent leurs marchandises au dehors de leurs boutiques, jusqu'à une espèce de mât planté assez avant dans la rue, et dont la hauteur surpasse celle des toits. Ces mâts, enjolivés de dorures et de peintures, vernis, pavoisés de

banderoles et de rubans de toutes couleurs, portent des inscriptions en caractères dorés indiquant la nature des marchandises. On voit, devant les portes, un grand nombre de lanternes en corne, en mousseline, en soie et en papier, de formes très-variées.

La rue principale est celle du Repos perpétuel (*Tchang-'an-kiai*); sa largeur est, dit-on, de 60 mètres; il n'y a pas de places remarquables, mais un grand nombre d'arcs de triomphe assez élégants à l'extrémité des voies.

Les plus beaux temples sont ceux de Young-kokoung et de Thang-tseu, consacrés à Bouddha.

C'est au temple de *Thien-tan* (éminence du ciel) que l'empereur va chaque année en grande pompe faire des sacrifices au ciel. Non loin s'élève le temple de l'Agriculture, où se célèbre une cérémonie importante au commencement de chaque printemps : l'empereur prend lui-même le manche de la charrue et trace le premier sillon. Cette fête, une des plus belles de la Chine, est aussi une preuve de la haute sagesse qui a présidé aux institutions du Céleste-Empire.

Il se trouve à Pé-king des monuments scientifiques et littéraires, un observatoire et des établissements que l'on peut comparer à nos facultés et à nos écoles; le principal est le tribunal de l'histoire et de la littérature, où sont examinés ceux qui aspirent au titre de mandarin.

En résumé, Pé-king est plus une ville d'étiquette et d'apparat qu'une cité de plaisirs; plus une ville de science qu'une place de guerre; plus un centre de commerce qu'une cité industrielle.

L'ABBÉ HUC

Ce n'est pas la balle qui tue, c'est la destinée, disent les Arabes ; ne serait-on pas tenté de prononcer cette parole de fataliste sur la tombe de l'abbé Huc, ce lazariste hardi qui, pendant plusieurs années, affronta les périls du martyre, et qui, de retour, paisiblement installé dans sa patrie, est mort, alors qu'il pouvait aspirer encore à de longs jours !

Le célèbre missionnaire naquit à Toulouse le 1er août 1813 ; élève distingué du séminaire de cette ville, Huc y devint maître à son tour. Cependant, le paisible professorat convenait peu à cette âme ardente, à cette imagination fiévreuse où fermentait le brûlant désir d'aller au loin prêcher la vérité aux nations.

Les dangers qui se dressent sous les pas des frères

de saint François-Xavier, il les regardait en face, d'un esprit ferme et d'une âme inébranlable. Il entre encore jeune dans la congrégation des PP. lazaristes, et rêve à l'extrême Orient, cette terre promise des missions évangéliques, ou plutôt cette immense sépulture où furent ensevelis un si grand nombre de fervents apôtres. Au mois de février 1839, le jeune missionnaire partit du Havre pour la Chine. Le brick *Adhémar*, qui emportait Huc et ses compagnons dans les lointains parages du Grand Océan, sillonna les mers pendant cinq mois et demi, et toucha définitivement Macao dans des circonstances peu favorables. Les Anglais commençaient à faire gronder le canon européen sur les côtes du Céleste-Empire, et le vénérable Perboyne, lazariste français, allait mourir glorieusement pour le Christ. La guerre de l'opium fut longue et opiniâtre, la puissance britannique promena son pavillon sur le fleuve Bleu, saccagea plus d'une grande cité sur son passage, et mouilla ses steamers et ses vaisseaux de ligne jusque sous les murs de Nan-king; l'orgueil chinois fut profondément humilié.

Alors la question de Chine était, à peu de chose près, le pendant de celle de 1860; les Chinois se soumettaient en apparence devant la supériorité des Européens, mais n'en méditaient pas moins sourdement l'expulsion des audacieux Occidentaux. Cette haine implacable, enracinée, cachée parfois sous le voile de l'astuce et d'une basse obséquiosité, a pu échapper à la perspicacité des diplomates; mais, aux yeux des pauvres missionnaires, elle se révèle tout entière, elle éclate sans ménagements, sans scrupule.

Après avoir été détenu dans les prisons de Vou-

tchang-fou, le missionnaire Perboyne avait payé de la vie sa sainte intrépidité; ce fut alors que Huc eut le courage de revêtir les habits teints de sang de son glorieux confrère, et marcha résolûment dans une voie qui pouvait le conduire à la même fin.

On peut à peine concevoir les souffrances, les privations que subirent Huc et son compagnon, le père Gabet, dans cette entreprise, au premier abord surhumaine. — Franchir le centre de l'Empire Chinois; habiter au milieu de ces peuples essentiellement méfiants; vivre, pour ainsi dire, côte à côte avec les prêtres d'une religion à juste titre soupçonneuse et inquiète; endurer tantôt un froid intense, tantôt une chaleur tropicale, tantôt la faim, tantôt la soif; annoncer en tous lieux, en dépit des ordres cruels des potentats barbares et des menaces des fanatiques, la parole du vrai Dieu, telle est l'œuvre des PP. lazaristes Huc et Gabet; telle est, en quelques mots, l'histoire de ces deux hommes de vertu, de courage si exceptionnels !

Peu de relations ont été accueillies avec plus d'empressement que celles de ce pauvre missionnaire, qui conduisait avec une franche bonhomie, un laisser-aller plein de charme, ses lecteurs au milieu des territoires inhospitaliers du Tibet, dans le sanctuaire presque fantastique des lamas, dans les grottes de religieux qui ne mangent qu'une fois par semaine, dans les gorges majestueuses de montagnes deux fois plus hautes que le mont Blanc, dans les villes populeuses de la Chine, à Pé-king, etc. Les savants, les sinologues surtout, élevaient bien de temps en temps une voix accusatrice et mettaient en garde le public contre les

descriptions parfois exagérées de l'excellent M. Huc; on se défiait de la véracité de quelques peintures, et l'on soupçonnait le missionnaire d'avoir un penchant trop marqué pour le merveilleux; l'arbre des dix mille images, dont il fit le surprenant tableau, laissa fort incrédules les savants européens; on sait que cet arbre singulier étend de nombreux rameaux, dont chaque feuille porte, gravé sur son disque, un caractère en langue sacrée tibétaine.

« Nous avions entendu parler trop souvent de cet arbre durant notre voyage, pour que nous ne fussions pas, dit Huc, quelque peu impatients d'aller le visiter... Nos regards se portèrent d'abord avec une avide curiosité sur les feuilles, et nous fûmes consternés d'étonnement en voyant en effet sur chacune d'elles des caractères tibétains très-bien formés.... Notre première pensée fut de soupçonner la supercherie des lamas; mais, après avoir tout examiné avec l'attention la plus minutieuse, il nous fut impossible de découvrir la moindre fraude. Les caractères nous parurent faire partie de la feuille, comme les veines et les nervures...; les feuilles les plus tendres représentent le caractère en rudiment et à peine formé... Nous cherchâmes partout, mais toujours vainement, quelque trace de supercherie : *la sueur nous montait au front...* »

L'abbé Huc est, on le voit, sur le point de tomber en extase devant cet arbre, sorte de symbole d'une religion qu'il est envoyé précisément pour combattre; ici, sa naïveté l'emporte trop loin; là, il oublie qu'il est prêtre catholique et s'expose lui-même à la censure en disant avec une légère nuance d'impiété que

Rome et Lassa, le pape et le dalaï-lama, peuvent fournir des rapprochements pleins d'intérêt. Ce n'est pas le seul endroit où le missionnaire montre son extrême tolérance, et on ne lit pas sans un véritable étonnement cette phrase à l'adresse de la polygamie pratiquée par les Tatares : « C'est, prétend-il, une barrière opposée au libertinage et à la corruption des mœurs. Le célibat étant imposé aux lamas, si les filles ne trouvaient pas à se placer dans les familles en qualité d'épouses secondaires, il est facile de concevoir les désordres qui naîtraient de cette multiplicité de jeunes personnes sans soutien et abandonnées à elles-mêmes. »

Les puristes lui ont reproché des locutions peu académiques; car, pour tout avouer, le lazariste, en parlant plusieurs années le mongol et le tibétain, avait perdu l'usage correct du français : des expressions qu'il répétait à plaisir ont, nous le savons, courroucé plus d'un lecteur classique et grammairien ; pourtant les livres de M. Huc ont fait leur entrée dans toutes les bibliothèques, et quoique, depuis l'époque de leur impression, il se soit écoulé plusieurs années, on les relit encore avec plaisir et profit : on s'attache à ces deux missionnaires qui parcourent bravement les déserts tibétains, montés, l'un sur une chamelle, l'autre sur un modeste cheval, ayant le plus souvent des racines pour nourriture, pour toit la couverture de leur tente, pour oreiller les rochers, et pour feu celui des *argols*, c'est-à-dire des excréments desséchés d'animaux.

A Lassa, les missionnaires paraissent suspects et sont jetés en prison : leur fermeté les tire de ce mauvais pas. Les Tibétains ne peuvent s'empêcher d'ad-

mirer leur grand caractère; mais le gouvernement a résolu de les éloigner, et ils partent pour Macao. « C'est là, dit Huc, que nous rassemblâmes les quelques notes recueillies le long de la route et que nous essayâmes de rédiger nos souvenirs pour nos frères d'Europe, dont la charité veut bien s'intéresser aux épreuves et aux fatigues des missionnaires.... Alors nous reprîmes la route de Pé-king, et pour la troisième fois nous traversâmes les provinces du Céleste-Empire. Après un assez court séjour dans la capitale, nous comprîmes que le terrible climat du Nord ne pouvait plus nous convenir. Les infirmités que nous avions contractées au milieu des neiges du Tibet, nous forcèrent de redescendre dans nos missions du Sud. Le mal empira, et comme notre état, souvent voisin de la paralysie, était désormais incompatible avec les fatigues et l'activité de notre saint ministère, il nous fut permis de venir chercher en France des remèdes que nous eussions vainement demandés à la médecine empirique des Chinois. »

En 1852, l'abbé Huc revoyait la France, après avoir traversé l'Inde, visité l'Égypte et parcouru la Terre-Sainte; il demeura quelque temps à Toulouse, rétablit ses forces aux eaux d'Ax et s'installa définitivement à Paris. Le père Gabet fit un court séjour en France, partit en mission pour l'Amérique, où il devait finir savie de souffrances.

Pour l'abbé Huc, l'existence du missionnaire était accomplie, celle de l'écrivain et de l'homme satisfait d'une noble tâche achevée allait s'ouvrir: — il fit éditer ses *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine*, puis l'*Empire Chinois*, ouvrage qui fut tra-

duit en plusieurs langues, et auquel l'Académie française décerna une première médaille (Monthyon) en 1855.

Dans ses dernières années, Huc passait une partie de ses loisirs à la campagne et quelques mois à Paris, où il se mêlait au monde savant, qui avait pour lui tant d'attraits.

Il jouissait d'une santé qui devenait presque proverbiale parmi ses amis, et son embonpoint faisait supposer, avec quelque lueur de raison, qu'il ne se soumettait pas, dans sa patrie, à toutes les privations qu'il s'était forcément imposées dans le Céleste-Empire; quoi qu'il en soit, on aimait l'enjouement, les vives saillies, les récits du gai et original conteur.

L'abbé Huc a été presque subitement enlevé par une congestion cérébrale ; la mort ne l'a pas surpris inactif; il s'occupait d'un ouvrage religieux dont les fragments pourront être un jour publiés.

MADAME IDA PFEIFFER

I

Madame Ida Pfeiffer a été la plus intrépide, la plus étonnante voyageuse du siècle. — Née à Vienne en Autriche, en 1795, elle coula sa jeunesse aussi paisiblement qu'une femme destinée à vivre éternellement à côté de son foyer; cependant, elle avait un goût prononcé pour les lectures de voyages, pour les récits qui la transportaient sur d'autres continents et qui lui faisaient oublier pour un moment sa prosaïque terre natale. On rapporte qu'étant enfant, elle enviait le sort du postillon, et qu'une chaise de poste la faisait rêver pendant de longues heures; néanmoins, il fallut se marier et devenir bonne ménagère, comme le sont toutes les dames allemandes. Renonçait-elle de bon gré à ces souhaits de voyages qu'elle avait si souvent

bercés dans son imagination? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, elle approchait de la cinquantaine, et ce n'est pas d'ordinaire à cet âge que l'on entreprend de faire le tour du monde. — Sur ces entrefaites, M. Pfeiffer vient à mourir; ses enfants ont une position; rien ne la retient plus; son âge lui permet de se passer d'un Mentor : elle marchera donc d'aventures en aventures, passera d'un monde dans un autre, endurera les froids les plus rigoureux et les chaleurs les plus accablantes, affrontera en face les sauvages de l'Amérique, essuiera des tempêtes au cap Horn, s'assoiera à un banquet à côté de la reine Pomaré, fera, le pistolet au poing, la chasse aux tigres dans les jungles de l'Inde, descendra plus tard dans les mines de diamant de Bornéo, assistera à un repas de cannibales et mangera tranquillement des gâteaux à côté d'un trophée de têtes humaines sanglantes. Mais n'anticipons pas sur les faits, et suivons madame Ida Pfeiffer dans ses aventureuses entreprises.

Elle débute par faire une excursion dans la Terre-Sainte. Ce voyage n'est qu'une promenade pour madame Ida Pfeiffer, qui, peu de mois après, parcourt les terres glacées de l'Islande, et affronte déjà des périls devant lesquels beaucoup d'hommes auraient, certes, reculé : elle passe les nuits à la belle étoile et se trouve heureuse lorsqu'elle peut s'abriter dans une église, au milieu d'un cimetière. Elle revient charmée d'un voyage où elle a pu voir l'Hécla et admirer les sources jaillissantes des Geisers.

Poussée par le démon des voyages, elle partit le 1er mai 1846 pour faire le tour du monde. Elle commença par visiter le Brésil; après un séjour de quel-

ques mois à Rio de Janeiro, elle s'enfonça dans les campagnes voisines avec le comte Berchthold, qui l'avait déjà accompagnée dans une de ses excursions. Un nègre, qui voulait se venger, sur les premiers blancs qu'il rencontrerait, d'avoir été maltraité par son maître, faillit tuer l'intrépide voyageuse : madame Pfeiffer se défendit d'abord avec son ombrelle; mais, voyant que cet affreux nègre brandissait contre elle un poignard, elle sortit de sa ceinture un couteau dont elle se servit fort adroitement; la lutte dura plusieurs minutes, et la courageuse Allemande en fut quitte pour une égratignure au bras. — Cet incident ne l'arrêta pas; elle reprit tranquillement sa route dans l'intérieur des terres, et fit des explorations dans les forêts brésiliennes, qui se consumaient quelquefois à côté d'elle dans de vastes et effroyables incendies. — Au milieu des territoires habités par les sauvages, elle vit les Indiens danser tout exprès pour lui plaire, et cette fois, malgré tout son sang-froid, elle ne put s'empêcher d'avoir quelque crainte en entendant les cris féroces que les Indiens poussent dans leurs simulacres de combats. « Saisie d'épouvante, dit-elle, je me levai en sursaut, car je me croyais réellement entourée d'ennemis et tombée en leur pouvoir, sans espoir de salut et de délivrance. » — Dans ces régions torrides, où pullulent des serpents et des animaux farouches de toute nature, elle osa passer les nuits au milieu des forêts; chaque bruissement dans les feuilles lui faisait croire qu'il y avait quelque bête féroce prête à la dévorer; en dépit de ces suppositions peu favorables, elle s'endormait, en se fiant à sa bonne étoile.

Du Brésil, elle se dirige à Valparaiso, en doublant

le cap Horn; une tempête éclate; les roulements du tonnerre étouffent la voix du capitaine, les flots couvrent à chaque instant le pont du navire, l'équipage menace de sombrer, madame Pfeiffer reste impassible : « Je me faisais, dit-elle, souvent attacher près du gouvernail; je laissais passer les terribles lames au-dessus de moi, pour me repaître de ce spectacle, et je n'éprouvais aucune crainte; j'étais pleine de confiance et de résignation. »

Quelques temps après, nous la retrouvons installée à la cour de Pomaré, reine de Taïti. Elle fut engagée à un bal où les dames de la cour dansaient pieds nus avec des officiers français en bottes vernies : de bonnes Taïtiennes y apparaissaient coiffées à la mode européenne et ressemblaient à de véritables caricatures. Parmi les invités, il y avait des jeunes femmes qui, au plus fort de la soirée, allaitaient leurs enfants au milieu de tout le monde. Les principaux personnages de la fête étaient le mari de la reine Pomaré, surnommé le *prince Albert de Taïti*, et le vieux roi *Otoumé*, qui avait un habit jaune serin. Le mari de la reine portait, avec une prétention toute particulière, un frac magnifiquement galonné.

Madame Pfeiffer visita ensuite le sud de l'empire Chinois et faillit plusieurs fois être lapidée. Son insatiable désir de connaître et d'étudier la poussa dans une grande fabrique de thé, où elle fut subitement entourée d'un nombre considérable d'ouvriers qui menacèrent de la retenir prisonnière. Malgré la mauvaise opinion qu'elle avait du caractère des matelots de cette nation, elle se confia, peu de jours après, à des marins chinois, de moralité suspecte, et échappa,

comme par miracle, aux pirates des golfes de Tonkin et de Siam.

A Singapour, l'intrépide voyageuse suivit une chasse aux tigres dans les jungles, et mangea du serpent avec les Chinois, qui sont, du reste, peu difficiles sur le chapitre de l'alimentation. On sait qu'ils ne craignent pas de se nourrir de lézards, de rats, de souris, d'intestins d'oiseaux, de chats, de chiens, etc.

De Singapour, elle gagna l'île de Ceylan, où son guide voulut lui ravir ses bagages; mais elle y mit bon ordre avec sa présence d'esprit habituelle. Après un séjour de quelques semaines dans les montagnes de l'île, elle se dirigea du côté de Calcutta, en longeant la terre ferme; en entrant dans le Gange, elle remplit un verre de l'eau sacrée du fleuve, et le vida à la santé des Européens et de tous ceux qu'elle aimait.

Dans l'Inde, madame Pfeiffer se trouve presque honteuse d'être portée en palanquin; il lui paraît déshonorant de traiter les hommes comme des animaux : cependant, elle sacrifie ses scrupules de philosophe à l'intérêt de ses voyages, et court en palanquin dans les rues de Calcutta. Les moindres voyages dans l'Inde ont de tout temps paru fort coûteux. Victor Jacquemont prétendait qu'il était impossible d'y faire quelques excursions sans un véritable régiment de serviteurs, car les Hindous ne savent pas se multiplier : il faut un serviteur pour faire la cuisine, un pour le soin de la vaisselle, un pour laver le linge, un pour les bagages, un pour chaque cheval, etc. Eh bien! madame Pfeiffer s'aventura au milieu de l'Inde avec un seul serviteur, et n'en étudia pas moins fructueusement le pays et ses habitants. Cette femme extraordinaire a

résolu le problème du bon marché dans les voyages : elle est parvenue à faire le tour du monde avec une somme d'argent qui suffirait à peine à entretenir pendant une année la villa de quelque élégante du quartier d'Antin. Elle fut, il est vrai, obligée de s'imposer les privations du confortable : elle se contentait, dans les navires, de la seconde classe, et quelquefois même de la troisième. Elle vivait avec les nègres et les gens du peuple; n'importe, elle voyageait...., la compensation était plus que suffisante.

Dans sa tournée chez les Hindous, elle prend part aux noces de la fille d'un nabab, et reste confondue en voyant une mariée âgée de neuf ans. Chez la plupart des Hindous, les jeunes gens ne se voient pour la première fois qu'à la célébration des noces, et pourtant les pères se mettent en quête d'un gendre à la naissance même de leurs filles; une fille non mariée est un déshonneur pour ses parents.

Il y a dans l'Inde, sur les bords de l'Hougly, un des bras du Gange, des maisons mortuaires qui offrent des tableaux émouvants et épouvantables : tout individu que le médecin abandonne est jugé comme devant mourir; aussi s'empresse-t-on de le porter dans une salle mortuaire, où, pour tout secours, on lui offre de temps en temps une gorgée de l'eau sacrée du Gange. Madame Pfeiffer voulut voir cet horrible spectacle d'agonisants : elle en a fait un tableau fidèle. Il paraît qu'il arrive assez fréquemment que les Hindous couvrent de boue la face des malheureux qui vont rendre le dernier soupir, et hâtent, par conséquent, leur fin. Cette pratique religieuse fait chaque année de nombreuses victimes. Les Hindous le reconnaissent, mais

ne cherchent pas à y remédier. — Après avoir parcouru le Bengale et le Bahar, elle entra dans la province d'Allahabad et s'arrêta quelque temps à Bénarès, la ville sacrée de l'Inde. Le nombre des pèlerins qui affluent à cette sainte cité s'élève chaque année à quatre cent mille. — Le rajah de la ville reçut la voyageuse avec courtoisie et poussa la galanterie jusqu'à mettre à sa disposition un éléphant royal; une troupe de soldats l'accompagna avec les plus grands honneurs : la pauvre Allemande était traitée en princesse. C'est à Bénarès qu'elle étudia principalement les faquirs, ces martyrs insensés du fanatisme hindou; elle les vit s'enfoncer un crochet de fer dans la peau, se faire hisser à plusieurs mètres du sol dans les positions les plus pénibles, tourner sur eux-mêmes comme de véritables toupies, demeurer des journées entières sur un seul pied, etc. — Elle en remarqua un surtout qui passait pour le plus saint homme du monde : cet infortuné faquir était resté debout vingt-trois années en tenant dans sa main à bras tendu un pot de fleurs. Le malheureux s'était ankylosé le bras, mais il était largement récompensé par les hommages qu'on lui rendait.

Madame Pfeiffer s'avance dans les territoires encore insoumis des flancs de l'Himalaya, et se trouve tout à coup au milieu d'Hindous prêts à la défense : ils étaient tous armés de sabres, de flèches, de fusils dont les mèches étaient allumées, etc. Quel Européen n'aurait pas cru touché à sa dernière heure? Cependant, l'intrépide Allemande n'en continue pas moins ses excursions.

Des bords du Gange, elle veut se rendre à Bombay,

en traversant le pays des Mahrattes : on cherche à la dissuader de cette périlleuse entreprise ; on lui représente qu'elle trouvera dans chaque forêt des milliers de Taugs qui croiront faire un acte de haute religion en l'étranglant ; rien ne peut l'ébranler. Elle arrive saine et sauve à Bombay, où, après avoir étudié les mœurs des Parsis, elle s'embarque pour l'Arabie sur un bateau à vapeur. Toutes les cabines étant déjà prises par les passagers, elle s'installe bravement sur le pont.

Elle voit, en passant, Mascate, entre dans le golfe Persique, visite Bassora, voyage sur le Tigre, débarque à Bagdad, fait des excursions dans les environs, salue les plus fameuses ruines du monde, celles de Babylone, traverse le Kurdistan, arrive à Tauris dans l'Iran. Elle est reçue à la cour du vice-roi avec le plus grand empressement. Quelques jours après, elle gagne les frontières russes, où deux Cosaques l'arrêtent et la font prisonnière. « Qui m'aurait dit, s'écrie-t-elle, que je rencontrerais tant d'obstacles au milieu des chrétiens, tandis que je pouvais librement voyager parmi les sauvages ! » — Après plusieurs incidents qu'il serait trop long d'énumérer, madame Pfeiffer revint en Europe, et trouva ses bons compatriotes en pleine révolution : le 30 octobre elle entra dans Trieste, et le lendemain elle revoyait sa famille. Elle avait accompli un immense voyage, mais ses désirs n'étaient pas encore satisfaits : elle devait repartir pour de nouvelles explorations et faire une seconde fois le tour du globe.

II

Aux yeux du monde, les actions courageuses grandissent non-seulement au moral, mais aussi au physique. — En suivant la vie aventureuse de madame Pfeiffer, on serait tenté de supposer que cette femme si entreprenante avait une taille proportionnée à ses vastes conceptions. — Il n'en était rien; sa taille était au-dessous de la moyenne, et son apparence n'avait certes rien de viril. « Je souris, disait-elle dans une de ses lettres, en songeant à tous ceux qui, ne me connaissant que par mes voyages, s'imaginent que je dois ressembler plus à un homme qu'à une femme. Combien ils me jugent mal!... Ceux qui s'attendent à me voir avec six pieds de haut, des manières hardies, le pistolet à la ceinture, trouveront en moi une femme aussi paisible et aussi réservée que la plupart de celles qui n'ont jamais mis le pied hors de leur village. » Tous ceux qui ont vu madame Pfeiffer s'accordent à lui rendre le même témoignage.

En 1851, cette fièvre de voyages qui la dévorait lui fit de nouveau quitter l'Europe pour affronter des périls encore plus imminents que dans son premier tour du monde. — Son intention était de pénétrer dans le centre de l'Afrique australe et d'arriver jusqu'au lac Nyami; mais elle ne trouva pas ses ressources suffisantes pour entreprendre ce voyage, et

tourna ses vues d'un autre côté; madame Pfeiffer traversa une seconde fois l'océan Indien, et se rendit dans la Malaisie, qui devint le champ principal de ses explorations. — Elle parcourut d'abord l'île de Bornéo, dont les côtes appartiennent en partie aux Hollandais; mais son but n'était pas de s'arrêter aux comptoirs et aux ports de mer; on lui représenta inutilement les dangers qu'elle courait en voulant pénétrer dans le centre de l'île, elle s'avança bravement jusqu'au cœur de Bornéo. Il fallait que cette femme eût en elle une énergie bien étonnante pour supporter les angoisses et les fatigues d'un pareil voyage : elle passait les nuits en pleine forêt, se contentait, pour toute nourriture, d'un peu de riz, marchait tout le jour au milieu des broussailles qui lui déchiraient les pieds, franchissait les cours d'eau à la nage, ne reculait devant aucun obstacle et confondait par son audace les sauvages les plus hardis. Elle se créa un costume qui aurait peu de succès dans le monde civilisé; elle plaça sur sa tête une large feuille de bananier qui la garantissait des rayons brûlants du soleil des tropiques. Ses vêtements tenaient plus de ceux de l'homme que de ceux de la femme : ils étaient disgracieux, mais commodes, et cela lui suffisait.

Les Dayaks sont les naturels de l'intérieur de Bornéo : leur caractère est essentiellement farouche. On prétend que, lorsqu'un Dayak a promis une tête à la femme qu'il aime, il faut qu'il l'obtienne à tout prix. Peu lui importe qu'il frappe un ami ou un ennemi, ce qu'il désire, ce qu'il convoite, c'est un crâne humain; aussi attend-il souvent une victime à l'affût derrière un rocher ou derrière un arbre : son œil est

sûr comme celui du tigre, sa flèche ne s'écarte jamais du but qu'il se propose d'atteindre. Ajoutez que ces hommes sont anthropophages; c'était pour la première fois qu'ils voyaient une Européenne s'aventurer parmi eux; aussi leur premier sentiment fut-il celui de la surprise; les femmes crurent faire beaucoup d'honneur à l'étrangère en se revêtant de leurs plus beaux vêtements et en s'ornant de bracelets et de colliers : une d'elles avait même, dans cette grande occasion, mis autour de son cou une parure de métal pesant 10 kilogrammes. — Madame Pfeiffer allait de campement en campement, et, sous le sauf-conduit de sa hardiesse, elle recevait partout des marques de la plus haute estime. — Dans une espèce de village, on lui montra des trophées de têtes humaines : « un Dayak, dit-elle, prit en main deux têtes, les autres Dayaks crachèrent sur ces visages glacés; les enfants tombèrent dessus à coups de poings et crachèrent sur le sol en signe de mépris. Les figures calmes et froides des Dayaks avaient alors une expression de férocité qui me causa le frisson. » Ces indigènes se font entre eux des guerres d'extermination; ils sont, en général, armés de flèches empoisonnées. Ils ont l'habitude d'accrocher à leur ceinture une corbeille tapissée de chevelures humaines, et y déposent les têtes de leurs ennemis comme le chasseur place le gibier dans sa carnassière. La courageuse Allemande vécut donc au milieu de ces naturels sauvages, et dormit sous leur tente, à côté de crânes qui exhalaient une odeur fétide.

Madame Pfeiffer se rendit auprès du sultan de Latak, un des plus riches souverains du monde, et peut-être un de ceux qui jouissent le moins de leur fortune. Le

sultan de Latak possède le plus gros diamant qu'on connaisse à l'état brut : il pèse 367 karats ; s'il était taillé, il en peserait 183. Il est regrettable que personne ne soit admis à l'admirer ; le sultan le tient caché à tous les regards. Madame Pfeiffer voulut visiter les mines de diamants, et en demanda l'autorisation au sultan, qui lui offrit gracieusement de prendre une pioche et de considérer comme à elle tous les diamants qu'elle pourrait extraire ; tout autre voyageur aurait saisi cette occasion avec empressement ; mais notre Européenne répondit qu'elle était venue pour voir des diamants et non pour en chercher. Cette parole, qui aurait été noble dans la bouche de tout individu, paraîtra un acte de haut désintéressement de la part de madame Pfeiffer, si l'on se souvient de la modicité de ses ressources et des privations qu'elle s'imposait dans ses voyages.

Dans l'île de Célèbes, elle assista à une espèce de fête singulière qui consiste à limer les dents : c'est une opération presque religieuse chez plusieurs peuples malais. Les souverains doivent nécessairement montrer l'exemple à leurs sujets ; aussi la reine de Baru allait-elle se faire limer les dents en grande pompe, lorsque madame Pfeiffer entra dans son royaume. « La cérémonie commença par un acte de révoltante malpropreté : une vieille matrone oignit d'abord avec de la salive les tempes de la reine ; puis un opérateur, armé d'une lime grossière, travailla les dents, comme on scie du bois ; la reine paraissait souffrir horriblement. » L'opération terminée, on fit tomber quelques gouttes de sang de coq sur les gencives. Plusieurs dames de la cour subirent avec résignation le même limage. Lors-

que tout fut fini, des chœurs se mirent à chanter, et l'on fit circuler des friandises.

Après avoir visité l'île de Célèbes, madame Pfeiffer gagna l'île de Sumatra, où habitent des hommes plus sauvages, plus sanguinaires encore, s'il est possible, que les Dayaks. Ces féroces indigènes sont les Battahs, qui boivent le sang humain avec délices et qui poussent l'anthropophagie jusqu'au raffinement. On cite quelques tribus qui achètent des esclaves pour les dévorer. Les prisonniers de guerre et les étrangers qui ont le malheur d'être considérés comme espions, leur servent invariablement de pâture. — Les Battahs prétendent que la chair humaine est beaucoup plus succulente que celle des animaux ; lors des exécutions, le chef reçoit les meilleurs morceaux, c'est-à-dire le nez, le foie, la paume des mains, la plante des pieds, etc. — Plusieurs voyageurs ont rapporté que les Battahs exerçaient l'anthropophagie envers la plupart des vieillards, qui, ne pouvant rendre des services à la tribu, étaient jugés indignes de profiter de la vie : selon cette version, les fils seraient eux-mêmes les bourreaux de leurs pères, qu'ils attacheraient tranquillement à un arbre et qu'ils découperaient en morceaux, sans être le moins du monde arrêtés par les cris de désespoir des moribonds. Devons-nous ajouter foi à de telles atrocités, et pouvons-nous croire que la terre porte des hommes dont les sentiments soient en si complet désaccord avec les plus saintes lois de la nature ?

Avide de tout connaître, même les scènes les plus effrayantes, madame Ida voulut assister à une représentation simulée d'une exécution à mort et d'un re-

pas de cannibales. Les sauvages plantèrent un pieu surmonté d'un chapeau pour représenter la victime; ils commencèrent une danse guerrière, menacèrent cette victime de leurs couteaux et feignirent de recueillir le sang pour le boire. Cette scène était accompagnée de gestes et de cris barbares.

Quelques jours après, en faisant des explorations, elle se trouva tout à coup entourée d'une tribu de sauvages qui l'auraient sans doute traitée comme une ennemie, si elle ne s'était pas tirée de ce mauvais pas avec une étonnante présence d'esprit. Les indigènes qui l'accompagnaient crurent la situation désespérée et jugèrent prudent de prendre la fuite. La pauvre femme était donc seule au milieu d'affreux cannibales. — « Ces hommes, dit-elle, avaient six pieds, leurs traits étaient contractés par la colère, ce qui faisait encore ressortir leur laideur. Leurs grandes bouches, avec des dents saillantes, ressemblaient à la gueule d'une bête fauve. Ils m'assourdissaient de leurs clameurs... Je ne perdis pas la tête; feignant l'assurance, j'allai m'asseoir sur une pierre qui se trouvait là par hasard... Les gestes des sauvages ne laissaient aucun doute sur leurs intentions; avec leurs couteaux, ils désignaient mon cou; avec leurs dents, mes bras; ils remuaient la mâchoire comme s'ils avaient déjà ma chair dans la bouche... J'allai droit au plus proche, et, lui frappant familièrement sur l'épaule, je lui dis avec un visage souriant, moitié en malais, moitié en battah : « Allons donc, vous au-
« riez le cœur de tuer et de manger une femme, sur-
« tout une vieille comme moi, dont la peau est dure
« et coriace! » — Cette feinte assurance plut aux

sauvages, qui accueillirent notre intrépide voyageuse avec des marques d'amitié et lui rendirent de véritables honneurs.

Aux îles Moluques, madame Pfeiffer trouva un passage gratuit pour la Californie. Cet abominable pays de l'or, selon son expression, lui parut plus effrayant que les contrées habitées par les anthropophages. Elle le quitta bientôt et débarqua au Pérou. Elle fit l'ascension du Chimborazo et du Cotopaxi, et revint enfin en Europe, après un immense périple qu'elle accomplit en trois années.

Au mois de septembre 1856, madame Pfeiffer entreprit un nouveau voyage, qui devait lui être fatal. Elle parcourut l'île de Madagascar, fut reçue à la cour de la reine des Hovas avec la plus grande distinction, et charma les oreilles des indigènes en jouant du piano. Mais l'île de Madagascar cache, sous sa belle végétation, sous son aspect verdoyant, des marais d'où s'exhalent des miasmes pestilentiels qui causent des fièvres trop souvent mortelles; les plus forts tempéraments ne résistent pas à cette atmosphère délétère des côtes malgaches. Madame Pfeiffer subit la destinée commune, et y prit les germes d'une maladie qui devait, quelques mois après, l'enlever à sa famille et à la science qu'elle aimait tant à servir. Cette femme, d'un caractère si énergique, parvint à dompter alors le mal qui la minait; elle eut assez de force pour revoir Vienne, sa patrie, où elle est morte.

LES FRÈRES SCHLAGINTWEIT

(HERMANN, ADOLPHE ET ROBERT.)

Voyageurs et naturalistes bavarois, ces trois frères ont accompli, dans l'Inde, l'Himalaya, le Tibet et le Turkestan, des missions périlleuses au dernier point, et se sont attiré un juste tribut d'éloges et une réputation bien méritée de savoir et d'audace.

Fils de Joseph Schlagintweit, savant laborieux, qui se fit connaître par l'invention de plusieurs instruments de chirurgie, les trois frères acquirent de bonne heure une certaine notoriété par la communauté de penchants qu'ils montrèrent pour les recherches géographiques ; au sortir de leurs études scientifiques, Hermann et Adolphe explorèrent les Alpes, visitèrent l'Angleterre et l'Écosse.

Leurs aperçus judicieux, leur zèle, leur persévé-

rance, leur valurent la haute protection du baron de Humboldt, qui les recommanda, en 1853, au colonel William Sykes, membre de la Chambre des communes, personnage influent de la Compagnie des Indes. Aux hommes qui sont doués, comme les frères Schlagintweit, d'une âme fortement trempée, d'un esprit sûr et d'un caractère inébranlable, il suffit que l'occasion se présente pour qu'ils sachent habilement en profiter.

A la mort du capitaine William Elliot, qui s'occupait, dans l'Inde, d'observations magnétiques, Adolphe Schlagintweit fut appelé à lui succéder; après avoir fait des préparatifs nécessaires, il partit en 1854, accompagné de ses deux frères, qui furent aussi chargés de missions scientifiques. De précieux instruments de physique, qui devaient puissamment favoriser leurs études, leur furent généreusement offerts par la Compagnie, qui n'hésita pas à consacrer 30,000 fr. à ces acquisitions.

Suivons donc maintenant les trois frères sur le sol de l'Inde : dans le désir d'augmenter le fruit de leurs recherches, ils se séparent dès le début de leur voyage, établissent les centres de leurs opérations, tracent trois lignes sur la carte et se proposent de les suivre, chacun de son côté : ils parcourent, en effet, en divers sens, les territoires qui s'étendent entre Bombay et Madras, se réunissent dans cette dernière ville et s'embarquent ensemble pour Calcutta.

Après un séjour de quelques semaines à Calcutta, ils se disposent à gagner la région himalayenne, mais suivent toujours le principe de tripler leurs renseignements et leurs découvertes en se divisant. Hermann s'aventure dans l'Himalaya, vérifie les assertions des

précédents voyageurs, mesure plusieurs pics d'une prodigieuse élévation, puisque, d'après lui, ils ont plus de 8,800 mètres de hauteur; il suppose, avec la plupart des géographes, que le mont Everest (8,840 m.) est le point culminant de cette chaîne.

Au mois d'avril 1855, les trois frères, après une longue séparation, purent se trouver réunis dans la station de Simla, dont ils firent leur quartier général. — Pour de véritables voyageurs, les pays fermés ont mille fois plus d'attraits que les autres; l'entrée du Tibet est défendue aux Européens : les trois frères y pénétreront, en dépit des gardes et des ordres ridicules des potentats chinois; — ils s'enveloppent donc dans des vêtements de Bouthias (peuple tibétain), s'efforcent de donner à leur physionomie un aspect d'indigènes et se présentent hardiment aux frontières du Tibet; la surveillance de quelques Chinois fut d'abord déjouée, mais le visage des Bavarois, et surtout leurs bagages scientifiques, les firent bientôt reconnaître pour de faux Bouthias; on les somma de retourner sur leurs pas.

Dans une pareille circonstance, on se souvient que notre compatriote Jacquemont renversa les difficultés, comme Alexandre coupa le nœud gordien : un garde chinois s'avançant fièrement à cheval pour lui défendre d'avancer plus avant dans le Céleste-Empire; Victor Jacquemont saisit le Chinois par sa longue queue et le précipita à bas de son cheval; étonnés d'une façon de parlementer si nouvelle, les gardes crurent avoir affaire à un personnage de haute extraction; ils saluèrent fort poliment le seigneur français et le laissèrent visiter leur pays en l'entourant des plus grands

égards. Les frères Schlagintweit furent moins audacieux ou plutôt moins présomptueux, et n'en parvinrent pas moins à fouler le sol du Tibet; ils se rappelèrent un moyen de persuader vieux comme le monde : ils présentèrent une bourse, et tout fut dit. Ce fut de la même manière qu'ils achetèrent aussi le dévouement d'une escorte chinoise, qui consentit à les accompagner jusqu'aux sources de l'Indus et du Setledje, jusqu'aux lacs sacrés de Mansarâr et de Rakus. — Ils s'enfoncent dans les glaces, et, en dépit d'un froid d'une excessive intensité, ils dressent des cartes, entassent notes sur notes, observations sur observations, mesurent des montagnes, prennent des vues et reviennent chargés de nombreux renseignements. Le jour où ils purent retrouver la végétation, le sixième mois venait de s'écouler depuis qu'ils lui avaient dit adieu.

Quelque temps après, Adolphe se rendait vers le sud, explorait la chaîne des Nilgherris, dans les Ghattes, non loin du cap Comorin; — Robert voyageait dans le centre de l'Inde et faisait les plus intéressantes études ethnographiques; — Hermann continuait ses recherches orographipues avec la même ardeur et le même succès.

Une seconde fois réunis à Simla, ils compulsèrent leurs mutuelles relations, se mirent à corroborer leurs découvertes et se préparèrent à de nouveaux voyages.

En 1856, ils partent de Leh, capitale du Ladak (Petit-Tibet), leur principale station : ils visitent des régions qui n'avaient jamais été explorées par des Européens; ce fut alors pour eux un champ d'importantes découvertes; ils explorèrent les monts Kazakoroum et Kouen-lun, et établirent, ce qui n'avait jamais été fait

avant eux, que ces montagnes forment deux chaînes bien distinctes. Après de périlleuses excursions, les trois frères descendirent dans la grande vallée de Yarkand.

L'infatigable Adolphe demeura dans le Tibet, poussé par un insatiable désir de connaître et d'approfondir ce qu'il ne faisait qu'entrevoir; il poursuivit ses explorations au milieu des chaînes de montagnes les plus élevées.

Quant à Robert, après avoir traversé les montagnes de Sel, et séjourné quelque temps au Moultan (janvier 1857), il se dirigea sur le littoral et s'embarqua à Bombay pour l'Europe ; — Hermann partit aussi de Calcutta à peu près à la même époque.

Adolphe, le chef nominal de la mission, reste donc seul en Asie, entraîné par une sorte de fatalité. Il projette de traverser le Tibet, d'étudier de nouveau le Kazakoroum et le Kouen-lun, de revoir le Turkestan et de revenir par la vallée de l'Indus.

Au mois d'août 1857, on apprit qu'il se trouvait aux environs de Yarkand, et quelques jours après sa présence à Kachghar fut certifiée : mais là s'arrêtèrent les nouvelles.

Les angoisses de sa famille ne furent malheureusement pas sans fondement, et la vérité est aujourd'hui à peu près reconnue : Adolphe Schlagintweit a été assassiné par un fanatique; on a trouvé à côté d'un cadavre qu'on a, suivant de trop justes présomptions, pris pour le sien, quelques notes éparses et un télescope brisé.

L'importance de l'œuvre des frères Schlagintweit est incontestable. « Les informations, dit M. de la Ro-

quette, tout à fait neuves sur la configuration des pays qu'ils ont visités les premiers, sur la direction et la hauteur de plusieurs chaînes de montagnes et des vallées qu'elles enserrent, sur les races et les idiomes de leurs habitants, enfin les cartes dressées par eux, d'après les observations astronomiques sur lesquelles la situation de plusieurs localités inconnues jusqu'alors a été placée, tandis que d'autres ont été rectifiées, démontrent suffisamment quelle part de reconnaissance les géographes doivent aux trois savants bavarois. »

Hermann et Robert ont déposé à l'*India-House*, siége de l'ancienne Compagnie des Indes, quarante-trois volumes manuscrits, qui seront, nous l'espérons, bientôt publiés.

La Société de géographie de Paris, reconnaissant le pas que les recherches des frères Schlagintweit ont fait faire à la science géographique, leur a décerné un prix en 1859.

VOYAGES EN AFRIQUE

Voyager! ce mot renferme tout un monde de séductions, et pourtant voyager, c'est, la plupart du temps, briser des liens étroits, rompre avec des amitiés anciennes; c'est oublier et plus souvent être oublié soi-même, car l'affection résiste moins à l'absence qu'à la mort.

Cette passion tumultueuse pour les voyages qui bouillonne en nous, ce désir impétueux de déplacement, d'où vient-il? Est-ce, comme l'a dit Chateaubriand, que, peu satisfaits de la société dans laquelle nous vivons, nous aspirons, en parcourant la terre, à en rencontrer de moins imparfaites, ou n'est-ce pas plutôt notre propre inconstance qui se fait notre principal aiguillon?

Quoi qu'il en soit, la passion des voyages se généralise et pénètre de plus en plus dans toutes les classes;

on fait aujourd'hui le tour du monde comme jadis le tour de France. Ce goût, qui commence à s'emparer du peuple, est de bon augure.

Les voyages ont un avantage immense, ils mûrissent l'esprit. Une race composée d'hommes stationnaires est presque morte.

L'Europe est heureusement loin de là; elle marche, elle s'agite, elle découvre, elle conquiert, elle civilise. Ses hardis pionniers se répandent partout : on les voit parcourant les plaines arides de l'Afrique, les steppes de la Sibérie, les déserts du Tibet, les solitudes du Nouveau-Monde et de l'Australie; on les voit s'avançant dans les régions glacées, se traçant une route au milieu des redoutables banquises, et plantant leur drapeau dans les environs du pôle même.

Aussi n'y a-t-il plus aujourd'hui de grandes décou vertes à faire : il reste seulement des problèmes secondaires à résoudre. Chaque partie du monde a les siens.

Mais, combien d'obstacles se présentent encore aux explorateurs ! Parfois, la lutte est pour eux tout aussi périlleuse que s'il s'agissait de prendre une forteresse ou de repousser une armée; ils ont à combattre contre un climat souvent meurtrier, contre des naturels trop fréquemment hostiles, contre des animaux farouches ou venimeux; mais, s'ils sentent en eux cette espèce de foi religieuse qui anime l'âme des véritables savants, ils ne reculent jamais et ne se laissent arrêter que par la mort.

Dans ces dernières années, de toutes les parties du monde, celle qui a fait le plus de victimes, et qui a cependant le plus attiré les voyageurs, c'est l'Afrique.

On dirait que les difficultés, comme les persécutions religieuses, sont un puissant stimulant.

Aussi, quel martyrologe d'hommes pleins d'espoir! Quelle longue liste nécrologique de savants jeunes et déjà célèbres! Dans le Soudan et le bassin du haut Nil, en moins de dix ans, plus de quarante voyageurs européens ont péri.

C'est Richardson, Overweg, Vogel, Albert Roscher, Angelo Vinco, Brun-Rollet, Vaudey, Cuny, Peney, Steudner, Beurman, Roscher, madame Tinné et tant d'autres! Les uns ont succombé à l'insalubre température, les autres sont morts dans des combats ou ont été lâchement assassinés.

Au premier rang des voyageurs vivants, nous plaçons le comte d'Escayrac, Antoine et Arnaud d'Abbadie, Livingstone, Speke, Grant, Burton, Trémaux, Guillaume Lejean, V. Guérin, Pétherick, Miani, le baron de Decken, les frères Poncet, Baikie, Duveyrier, Du Chaillu, Heuglin, Munzinger, Anderson, etc.

L'Afrique est le monde qui se dépouille le plus difficilement de son voile mystérieux. Cela s'explique. Son énorme étendue continentale en rend l'intérieur peu accessible. L'absence de golfes profonds, les cataractes qui coupent les grands fleuves, les déserts immenses qui s'étendent dans l'intérieur, les populations malveillantes, le climat, tout concourt à y rendre extrêmement difficiles et toujours très-périlleuses les explorations.

Jetons un coup d'œil sur les principales explorations accomplies depuis une vingtaine d'années dans cette partie du globe. Nous commençons par son extrémité septentrionale.

I

LA RÉGENCE DE TUNIS.

Esquisse historique. — Sidi-Sadok.
La constitution nouvelle. — Le canal de la Goulette.
Le lac d'El Bahirah. — Tunis.

La régence de Tunis est une des contrées africaines que visitent avec le plus d'intérêt les historiens et les archéologues. On y rencontre à chaque pas les traces d'un passé qui captive d'autant plus l'attention chercheuse des savants que les annales historiques demeurent à peu près muettes sur son compte.

On n'a, en effet, que des données très-vagues, très-incertaines sur ce qu'était ce territoire avant l'arrivée des Phéniciens qui fondèrent Carthage. Les Numides, qui, suivant Salluste, descendaient des anciens Perses et des Mèdes, l'habitaient très-probablement; mais quelles lignes de démarcation peut-on établir entre les Numides et le reste des Libyens? n'y avait-il pas, sur le sol qu'occupe aujourd'hui la régence, un mélange d'éléments divers? Les Gétules, les Berbères et plusieurs autres peuples n'étaient-ils pas confondus, fusionnés sur bien des points?

Voici, depuis l'époque romaine, l'historique de ce pays, qui correspond à la *Zeugitane* et à la *Byzacène*, et qui fut appelé pendant longtemps *Afrique propre* par

les Latins. Après la destruction de Carthage, les Romains en demeurèrent maîtres jusqu'au milieu du ve siècle. Ce fut à cette époque que les Vandales s'y établirent. Bélisaire les en chassa. Les Avares arrivèrent ensuite et fondèrent le royaume de Kaïroan, qui appartint successivement aux Aglabites, aux Fatimites, aux Zeïrites et aux Almohades. Vient alors une époque fort agitée où se pressent les événements les plus dramatiques. En 1534, Barberousse entre en vainqueur dans la capitale. Muley-Hassan, dépossédé de son trône, implore le secours de Charles-Quint, qui équipe une immense flotte et débarque, en 1537, à Porto-Farina; il assiége presque immédiatement le château de la Goulette, où Barberousse s'était réfugié; il s'en empare, rétablit dans ses États Muley-Hassan, qui est bientôt renversé par son propre fils, Hamida. Quelque années après, les Turcs deviennent maîtres de la ville de Tunis, et joignent la régence à leurs vastes possessions.

Grâce à deux souverains, Ackmed-bey et Sidi Mohammed-bey, la Tunisie s'est beaucoup civilisée. Ackmed-bey, qui mourut en 1855, après un règne de dix-huit ans, a laissé de précieux souvenirs à la fois en Europe et en Afrique. On cite de ce prince de nombreux exemples de rare perspicacité et des actes de justice qui font grand honneur à son caractère. Nous en choisissons un entre mille : une pauvre femme, qui vendait des fruits, vint un jour se plaindre à lui de ce qu'on lui volait toutes ses figues sur l'arbre, sans qu'elle eût aucun moyen d'empêcher ce larcin. Le bey lui ordonna d'introduire un grain de blé dans chacune des figues qui lui restaient à cueillir, et de de-

meurer en repos. La bonne femme exécuta l'ordre de son souverain, qui, peu de jours après, faisait acheter, pour son compte personnel, toutes les figues qui se trouvaient sur le marché de Tunis. On trouva chez l'un des marchands les figues qui renfermaient les grains de blé; et le voleur fut pris et condamné à une forte amende en faveur de la plaignante, qui bénit longtemps la justice éclairée de son seigneur. — Le bey actuel, Sidi-Sadok, n'est pas moins célèbre par sa sagesse et sa haute intelligence. Il s'applique à corriger les abus et à faire entrer son peuple dans le courant du progrès.

On lui doit une constitution qui fait grand honneur à l'esprit libéral et élevé qui l'a dictée. En signaler les bases, c'est en faire l'éloge. Il est établi, par exemple, dans la constitution nouvelle, promulguée en 1860, que la plus complète sécurité est garantie à tous les sujets, à tous les habitants de la Tunisie, quelles que soient leur religion, leur nationalité et leur race. Cette sécurité s'étend à leur personne, à leurs biens, à leur réputation... — Les musulmans et les autres habitants du pays seront égaux devant la loi, « la justice sur la terre étant une balance qui sert à garantir le bon droit contre l'injustice, le faible contre le fort. » — Les sujets israélites ne subiront aucune contrainte pour changer de religion...; leurs synagogues seront respectées et à l'abri de toute insulte, « attendu que l'état de protection dans lequel ils se trouvent doit leur assurer nos avantages comme il doit nous imposer leur charge. » Les soldats seront enrôlés d'après le mode de conscription. — Un tribunal de commerce sera établi. — Liberté de commerce pour tous. — Les

étrangers qui vondront s'établir en Tunisie pourront exercer toutes les industries et tous les métiers... Ils pourront acheter toutes sortes de propriétés, à l'égal des habitants du pays, etc. Eh bien! c'est cette charte sage et éclairée qu'une bizarre révolution vient de briser!

La régence de Tunis s'avance en face de la Sicile, entre le golfe de Gabès et nos possessions algériennes. Les caps Bon et Blanc en sont les points les plus septentrionaux. Entre ces deux promontoires s'ouvre le golfe de Tunis, qui forme, dans sa partie méridionale, une admirable demi-circonférence. L'étroit canal de la Goulette le met en communication avec le lac d'El Bahirah, au fond duquel s'élève la ville de Tunis. Ce vaste bassin, d'après l'évaluation de M. Guérin, peut avoir 18 kilomètres de circuit. « Quoiqu'il ait jadis servi d'abri aux escadres romaines lors de la troisième guerre punique, et, par conséquent, à plus forte raison aux flottes phéniciennes en temps de paix, il n'a jamais été très-profond; car des sondages ont prouvé que cette profondeur n'avait jamais dépassé 1 mètre 70 centimètres, et M. Beulé en induit judicieusement que les bâtiments n'avaient pas dû, pour y naviguer, exiger plus de 1 mètre 30 centimètres de tirant d'eau, partant que les proportions des navires de guerre dans l'antiquité étaient beaucoup plus réduites qu'on ne l'a cru quelquefois. »

Le sol de la régence se compose principalement de calcaire, de marne et de sables marneux. Le littoral est fort riche; l'intérieur est un contraste d'oasis fertiles et de territoires arides. Il y a, sur plusieurs points, des collines escarpées, rocailleuses, qui renferment

d'énormes couches de sel gemme; sur d'autres, et particulièrement dans les montagnes de l'Hamman-Lif et du Djebel-Reças, on rencontre d'importantes mines de plomb, de fer, de cuivre et de soufre.

La faune et la flore comptent un grand nombre d'espèces remarquables; les bêtes féroces, telles que le tigre, la panthère, l'hyène, le chacal, le lynx, etc., s'y présentent; mais on y voit aussi le chameau, le cerf, l'autruche, le flammant, la grue, ainsi que tous les animaux domestiques d'Europe.

Les Orientaux, si facilement prodigues d'expressions imagées, appellent tour à tour la ville de Tunis *El Kahira* (la Glorieuse), *El Zahéra* (la Verdoyante), *Tounés-el-Chattrah* (Tunis la Bien gardée), l'Industrieuse, le Séjour de félicité, la Florissante, la Blanche. Bien qu'au-dessous de tous ces surnoms, la capitale de la régence n'en est pas moins une des plus belles cités mauresques et l'une de celles qui se présentent le plus gracieusement aux yeux des voyageurs. Les souvenirs antiques qui se rattachent à tout ce qui l'entoure contribuent évidemment à captiver l'imagination. En entrant dans le golfe, à quelques kilomètres de la ville, l'Européen promène d'abord avidement sa vue sur l'emplacement de Carthage, il regarde ensuite, avec une pieuse curiosité, la chapelle de saint Louis, contemple le magnifique aqueduc dont les arceaux vont se perdre au loin, et, lorsque tous ces débris d'un autre âge l'ont profondément saisi, le panorama de la ville tunisienne et de ses environs vient lui révéler l'Orient sous un de ses plus séduisants aspects.

A presque tous les points de vue, Tunis est heureusement située. Les collines qui s'élèvent dans le voi-

sinage la fortifient aussi bien que ses murailles crénelées, dont les portes ne manquent pourtant jamais de se fermer tous les soirs comme dans une première ville de guerre. Du reste, sa position au cœur de la Méditerranée, à l'extrémité nord de l'Afrique, en fait une place de très-grande importance et de beaucoup d'avenir. — De près, Tunis perd un peu de son prestige; ses trois quartiers, le quartier maure, le quartier franc ou européen, et surtout le quartier juif, sont d'une propreté fort équivoque. Les rues, sur plusieurs points, sont étroites, tortueuses et malsaines; mais qui examine de loin la cité ignore ces légères imperfections inhérentes à toutes les villes africaines, et voit se dessiner en lignes élégantes, sur les collines, au-dessus de toutes les maisons, une foule de minarets et de coupoles qui produisent le plus bel effet. — La *Kasba*, qui domine à peu près toute la ville, est un monument remarquable; l'une de ses tours est couverte de sculptures et d'arabesques fort curieuses. — La Marse, résidence délicieuse que s'est choisie le souverain actuel, et le palais de ville du bey (*Dar-el-bey*), ne le cèdent pas en luxe et en magnificence aux palais de nos plus puissants souverains d'Europe; le *Bardo*, qui s'élève à peu de distance de Tunis, est à la fois une demeure princière, une forteresse et une petite ville à part, destinée spécialement à l'armée; d'autres monuments, disséminés dans les environs, sont aussi dignes d'une mention particulière : citons la *Manouba* et la *Mohamédié*, palais du feu bey, maintenant abandonné; sur son emplacement l'on a trouvé des antiquités d'un très-haut intérêt et plusieurs tombeaux d'anciens évêques de Carthage.

La chapelle de saint Louis. — Carthage. — Byrsa.
Bizerte. — Les anciennes cités.

Une des premières excursions que ne manquent jamais de faire les Français nouvellement débarqués à Tunis, c'est une visite à la chapelle de saint Louis, construite, dit-on, à l'endroit même où mourut l'illustre souverain qui se flattait de voir : « le roy de Thunes se chrestienniser lui et son peuple [1]. » Cette chapelle n'a de grand que son souvenir. Elle est assez médiocrement entretenue. L'on peut s'étonner, à juste titre, de l'abandon relatif dans lequel se trouve aujourd'hui ce monument. Les ruines de Carthage, disséminées dans le voisinage, sont toujours le point de mire des touristes et des archéologues; les investigations n'y sont pas aussi faciles qu'on serait, au premier abord, tenté de le supposer. Carthage, détruite par Scipion, fut remplacée par une ville qui se superposa à la première cité. De là, d'incroyables difficultés. Falbe, Reid et plusieurs autres savants distingués ont commencé à porter la lumière dans ce domaine si cher à l'archéologie. Vinrent ensuite des épigraphistes de grande valeur qui s'appliquèrent à relever la topographie de la capitale punique; parmi eux figure Dureau de la Malle. Tout dernièrement enfin, M. Beulé pratiquait des fouilles dans la ville de Didon et revenait avec des renseignements précieux sur l'antique Byrsa.

Voici donc ce qu'il résulte de toutes ces recherches : — Les murailles de Carthage longeaient la Méditerranée sur une vaste étendue. La partie nord-est se

1. Joinville.

nommait *Magara* (Nouvelle ville). Au milieu même de la portion occidentale s'élevait, sur une colline, la forteresse de Byrsa, qui a donné lieu à la fable de la peau de vache que tous nos lecteurs connaissent. Dans l'intérieur de cette acropole se dressait le fameux temple d'Esculape. La partie méridionale s'appelait *Cothon*. C'était probablement le quartier commerçant. M. Beulé a principalement étudié la Byrsa, qui, suivant lui, se trouvait à l'endroit même où l'on remarque aujourd'hui la chapelle de saint Louis. Ses recherches, si heureusement exécutées, mais presque uniquement concentrées sur ce point, ne doivent donc pas décourager les savants à venir. Carthage n'a pas révélé tous ses secrets; qu'un archéologue, à la tête d'un bataillon de travailleurs, fasse des percées, des fouilles profondes dans le nord et dans la partie ouest; qu'il ait des moyens d'action semblables à ceux dont disposait le célèbre épigraphiste français, et l'on peut prévoir que ses investigations seront également couronnées de succès.

Au nord-ouest de Tunis, sur le détroit qui unit le lac de Bizerte à la mer, s'élève la ville de Bizerte, l'ancienne *Hippone Zaryte*. Cette cité, qui est la plus septentrionale de toute l'Afrique, est défendue par plusieurs forts et quelques bonnes batteries. Le beau lac près duquel cette ville est située offre des rives charmantes et des environs aussi fertiles que pittoresques.

Le port de Bizerte a dû être autrefois le plus sûr et le plus beau de toute la côte. On y voit encore les traces d'un grand môle qui se projetait fort avant dans la mer, et qui était destiné à rompre les vents du nord. Les territoires voisins sont très-fertiles et

couverts de bois d'oliviers gigantesques. La côte est très-poissonneuse et les grandes pêches qui s'y font ne laissent pas d'être fort curieuses. D'après Diodore de Sicile, Agathocle dressa son camp au *promontorium Hippos*, qui se trouve près de Bizerte [1].

Que de vestiges antiques à signaler dans ces parages! A *Utique*, qui n'offre plus que de rares débris du célèbre amphithéâtre, assez vaste pour contenir 20,000 spectateurs; à *Béja*, fondé par les Romains; à *El Kef*, l'ancienne *Sicca Veneria*, que l'on considéra longtemps comme un des plus importants boulevards du pays du côté de l'Algérie; à *Cilma*, à *Thugga*, dont les ruines sont si curieuses; à *Haïdrah*, l'ancienne *Ammadera;* à *Sbaïtla*, autrefois *Suffetula*, où l'on rencontre des édifices entiers, des portiques, des arcs de triomphe, des mosaïques du plus haut intérêt; à *Gabès* (*Tacape*); à *El Djemm* (Thysdrus), dont les restes couvrent une étendue considérable et où l'on a trouvé des statues, des bas-reliefs, des sculptures; aux îles *Kerkennah*, les *Cercina* des Romains; à *Djerba*, l'île des Lotophages, illustrée par Homère, et si souvent rappelée dans l'histoire; à *Sousa*, qui était probablement l'*Hadrumetum* des Romains, et où notre savant vice-consul, M. Espina, a fait de précieuses découvertes. Partout les traces d'une civilisation très-avancée et qui pénétrait jusqu'au cœur même du pays. On doit à M. Victor Guérin, un de nos plus estimables érudits, un voyage en Tunisie, que nous allons faire connaître avec quelque développement.

1. M. Dunant (de Genève).

Voyage archéologique dans la Tunisie, par M. V. Guérin.

Pendant longtemps l'archéologie et l'histoire eurent leurs pays, leurs héros de prédilection. Numismates et épigraphistes croyaient, en foulant le vieux sol de la Grèce et de l'Italie, atteindre aux dernières limites de la science, tandis que les historiens, s'attachant obstinément à quelques personnages de l'antiquité, les présentaient sans cesse au public. Mais le temps a marché, la Grèce et l'Italie ne sont plus maintenant que d'excellentes écoles, où l'on se prépare à des études plus difficiles, dont le champ est tantôt l'Asie, tantôt l'Afrique.

La Tunisie est un des pays qui attirent aujourd'hui le plus l'attention des épigraphistes. Indépendamment de toutes les richesses archéologiques que l'on y rencontre, cette contrée jouit du privilége immense de posséder les ruines de Carthage. C'est là une admirable mine pour les savants qui aspirent à la renommée; en remuant la terre de la célèbre capitale punique, il semble qu'on fasse toujours rejaillir sur soi une partie de la gloire de la ville défunte.

Il aurait été très-certainement permis à M. V. Guérin, qui, sur le domaine de l'archéologie, ne trouve de maître en personne, de continuer à Carthage les fouilles si heureusement commencées par M. Beulé; mais il a préféré s'avancer dans le cœur même de la Régence, et se livrer à des explorations qui ont eu le double but de servir l'épigraphie et les sciences géographiques. Pendant huit mois consécutifs, notre persévérant compatriote a parcouru tous les coins de la

Tunisie, relevant ici des inscriptions latines, là des caractères puniques et couftques, plus loin s'initiant aux mœurs des habitants et à la topographie du pays.

A peine débarqué sur le sol de l'Afrique, M. Guérin commence ses recherches. Puissamment aidé par le bienveillant appui de notre consul général, M. L. Roches, il se met en marche, fait une excursion à Carthage, assiste quelque temps après à une grande fantasia arabe et part pour Sousa, où le reçoit avec empressement notre vice-consul, M. Espina. De là, il se dirige sur El Djemm (l'ancienne Thysdrus) et y admire les ruines d'un magnifique amphithéâtre.

Après de nombreuses explorations dans le voisinage, il se rend à Djerba, l'ancienne île des Lotophages, illustrée par Homère. L'arbuste si célèbre sous le nom de lotos y abonde toujours, mais seulement à l'état de buisson. Aujourd'hui, les céréales et les oliviers y sont l'objet de la principale culture. M. Guérin parcourt avec intérêt cette terre antique, où la religion chrétienne a aujourd'hui dans l'abbé Bois un fidèle représentant. Non moins bon Français qu'apôtre ardent, l'excellent missionnaire n'oublie jamais, les jours de fête, d'arborer sur son église le drapeau de la France, et de le saluer en tirant lui-même une petite pièce de canon qu'il s'est procurée dans ce but. L'abbé Bois voudrait faire beaucoup de bien et fonder un hôpital, car il sait que la religion chrétienne doit se montrer partout, mais principalement dans les pays mahométans, escortée de la charité, comme de son inséparable compagne.

A quelques mois de là, nous retrouvons le voyageur

auprès de Kasrin, l'ancienne Colonia Scillitana, recueillant des inscriptions sur un immense mausolée. Plus loin, à Sbeïtla, autrefois peuplée et florissante sous le nom de Suffetula, maintenant vaste nécropole morne et solitaire, M. Guérin fait la singulière rencontre d'un Français devenu l'esclave d'un marabout. C'était la première fois depuis huit années que le prisonnier voyait un de ses compatriotes.

Voici les événements qui avaient motivé cette pénible situation : arrêté à Paris en 1848, transporté à Belle-Ile, puis à Lambessa, ce malheureux s'était échappé en 1851 et avait gagné les frontières de la Tunisie. Il se croyait libre ; mais, attaqué par une bande de Frachich, il fut dépouillé et sommé, le yatagan sous la gorge, de se faire musulman. Livré tour à tour à deux marabouts chargés de l'instruire, il devint leur victime et non leur disciple. Menacé de mort, s'il tentait de s'évader, l'infortuné ne prévoyait plus de délivrance possible, lorsque la présence de notre archéologue réveilla son espoir, qui ne devait pas être déçu. M. Guérin oublia complétement qu'en se faisant le protecteur de l'esclave, il pouvait compromettre et sa sûreté et peut-être l'avenir de sa mission : il vit un Français tombé dans le plus déplorable état d'abjection, il n'hésita pas et déclara sans détour qu'il ne pouvait laisser plus longtemps un de ses compatriotes dans une pareille misère. C'est donc grâce au savant voyageur que le pauvre esclave recouvra la liberté et revint en France, auprès d'une famille qui le supposait à jamais perdu. Cette action, que M. Guérin trouve toute simple, n'en fait pas moins grand honneur à son caractère.

Nous ne pouvons suivre M. Guérin dans tous les territoires qu'il a explorés : à la sainte ville de Kaïroan, à Utique, à Hippone-Zaryte, à Sicca Veneria, à Thugga, où se trouvait, il y a encore quelques années, la fameuse inscription bilingue. — Son ouvrage, où se pressent les renseignements les plus circonstanciés, n'est pas de ceux qui s'analysent complétement en quelques phrases ; pour être critique exact, il faudrait passer en revue les 536 inscriptions qu'il a relevées ; mais beaucoup de nos lecteurs nous sauraient peut-être fort peu gré d'un pareil déploiement d'érudition ; ce chiffre si élevé d'estampages et de transcriptions atteste pourtant une persévérance remarquable. Quand on examine de près ce qu'il faut de patience et de courage pour accomplir une pareille œuvre, on se demande si la science n'a pas, comme la religion, ses missionnaires prêts au dévouement le plus absolu. Il est, en effet, curieux de voir avec quelle aveugle confiance, avec quel glorieux fanatisme, les savants européens, uniquement occupés de leurs découvertes, s'élancent au milieu des pays les plus inhospitaliers ; ils marchent à l'encontre de dangers que n'oserait affronter de sang-froid l'homme le plus résolu.

Combien de fois, poussé par la passion de tout connaître, M. Guérin a-t-il été exposé à la mauvaise foi insigne des Arabes et à leurs balles meurtrières ! Sa fermeté fut toujours son meilleur sauf-conduit.

On nous racontait dernièrement, à ce sujet, par quelle étrange méprise un savant Allemand avait trouvé grâce devant les Tunisiens du désert. En pays musulman, les fous sont considérés comme des personnages sacrés : c'est la loi. Non-seulement on les

respecte, mais on les choie, on les accable de prévenances. Plus un homme est insensé, plus il a de droits à la vénération populaire, car son âme, qui erre au milieu des sphères célestes, semble alors d'autant plus éloignée de la terre. Quelques heures après son arrivée à Tunis, notre docteur s'arme de la boîte d'herborisation et de l'appareil complet du naturaliste. Dans son empressement, il conserve la cravate blanche universitaire, le chapeau et le frac européens; il passe au travers de tribus que le bey lui-même ne maintient pas aisément sous sa dépendance. Partout il ne rencontre que gens à sa dévotion, que populations serviables et hospitalières. On brigue même le privilége de l'aider dans ses recherches; il voit de nombreux indigènes déraciner à son intention des arbres séculaires.

Le botaniste fit ample moisson de découvertes, mais il fut ensuite quelque peu honteux des honneurs qu'on lui avait rendus, en apprenant qu'on l'avait tout simplement pris pour un insensé.

Nous tenons d'un voyageur, M. Dunant, cette autre anecdote non moins caractéristique. Un géologue en tournée dans la Régence fut, il y a quelques années, tout à coup attaqué par une bande de voleurs qui se disposèrent à le dépouiller. Voulant au moins sauver du désastre son sac de minéraux, le pauvre savant le serre contre lui et cherche à le dérober à la vue des larrons; vaine tentative, ceux-ci s'en emparent et l'ouvrent. Grande est leur déception : ne voyant que cailloux de couleurs et de variétés différentes, ils n'hésitent pas une minute à croire que leur victime a l'esprit dérangé; saisis à la fois de crainte, de repentir et

de respect, ils se jettent à ses pieds, baisent ses genoux, lui rendent tout ce qui lui a été pris et se sauvent éperdus, pensant être sous le coup de la malédiction divine. Comme l'Arioste dans les montagnes de la Garfagnana, le bon géologue demeura stupéfait du pouvoir de la science et comprit qu'en Orient il est souvent sage de passer pour fou.

Si M. Guérin ne fut nulle part taxé de folie, il faillit du moins être pris pour sorcier dans une bourgade nommée Korbès. Son arrivée dans cet endroit coïncida avec une éclipse de soleil; c'en était assez pour qu'on lui attribuât quelque pacte secret avec le diable : « La présence des chrétiens nous est toujours funeste », dit sentencieusement un vieillard, et la population se répétait, en tremblant, la même phrase.

Le voyage accompli par notre savant collègue demeurera comme un des plus solides travaux de l'époque. On le lira avec un intérêt constant, et l'on se souviendra toujours qu'un autre nom cher à la science se trouve attaché à la belle œuvre de M. Guérin, c'est celui de M. le duc Albert de Luynes, dont la munificence rend de si précieux services à l'archéologie; c'est sous ses auspices et à ses frais qu'a été exécutée cette belle exploration.

II

LA KABYLIE.

Les Kebaïles du Djerdjera. — MM. Devaux, H. Aucapitaine, etc.

Les Kebaïles (pluriel de Kabyle) forment une nationalité à part : mœurs, coutumes, caractère, gouvernement, tout, chez eux, est empreint d'un cachet original.

MM. Devaux, Henri Aucapitaine, Charles Richard et plusieurs autres officiers français ont entrepris la curieuse étude de ce petit peuple montagnard.

M. Aucapitaine s'adonne depuis longtemps à des recherches fructueuses sur les populations algériennes. On lui doit surtout de précieux renseignements sur le langage des Kebaïles; M. Charles Richard a composé sur le même peuple plusieurs ouvrages dont la lecture est fort attrayante; M. Devaux a mis au jour sur les tribus du Djerdjera un livre fort instructif qui captive depuis le commencement jusqu'à la fin; ce n'est pas là un fait assez commun pour qu'on ne lui en sache pas gré.

Son ouvrage n'est pas l'œuvre d'un de ces voyageurs qui dépeignent souvent ce qu'ils ont à peine entrevu, mais l'ouvrage d'un écrivain consciencieux et savant qui décrit ce qu'il connaît depuis longtemps et n'avance pas un fait sans en être positivement sûr.

Cette fidélité, si difficile du reste à atteindre, a dû paraître moins laborieuse à M. Devaux qu'à tout autre; car l'auteur du nouvel ouvrage a vécu, en qualité d'officier du bureau arabe, de longues années dans la Kabylie, et a pu se pénétrer profondément du caractère de ses habitants.

Ce qui frappe particulièrement dans la société kabyle, c'est la forme et la vigueur de ses institutions politiques. Cette vigueur s'explique par l'espèce d'ordre hiérarchique qui a présidé à la formation de la société; — les Kebaïles ont des lois ou *kanoun* qui sont nettement formulées et qu'on observe souvent avec rigueur; au-dessous et comme interprète du code, vient la *Djemaa*, qui est à la fois une assemblée politique et une cour judiciaire; cette assemblée est toute puissante, elle décide de la guerre et de la paix, et frappe les criminels de ses arrêts; après, et dans une situation souvent fort humble, se placent les *Amins* ou chefs de village, fonctionnaires qui subissent directement l'influence de la Djemaa.

A côté de ces autorités diverses, il en est une autre, faible en apparence, mais forte en réalité; nous voulons parler de celle des marabouts, qui ont conquis leur position à force de ruse et de patience; issus probablement des Maures chassés d'Espagne, les ancêtres des marabouts se virent d'abord en butte à la haine générale, parce qu'ils osaient se présenter en guerriers; mais ils jugèrent bientôt que l'astuce est quelquefois une arme plus sûre qu'une épée, et prirent un autre caractère : ils s'adressèrent à la pitié des montagnards du Djerdjera, n'inspirèrent aucune défiance, car ils s'entourèrent du manteau de la religion; ils

se plièrent, dans les premiers temps, aux conditions les plus humiliantes, pensant bien qu'un jour viendrait où ils pourraient relever la tête; leur tactique réussit si bien qu'aujourd'hui leur puissance balance celle des *Amins* et parfois même celle de la *Djemaa* : « C'est entre leurs mains que se prêtent les serments exigés pour se laver d'un crime, d'un délit, etc. Celui qui doit jurer s'approche du marabout; ce dernier lui entoure le cou avec un pan de son burnous et dicte la formule, qui est répétée mot pour mot par l'accusé. Quand le serment est prêté, le marabout retire son burnous et semble ainsi délier de la faute dont on était soupçonné. »

Malgré la conduite souvent honteuse de quelques marabouts, le peuple ne leur accorde pas moins, en général, une vénération très-grande : « Un marabout ne se bat pas, dit-on, c'est une femme. Qui de nous voudrait en tirer vengeance, en admettant qu'il se conduisît mal à notre égard ? »

Chez bien des peuples, la religion consiste en pures jongleries; il faut, aux esprits peu éclairés, des figures pour les frapper; les marabouts le savent et en abusent; ils sont prodigues de talismans et de dessins cabalistiques, ils distribuent des amulettes, détournent au besoin les invasions d'insectes, mais plus aisément les fléaux qui commencent à disparaître, et commandent même aux éléments : « Il en est, dit M. Devaux, qui, ayant le secret des acides, donnent de petits papiers entièrement blancs, qu'ils recommandent de porter sous le vêtement et sur la chair pendant quelques jours, de sorte qu'au bout de ce temps, la chaleur du corps ayant fait ressortir l'écriture d'abord

invisible, on est forcé de croire au miracle. » C'est ainsi qu'on fait usage, en Afrique, de l'encre sympathique !

On comprend que les marabouts derviches n'opèrent pas de pareils miracles sans avantages personnels; ils ont toujours la main ouverte à la générosité kabyle.

M. Texier, de l'Institut, raconte que la ville de Bougie fut témoin, en 1851, d'un prodige opéré par le marabout Sidi Rhamdan, enterré depuis cent ans à la porte de la ville. Alger souffrait d'une violente épidémie de choléra, et toute la campagne environnante était décimée. Une certaine nuit, Sidi Rhamdan, qui dormait profondément dans son tombeau, entend marcher sur les cailloux de la route : « Qui est là? Qui vient troubler mon sommeil à cette heure ? » cria-t-il d'une voix tonnante. Alors un monstre à pieds de vautour et ayant une tête hideuse, s'approcha de la porte de la kouba, et dit : « Je suis le choléra; j'ai faim et je vais à Bougie. — Bougie est sous ma protection, répondit le marabout, et je t'ordonne de fuir au plus vite. » Ce que fit le choléra épouvanté. Les Arabes sont persuadés qu'ils le doivent à Sidi Rhamdan, le haut protecteur de la ville.

La prestation des serments est la source d'un de leurs meilleurs revenus. Comme ils président aux engagements les plus solennels, ils ne se font aucun scrupule d'en délier aussi les Kebaïles, si toutefois ceux-ci se présentent devant eux avec de bonnes pièces d'argent.

Le plus misérable même de ces charlatans est entouré d'un saint prestige après sa mort, et son tombeau est pris à témoin des serments. C'est aussi autour

de la kouba, ou dernière demeure des derviches, qu'on élève de préférence des gourbis et qu'on forme de nouvelles bourgades.

M. Devaux, dans son excellent ouvrage, passe en revue les mœurs, les coutumes, les institutions de cette curieuse nation kabyle, et fait, dans une deuxième partie, la description détaillée du Djerdjera, cette Suisse algérienne. — Ce n'est pas dans le court espace d'un résumé qu'il est permis d'entrer dans tous les détails d'un livre de cette nature; — on aimerait pourtant à suivre M. Devaux dans ses intéressants chapitres concernant la guerre, la condition des hommes et surtout celle des femmes; on apprendrait que dans les montagnes du Djerdjera on achète une femme trois cents francs, et qu'on n'hésite pas toujours à s'en défaire lorsqu'on trouve un bon acquéreur; on saurait qu'à la naissance d'un garçon, la mère pousse des *you! you!* qui sont un signe irrécusable de sa grande joie, et que le mari remercie Allah en tirant un coup de fusil, tandis que, si le malheur veut que le nouveau venu soit une fille, la poudre ne parle pas et la mère se lamente sur sa mauvaise fortune; — on trouverait des anecdotes piquantes qui ne sont pas toujours plus à l'avantage des femmes que des maris, et de curieuses réponses de Kebaïles qui seraient sûrement reçues favorablement par les dames françaises; — en voici une : un Français tient le discours suivant à un Kabyle : — Tu fais de ta femme ton esclave, tandis qu'elle devrait être ta compagne, tu la rabaisses et elle ne se fait plus scrupule de te tromper; en France, les femmes sont libres et généralement vertueuses. — Nous le savons bien, répondit le monta-

gnard, mais c'est que vos femmes sont des anges, tandis que les musulmanes sont de vraies diablesses.

Voici un autre fait qui donne une idée assez exacte de la condition des femmes en Kabylie :

Une femme de la tribu d'Aïth-Sinakil vient un jour porter plainte au kadi et reprocher à son époux de ne pas lui permettre d'aller chercher du bois et de l'eau pour le service de la maison.

— Eh ! qui donc y va ? demanda le kadi.

— C'est notre âne.

— Tu dois t'estimer heureuse d'avoir un mari qui t'épargne une pareille fatigue, reprit le juge.

— Allons donc ! Je suis au contraire la plus malheureuse des femmes d'être ainsi recluse.

Voilà donc les alternatives de la femme en Kabylie : être employée aux plus pénibles travaux, ou être retenue prisonnière.

III

LE BASSIN DU NIL ET LES GRANDS LACS ÉQUATORIAUX.

Coup d'œil général sur les voyages entrepris dans cette région.

Personne n'ignore les efforts tentés depuis vingt ans pour la découverte des sources du Nil. Ce problème semblait tellement indéchiffrable que quelques personnes finissaient par se ranger à l'opinion d'Andrea de Bono, qui prétendait que le Nil Blanc était formé, non par un grand lac, mais par une infinité de ruisseaux éparpillés dans les environs de Gondokoro. Cette

opinion, peu conforme aux données généralement admises, a toujours été combattue par les géographes. La bonne foi de A. de Bono n'était pas directement mise en doute, mais on supposait, avec raison, qu'un voyageur forcé de rebrousser chemin et ne trouvant pas, d'ailleurs, devant lui une rivière assez large pour porter son embarcation, avait été involontairement amené à indiquer comme rapproché de sa dernière étape le mystérieux point qu'il cherchait.

En dépit donc des renseignements de A. de Bono, il valait mieux s'en tenir aux hypothèses précédemment émises. Suivant toutes probabilités, le Nil sortait de quelque lac situé dans les parages subéquatoriaux; cette conjecture, qui devient à peu près une certitude, reposait, d'une part, sur une concordance unanime entre les géographes européens, asiatiques et africains, anciens et modernes, — et s'appuyait, de l'autre, sur les renseignements fournis par la plupart des voyageurs contemporains. Ainsi, l'opinion de A. de Bono se trouvait presque annihilée, parce qu'elle n'avait pour base qu'une simple supposition individuelle, tandis que l'opinion des autres voyageurs était fortifiée par la tradition historique et par une sorte d'accord universel.

L'acharnement que l'on a mis à découvrir les sources du Nil cache un projet d'une haute portée. L'Afrique n'a joui, jusqu'à présent, que d'une existence partielle. La civilisation s'y est, pour ainsi dire, promenée sur les côtes, elle ne s'est jamais avancée jusqu'au centre; eh bien! c'est précisément le but que l'on s'est efforcé d'atteindre en recherchant la tête du Nil. Que cette immense artère sorte, comme nous

l'admettons sans peine, du lac Victoria, magnifique nappe d'eau dont les environs sont excessivement riches, voilà le nœud vital de l'Afrique trouvé; — des relations s'établissent entre l'Égypte et le cœur du continent, des routes se tracent entre le lac Victoria et Mombaza ou Zanzibar (océan Indien). Tout s'anime, à la léthargie succèdent l'activité et la vie.

Le mouvement qui s'opère en Afrique est comparable à celui qui s'effectue en Australie. Des deux côtés, on s'avance du nord au sud et du midi au septentrion. Les explorateurs s'y mettent au service de grandes idées et y travaillent au progrès de la civilisation. Quelques nègres australiens disparaîtront peut-être devant le flot anglais, mais ils feront place aux colons européens et chinois, qui sauront au moins utiliser les richesses du pays. — Quant au nègre africain, en pénétrant dans le courant général, il rejettera peu à peu les langes qui l'entourent et finira par conquérir le rang qui lui est dû dans la famille humaine.

L'ignoble trafic d'esclaves dont la région du haut Nil est le centre cessera dès que le commerce, facilité par les débouchés, s'introduira dans ces parages; d'ailleurs, ayant le contrôle immédiat de ses concitoyens, l'Européen n'osera plus se livrer à cette traite honteuse.

Ils ont donc rendu de notables services à l'humanité, ces voyageurs qui, par leur courage et leur persévérance, ont exploré ce fleuve et le lac ou les lacs d'où il paraît sortir. Nous ne pouvons que les nommer ici; encore ne citons-nous que les principaux : c'est d'Arnaud, qui, dès 1840, remonte jusqu'à 4° 42′ de latitude nord; — c'est le P. Knoblecher, qui s'est

avancé peu après jusqu'au 3e degré; — Angelo Vinco, Andrea de Bono, Miani, qui ont atteint environ le 2e degré et le 2e degré et demi; — c'est Vaudey, qui a péri, en 1854, victime d'une lutte avec les indigènes; — ce sont les frères Ambroise et Jules Poncet, qui, intrépides chasseurs d'éléphants, ont parcouru, pendant plusieurs années, de vastes forêts, dédale inextricable de cours d'eau et de lacs; — c'est le docteur Peney, dont le voyage inspirait tant d'espoir et que les fièvres paludéennes ont enlevé en 1861; — c'est G. Lejean; — ce sont les PP. Giovanni Beltrami, Kircher, Morlang, Kaufmann, missionnaires aussi instruits que zélés; — les Italiens Bolognesi et Antivari, qui ont surtout poussé leurs courses du côté du Bahr-el-Ghazal, un des principaux affluents de l'ouest; — mesdames Tinné, que leurs goûts aventureux avaient fait prendre pour de dignes filles d'Albion, mais qui ont pour patrie la Hollande; — J. Petherick, qu'on a cru mort un instant et qui est parvenu à Gondokoro, vers le même temps que son compatriote Baker; — Heuglin, qui, après avoir parcouru l'Abyssinie et le sud de la Nubie, s'est avancé dans les parties occidentales du bassin du Nil Blanc, où il a perdu son compagnon le docteur Steudner; — Schubert, qui vient de mourir aussi; — enfin Speke et Grant, qui arrivèrent à Gondokoro, sur le Nil Blanc, le 15 février 1863, après un immense voyage à travers bien d'autres espaces que le bassin du Nil, tout en ayant pour but principal, cependant, les sources de ce fleuve.

Les missionnaires Krapf, Rebmann et Ehrardt.
Le baron de Decken.

C'est probablement la recherche de l'origine du Nil qui engageait les missionnaires allemands Krapf, Rebmann et Erhardt, à quitter dès 1849 la côte orientale d'Afrique, pour accomplir dans l'intérieur du continent plusieurs grandes excursions qui ont dévoilé l'existence de lacs immenses et des plus hautes montagnes africaines. Ces intrépides missionnaires produisirent, pour ainsi dire, par leurs découvertes, une véritable révolution dans les connaissances géographiques.

Il est maintenant un fait hors de doute : de spacieux lacs s'étendent au sud de l'équateur. L'existence d'une mer intérieure dans ces régions avait été soupçonnée par plusieurs illustres géographes : Ptolémée faisait naître le Nil dans trois lacs ; Aboulféda parle d'une espèce de mer qui pouvait, selon lui, avoir 50 lieues de largeur ; on a longtemps mis, sur nos cartes du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, un long lac Maravi.

Les missionnaires allemands dont nous parlons durent à leurs recherches actives la connaissance, un peu vague cependant, de vastes masses d'eau, qu'ils croyaient communiquer entre elles et ne former qu'un seul lac, nommé Ouniamési, rival de la mer Caspienne en étendue ; on apprit plus tard que ce sont quatre lacs distincts et qui portent les noms d'Oukérévé, de Tanganyika, de Rokoua et de Nyassa (c'est-à-dire lac).

Les mêmes voyageurs ont aussi fait connaître, les premiers, les monts Kénia et Kilimandjaro, gigantes-

ques sommets qui pourraient bien être les montagnes de la Lune des anciens. Le baron de Decken s'est élevé récemment sur la seconde de ces montagnes, et l'a trouvée haute de plus de 6,000 mètres.

Le comte d'Escayrac de Lauture. — Brun-Rollet.
Les Niam-niam anthropophages et hommes à queue.

En 1855 et 1856, une grande nouvelle agita le monde géographique. M. le comte d'Escayrac de Lauture, déjà connu par une remarquable excursion dans le bassin du Nil et dans les déserts voisins, formait le plan d'un voyage aux sources du Nil Blanc. La France saluait en lui le futur découvreur de cette tête mystérieuse du plus célèbre des fleuves. Doué d'une grande fermeté de caractère, ce savant distingué promettait à notre pays une gloire de plus, et à la science une ample moisson de documents. Il n'en fut rien. L'expédition si chaleureusement acclamée fut arrêtée dès ses premiers pas en Afrique par un désaccord qui s'éleva entre les membres, peut-être trop nombreux, qui la composaient. Cet échec prouve, une fois de plus, qu'il faut attendre moins des commissions scientifiques que des voyageurs isolés.

A la même époque, Brun-Rollet, voyageur sarde, parcourait fructueusement le bassin du Nil; il remontait le Keïlak, une des branches les plus considérables de ce fleuve, et se dirigeait vers l'ouest. Les renseignements qu'il nous a donnés sont d'un vif intérêt; les relations qu'il a pu recueillir de la bouche des Arabes font comprendre que le nom de *Niam-niam* est celui de plusieurs tribus anthropophages. «Ces hordes,

dit-il, appartenant au dernier échelon de la race humaine, sont dominées par les superstitions les plus insensées. Leur roi ou chef est plus craint pour son pouvoir de devin et de sorcier que pour sa puissance. » Lorsque le chef est mort, on brûle son corps et l'on conserve précieusement sa graisse, considérée comme un merveilleux talisman. Les restes sont jetés dans une large fosse avec quatre prisonniers, auxquels on prend la précaution de couper les jambes, pour les empêcher, dit-on, de quitter leur service auprès de l'illustre défunt. Cette population cannibale, s'il faut en croire les indigènes des tribus voisines, préfère la chair humaine à celle des animaux, et se repaît des cadavres des malheureux attaqués de maladies.

Ce sont ces mêmes Niam-niam qui, d'après M. de Castelnau et plusieurs autres savants, étaient munis d'un appendice caudal. Aujourd'hui, il est avéré qu'un ornement en peau, singulièrement placé à l'extrémité de la colonne vertébrale, avait seul donné lieu à cette méprise. Notre ami, G. Lejean, a levé tous les doutes à cet égard.

On a dit, du reste, beaucoup trop de mal des Niam-niam : quelques voyageurs très-sérieux les ont dépeints sous des couleurs assez favorables.

Burton et Speke : voyage aux grands lacs de l'Afrique centrale.

Le capitaine anglais Burton avait fait déjà, en 1855, d'intéressantes explorations à l'extrémité orientale de l'Afrique, dans le pays des Somâlis, peuple de couleur noire, mais cependant d'un beau type caucasique; on les dépeint comme lâches et efféminés, adonnés, pour la plupart, à l'oisiveté; ils assiégent les caravanes de

leurs importunes et incessantes demandes : aussi les Arabes désignent-ils satiriquement le Somâl par la dénomination originale de *pays de Donne-moi quelque chose.* De cruelles maladies sévissent sur les Somâlis : M. Burton prétend que la petite vérole a pris naissance dans leur contrée.

Ce voyageur sagace et instruit voulut aller plus avant dans cette terre d'Afrique, dont l'intérieur mystérieux offrait à son courage et à son imagination un champ plein d'attrait : il s'adjoignit le capitaine Speke en 1857. Ces deux explorateurs s'avancent de Mombas côte orientale) vers l'ouest ; ils arrivent au pays d'Ouniamési ; ils voient enfin le lac Tanganyika, et ils apprennent qu'au lieu d'un grand lac, comme l'avaient cru les missionnaires, il s'en trouvait quatre, dont le plus occidental était sous leurs yeux. Leur excursion sur les rives et dans les îles de cette magnifique nappe d'eau contiennent des observations intéressantes : malheureusement ils eurent trop souvent à se plaindre du contact de populations astucieuses, cupides, féroces et d'une hideuse malpropreté.

Un des fléaux de ces régions équatoriales, ce sont les moustiques et une foule d'autres diptères. Le capitaine Burton fut tellement piqué par ces insectes, qu'il manqua en perdre la vue et l'ouïe : il resta malade et incapable de reprendre sa route durant plusieurs mois ; pendant ce temps, le capitaine Speke fit une excursion au nord et découvrit le lac Oukérévé ou Nyanza, qu'il appela naturellement Victoria, nom vénéré que les Anglais prodiguent à presque toutes leurs découvertes, et qui se trouve répété au moins deux cents fois à travers la géographie des cinq parties du monde.

C'est cette grande découverte qui l'engagea à entreprendre plus tard dans les mêmes régions, avec le capitaine Grant, une expédition qui est devenue un des premiers événements géographiques du siècle, et que nous allons raconter tout à l'heure.

Speke rejoignit Burton, qui regretta vivement de n'avoir pas contribué à cette belle exploration; et nous avons lieu de croire que les deux voyageurs, en revenant dans leur patrie, n'étaient pas liés d'une amitié aussi intime qu'à leur départ.

Speke et Grant à la recherche des sources du Nil.

Au printemps de 1863, il y eut encore grand émoi parmi les géographes : — deux intrépides voyageurs anglais, dont on n'avait pas de nouvelles depuis dix-huit mois, venaient d'arriver à Khartoum; partis de Zanzibar, ils avaient, disait-on, franchi le centre de l'Afrique et découvert enfin les sources du Nil; désormais cette question, en litige depuis tant d'années, tombait dans le domaine public; plus d'entreprises importantes à accomplir; le Nil perdait de son mystère et montrait enfin sa *tête sacrée.*

Voilà ce que répétèrent alors les revues, les journaux et même les sociétés savantes. Il fallut bientôt en rabattre. MM. Speke et Grant étaient bien, en effet, partis de Zanzibar; ils avaient, il est vrai, fait un vaste et admirable voyage, parcouru les régions équinoxiales de l'Afrique, salué les grands lacs, revu cette sorte de mer intérieure baptisée du nom royal de Victoria; ils avaient aperçu l'écoulement d'un fleuve considérable se dirigeant du côté du nord; mais les

sources du Nil étaient-elles pour cela découvertes? Malheureusement non; le problème est, sans doute, sur le point d'être résolu, mais, de fait, il ne l'est pas encore, car, en négligeant de suivre un coude que fait le fleuve à sa sortie du lac Victoria (Oukérévé ou Nyanza), ils ont autorisé les attaques des géographes sur la valeur réelle de leur découverte. Qui nous assure, en effet, que le bras le plus important du Nil est celui qui prend naissance dans le lac Victoria? Qui peut nous affirmer que l'artère principale ne sort pas du lac Luta Nzighé, dont l'étendue n'est que très-vaguement déterminée et dont le volume d'eau est tout à fait inconnu? Je n'ignore pas que les sauvages ont été consultés et que, suivant eux, le cours d'eau qui se détache des rives septentrionales du lac Victoria, incline à l'ouest, se raccorde pour ainsi dire au Luta Nzighé, et se courbe ensuite du côté du nord; mais, en vérité, est-il permis d'ajouter grand crédit à des témoignages d'indigènes, témoignages d'une authenticité toujours très-douteuse? Aurions-nous une opinion bien nette du cours de la Dordogne si, nous trouvant au fond de l'Auvergne et du Limousin, nous nous contentions simplement d'interroger les paysans du Cantal et de la Corrèze? Assurément non. A plus forte raison, devons-nous nous mettre en garde contre les documents fournis par les érudits de Chopi et de Kidi.

Au reste, sans disserter plus longtemps, examinons de plus près les faits; suivons l'itinéraire des capitaine Speke et Grant.

Au mois d'octobre 1860, les deux voyageurs quittent Zanzibar, débarquent à Bagamoyo, et pénètrent dans l'Ouzaramo. Par une pente presque insensible, ce pays

s'élève jusqu'à environ 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. De là, ils entrent dans l'Ouzagara, contrée riche, bien boisée, et revêtue de gras pâturages où s'ébattent une foule de ruminants et surtout de gracieuses antilopes; ce territoire franchi, ils parcourent l'Ougogo et foulent ensuite le sol de l'Ouniamési ou Ounyamouézi (*terre de la Lune*). C'est une des plus remarquables régions de l'Afrique; on y voit des troupeaux considérables, des bois magnifiques et les cultures les plus variées. La population, qui partout s'harmonise avec la nature, y paraît heureuse, bien douée, peu réfractaire à la civilisation.

De là, marchant vers le nord, ils traversent le Karagoué, pays montagneux, coupé par des torrents limpides qui tombent dans le grand lac Victoria. Les vallées, généralement bien arrosées, nourrissent de nombreux troupeaux. On y rencontre également des champs bien cultivés, dont les principaux produits sont les haricots, les bananes, le tabac, les tomates et les cannes à sucre.

L'Ouganda, que les voyageurs visitent ensuite, est considéré par eux comme le jardin de l'Afrique équatoriale. Voilà à peu près la description qu'ils en ont faite : « La fertilité de cette contrée, disent-ils, est merveilleuse; toutes les plantes y croissent. Les plus beaux arbres se pressent dans d'admirables vallées; on voit d'immenses étendues de champs plantés de bananiers, dont les fruits sont la base de la nourriture des habitants. Comme en Europe, le café y est pris à titre de stimulant; les dattiers y viennent à l'état sauvage; là encore, il est permis de vérifier la loi naturelle de l'influence directe du sol sur la popula-

tion ; malgré le despotisme de leurs souverains, malgré les rigueurs des lois qui les gouvernent, les indigènes de l'Ouganda sont fiers de leur patrie; leur ambition, du reste, est restreinte; le désir d'une grande fortune ne les trouble jamais ; ils chérissent leur pays et se déclarent heureux ; un petit jardin, habilement cultivé, suffit aux besoins de toute une famille ; dans ce pays modèle, chacun, a-t-on dit, ressent une sorte de fièvre d'indépendance vis-à-vis des exigences matérielles de la vie.

« Une particularité remarquable de l'Ouganda, ce sont les collines coniques qui le couvrent et en font une sorte de taupinière dont les sommets s'élèvent à environ 100 mètres au-dessus du niveau de la plaine. Les cours d'eau disparaissent sous des fourrés épais ou sous le feuillage des arbres qui les jalonnent; sur la pente des collines s'élèvent les habitations et les plantations ; leurs sommets sont couverts de hautes herbes [1]. »

A ce paradis africain succèdent des territoires tristes, monotones et très-pauvres. C'est là l'éternelle loi des contrastes. La végétation de l'Ounyoro est aussi maigre que celle de l'Ouganda est luxuriante et active. Il va de soi que le peuple s'en ressent. Les habitants de l'Ounyoro manquent à peu près d'intelligence ; ils traînent une existence languissante et inutile ; la terre cultivée parviendrait évidemment à donner quelques produits ; mais l'indigence a jeté les sauvages dans un tel état de prostration, qu'ils sont incapables d'un travail suivi. Ayant beaucoup à faire, ils ne font rien. Le

1. *Nouvelles Annales des voyages.*

malheur se croise les bras. Ils vivent uniquement de quelques patates et de quelques fruits qui pendent aux arbres. Partout la misère morale est la conséquence de la misère physique.

Speke et Grant avaient hâte de quitter cette pauvre contrée. Ce ne fut pourtant qu'après plusieurs semaines de marche qu'ils en sortirent.

Avant de continuer à suivre les voyageurs dans la direction du nord, mentionnons l'importante excursion qu'ils firent au lac Victoria, précisément à l'endroit même où un grand fleuve, le Nil sans doute, s'en détache. Ils ont décrit plusieurs fois l'impression qu'ils éprouvèrent à la vue de cette large artère cherchée depuis si longtemps, véritable Protée qui semblait fuir devant les investigations, et qui cédait enfin à leurs persistantes recherches.

Les explorateurs se souvinrent en ce moment de la France; ils appelèrent cet estuaire *canal Napoléon*. Ainsi, le même nom se trouve deux fois rappelé dans le bassin du Nil: à la source du fleuve par celui de Napoléon III, à son embouchure par celui de Napoléon Ier, dont le souvenir sera toujours vivant en Egypte.

Les eaux du lac Victoria s'élancent vers le nord-ouest; elles franchissent une chaîne de rochers granitiques et forment une cataracte d'un assez bel aspect, que Speke nomma *chute de Ripon*, en l'honneur du président de la Société géographique de Londres. Ensuite, le fleuve s'élargit, s'étend dans le pays d'Ounyoro et incline tout à coup brusquement du côté de l'ouest. C'est là que les voyageurs eurent la malencontreuse pensée de l'abandonner; au lieu de côtoyer ses rives, ils se dirigèrent vers le nord, en traversant les pays

de Kidi et de Madi. Ils assurent avoir retrouvé le même cours d'eau à 40 lieues de là ; mais, si cette conjecture a de très-grandes probabilités, ce n'est pourtant toujours qu'une hypothèse.

A peu de distance de l'endroit où il rejoignit le Nil, Speke reconnut sur la rive droite du fleuve le tamarinier sur lequel, en 1860, le voyageur italien Miani grava son nom. Désormais, les deux courageux explorateurs pénétraient dans des parages déjà bien décrits par Peney et Andrea de Bono. Ils descendirent le Nil, arrivèrent à Gondokoro, et gagnèrent ensuite la ville de Khartoum.

Voilà donc le résumé de ce mémorable voyage qui, non-seulement circonscrit, simplifie la question des sources du Nil, mais jette de vives lumières sur l'ethnologie, la faune, la flore et la topographie d'une grande partie du monde africain.

Le docteur Cuny. — La vertu au Kordofan.

Le docteur français Charles Cuny habita pendant longtemps l'Égypte ; il savait parfaitement l'arabe et connaissait à merveille les mœurs des indigènes du bassin du Nil. Il partit du Caire le 22 novembre 1857, pour aller visiter le Kordofan et le Darfour. Après avoir suivi le fleuve jusqu'au milieu de la Nubie, il s'enfonça dans le désert situé à l'ouest de la grande courbure du Nil, et arriva en 1858 à Obéid, capitale de Kordofan. Il se dirigea ensuite vers le Darfour, où il dut arriver au mois de juin. C'est là qu'il est mort. On croit, en général, qu'il a été tué par un fanatique.

Les notes laissées par ce voyageur ont été insérées

dans les *Annales des voyages :* nous les avons lues avec un très-puissant intérêt; l'exposition nette, la lucidité des appréciations nous font encore plus regretter la perte que la géographie et l'histoire naturelle ont faite dans ce savant explorateur. Les peuples qu'il étudia principalement, avec les Kababiches, sont ceux du Kordofan; il y a, dans les détails de mœurs qu'il rapporte, des faits si prodigieusement éloignés de la ligne de conduite des Européens, que nous renonçons à les répéter. On dirait que tout se passe là-bas à l'inverse de ce qui a lieu en Europe. Chez les Kababiches, une honnête femme est celle qui a le plus d'amants. C'est presque un crime que d'être fidèle à un seul homme; on répudie donc sa compagne pour cause de fidélité. Un indigène, obligé de quitter sa demeure, se met immédiatement en quête d'un remplaçant. Si cet hôte privilégié montre trop de délicatesse, il devient l'ennemi le plus haï, le plus détesté; il sera certainement assassiné par le mari si l'occasion s'en présente. Chez les mêmes montagnards, la polyandrie est en usage; la femme peut avoir deux maris. L'un est riche, et l'autre, en général, un pauvre diable qui, ne pouvant payer la dot de la femme, a été d'abord écarté. Le riche achète; le pauvre économise, thésaurise, se rend ensuite auprès du mari, et demande le partage; on le lui accorde, mais suivant la somme qu'il apporte.

Il est bien d'autres faits, des plus curieux, que nous voudrions rapporter, si la plume ne s'arrêtait craintive devant de pareilles anomalies! Il y a, par exemple, une fête qu'on appelle *néfir* (en arabe, trompette, tambour), qui est le comble de la dépravation, et qui a pour but de combattre le dépeuplement national.

« Toutes ces histoires, dit avec raison le docteur Cuny, sont la honte de l'humanité, et cependant elles sont vraies et se passent à deux jours de distance d'Obéid, capitale du Kordofan, soumise à l'autorité prétendue éclairée des Egyptiens. »

Trémaux : voyage en Nubie. — Le Korosko. — Les cadavres du désert. — La ville de Khartoum. — Cruautés d'un pacha. — Exportation soudanienne. — Le prix des esclaves.

En 1848, un jeune architecte français formait, comme tous ses confrères, le projet d'aller vivre quelque temps avec le passé, ce grand maître du présent, sur le sol de Rome et de la Grèce; il part, salue l'Italie; mais tout à coup, poussé par une passion plus violente de déplacement, il veut admirer les ruines pharaoniques et s'élance du côté de l'Égypte. Il parcourt cette autre terre classique de l'art, s'installe un moment à Karnak, et, le crayon à la main, relève ces splendides monuments disséminés sur les bords du Nil. Au sud de l'Égypte, il est un vaste pays qui captive d'autant plus les archéologues que peu d'entre eux ont osé affronter les difficultés que la nature y oppose aux entreprises scientifiques. Notre architecte, M. Trémaux, séduit par les descriptions que plusieurs touristes en ont faites, n'hésite pas à franchir les derniers confins égyptiens et à remonter le Nil.

Nous le retrouvons bientôt dans la basse Nubie, en plein désert de Korosko, oubliant, il est vrai, quelque peu le but principal de son voyage, l'architecture, mais se livrant à des études topographiques et climatologiques généralement fructueuses. C'est dans cet

affreux désert de Nubie qu'il rencontre, non sans une triste impression, de nombreuses tombes de voyageurs et des débris d'animaux, qui jalonnent, pour ainsi dire, la route suivie par les caravanes. Une remarque curieuse est celle-ci : la plupart des cadavres abandonnés dans le Korosko n'offrent pas, comme on pourrait le croire, des débris osseux ou des charpentes d'épines dorsales, supportant deux rangées de côtes blanchies : ce sont des corps entiers recouverts de leur peau et ayant conservé presque entièrement leurs formes naturelles. En examinant de près ces tristes débris, M. Trémaux s'aperçut que, sous l'influence de l'atmosphère embrasée, les animaux étaient complétement desséchés et non décomposés. « Ces restes, dit le voyageur, ne répandent aucune odeur; l'intérieur du corps, réduit en poussière, est emporté par le vent à travers les ouvertures des deux extrémités du corps demeurées béantes. Il ne reste plus dans l'intérieur de ces peaux qu'une partie de la charpente osseuse maintenue par elles. Ces cuirs avaient pris une telle consistance, un tel degré de solidité, que tous mes efforts pour les crever furent sans résultat. »

Après de nombreux incidents, dont un des plus désagréables pour notre compatriote fut la perte de la plupart de ses bagages, emportés par les flots du Nil, M. Trémaux entra dans la ville de Khartoum, assise au confluent des deux Nils. Il apprécie comme elle le mérite cette misérable reine du Soudan oriental, et flagelle avec raison les mœurs relâchées de ses habitants. Le jugement sévère porté par M. Trémaux sur cette cité, concorde en tous points avec l'opinion d'un autre voyageur très-autorisé, M. Lejean. Khartoum est

le point de mire de la lie des traitants européens, qui savent pouvoir impunément y commettre les actes les plus condamnables. Le vol, le meurtre, les razzias, ne sont que peccadilles aux yeux de ces hommes dépravés; la cruauté est souvent leur passe-temps le plus cher. On cite, à ce sujet, des exemples de férocité inouïe de la part d'un Égyptien, l'un des habitants les plus célèbres de Khartoum.

Voici quelques traits des plaisanteries du Néron nubien : — un maréchal ayant blessé, en le ferrant, le cheval du pacha turc, ce grand personnage, pour punir le maréchal, le fit ferrer lui-même. Un jardinier lui ayant apporté une pastèque trop dure, il lui fit casser sur la tête toutes celles du marché. Une femme ayant accusé un soldat de lui avoir volé et bu son lait, l'illustre pacha fit ouvrir l'estomac du prévenu pour s'assurer de la vérité. Un paysan vient se plaindre qu'un soldat lui a dérobé un mouton. Après l'avoir entendu : « Quel est ce chien, s'écrie le despote, qui m'importune pour un mouton? qu'on le mène au kadi. » Ce qu'il entendait par kadi (juge) était un gros canon toujours chargé dans la cour de son palais, et au moyen duquel le plaignant fut lancé dans l'espace.

Eh bien! ces affreux exemples de cruauté se représentent encore de temps à autre; il n'est pas rare de voir un maître faire torturer son esclave et jouir des diverses phases de son agonie. On ferme les yeux sur de pareils faits, comme jadis sur la prétendue justice des rois. S'il faut pourtant ajouter foi à des nouvelles parvenues récemment en France, l'état des choses, depuis quelques mois seulement, aurait considérable-

ment changé à Khartoum. M. Petherick, consul anglais, aurait eu assez d'énergie pour menacer de la rigueur des lois les négriers européens. Voilà qui est fort honorable ; mais le pauvre homme joue gros jeu. Les habitants lui pardonneront difficilement cet acte de justice.

M. Trémaux n'a jamais entrepris d'expédition du côté des sources du fleuve Blanc, mais il a consciencieusement exploré une partie de la Nubie méridionale, et particulièrement les régions arrosées par le Nil Bleu et le Dender.

Son livre, qui résume ses impressions et ses observations, est d'un très-grand intérêt. Les faits y sont heureusement présentés ; des divisions nombreuses en rendent la lecture très-profitable. Spectacle merveilleux de nécropoles, considérations historiques, renseignements météorologiques, description des paysages, peinture des mœurs de la Nubie et de l'Abyssinie, tel est le sommaire général de ce bel ouvrage, qui captive constamment. On peut chaudement en recommander la lecture à ceux qui, voulant entreprendre un voyage dans le bassin du Nil, souhaitent d'avoir une idée exacte des hommes et des choses. On trouve, par exemple, dans ce livre, une liste détailllée des produits de l'exportation soudanienne, et, comme une des principales branches est le hideux trafic de marchandise humaine, M. Trémaux parle d'abord du commerce des esclaves. Les femmes esclaves se divisent en trois classes : les *comâci*, au-dessous de onze ans ; les *cédâci*, de onze à quinze ans, et les *balek*, au-dessus de ce dernier âge. Ce sont les *cédâci* qu'on estime le plus. La vente se traite, soit dans les magasins, soit à domi-

cile, soit à l'encan au bazar. L'esclave est promenée presque nue, et, si elle a eu la petite vérole, elle est sûre de trouver rapidement un acquéreur, car cette maladie est souvent mortelle. Le prix des esclaves mâles est moins élevé que celui des femmes; c'est exactement le contraire en Amérique. Parmi les produits du commerce, il faut signaler, au premier rang, la gomme, les plumes d'autruche, le bétail, la poudre d'or, le séné, le tamarin. D'autres articles se consomment sur place : tels sont le coton, le beurre, les dattes, etc.

G. Lejean : voyage au Nil Bleu et en Abyssinie.

M. Guillaume Lejean, qui avait déjà fait un remarquable voyage au Nil Blanc, vient de pénétrer, par le Nil Bleu, dans l'Abyssinie, la région africaine qui a vu peut-être, dans ce siècle, le plus d'éminents voyageurs français : Antoine d'Abbadie, Th. Lefebvre, Rochet d'Héricourt, Ferret, Galinier, etc., etc.

Il s'est avancé par le Sennâr jusqu'à Gondar. Ses dernières lettres, datées de 1863 et de 1864, rendent compte de ses impressions de voyage et éclairent sur bien des points la science. Il dépeint le pays comme très-favorable au commerce. Gondar se trouve, en effet, sur la route de toutes les caravanes qui, du Godjam et des pays galla, se rendent, soit au Caire, soit à la mer Rouge; elle est à la portée de tous les centres de produits de l'Abyssinie, et domine la magnifique plaine de Dembéa, qui lui assure un approvisionnement continuel. Cette capitale compte de nombreuses églises chrétiennes : la principale est même construite

avec un certain goût; car il y a un art abyssin, qui n'est dépourvu ni de finesse, ni d'imagination; l'imagination surtout y brille. M. Lejean a vu une sorte de tableau représentant le passage de la mer Rouge par les Hébreux; tout s'y trouve, Moïse et ses compagnons, d'un côté, Pharaon et les Égyptiens, de l'autre; tout y est, sauf la chronologie! L'artiste, en homme ingénieux, a jeté entre les deux troupes ennemies un brouillard épais indiquant une fusillade bien nourrie. N'est-il pas permis aux peintres de commettre quelques peccadilles historiques?

L'Abyssinie est une des contrées les plus pittoresques du monde : on l'a surnommée la *Suisse de l'Afrique*. De hautes montagnes, des cascades, des lacs, des forts sur des rocs inaccessibles, des collines couvertes de beaux arbres, en varient magnifiquement le paysage. Sa population est un mélange de toutes sortes de nations : les Abyssins proprement dits sont noirs, mais ont les traits de la race blanche; les Galla sont rouges; il y a aussi de véritables nègres.

Notre cher compatriote a rencontré à l'est du lac Dembéa, à Débra-Tabor, le célèbre empereur d'Abyssinie, Théodore. Il nous le dépeint comme un grand homme, encore barbare, mais plein d'enthousiasme, ayant deux passions : les femmes et la procédure. Jour et nuit, cet illustre justicier dicte des arrêts; le cri de *Djân-ho! Djân-ho!* retentit sans cesse. C'est le *haro* des anciens Normands, le cri des plaideurs qui viennent prendre rang.

Le Salomon abyssin ne reste jamais en défaut. Un assassin lui est amené; le misérable est un malin compère et veut éblouir la justice.

— Pourquoi as-tu tué? lui demande le Négus.

— Je ne sais pas : c'est le diable qui est entré en moi.

— Voilà, s'écrie Théodoré, un diable bien indiscret; je ne vois qu'un moyen de l'expulser. Qu'on coupe la tête à ce brave homme!

Une autre anecdote, et ce sera tout : lors du rétablissement de l'ordre (1853), le Négus fit une proclamation ordonnant que chacun revînt à sa profession première (le pays était couvert de soldats-bandits). Les gens de Tisva, dans le Foggara, les plus méchants drôles de l'Abyssinie, trouvèrent l'occasion bonne pour rire aux dépens de la proclamation; ils vinrent auprès de Théodore.

— En vertu de vos ordres impériaux, gracieux souverain, nous demandons à exercer notre profession héréditaire.

— Laquelle?

— Voleurs et coupeurs de route.

— Et vous la pratiquez toujours?

— Nous n'en avons pas d'autre.

— C'est bien, je vous pardonne le passé; mais je vais vous donner des bœufs et des charrues; vous allez devenir d'honnêtes laboureurs.

— Jamais!

— Vous ne voulez pas?

— Non!

— C'est bien; allez.

Ils partirent. La plaisanterie leur semblait des plus spirituelles; le Négus pensa autrement; il les fit suivre par des carabiniers, excellents tireurs, qui rendirent leur nombre infiniment moins considérable.

Ce célèbre empereur abyssin se croit sérieusement appelé à conquérir la moitié du monde.

Nous tenons de bonne source qu'un de ses envoyés s'est rendu ou va se rendre à la cour d'Alexandre II, porteur de considérations de la plus haute gravité, tendant au partage de la terre entière au profit de l'Abyssinie et de la Russie !

Le Charlemagne des noirs ne désespère pas d'étendre ses limites jusqu'en Europe. Fortifions nos frontières !

Notre compatriote a été constitué, suivant l'usage du pays, prisonnier d'État, en arrivant auprès de l'empereur ; il a même été mis aux fers ; mais, effrayé de cette audace envers un vice-consul de France, le gouvernement abyssin l'a relâché presque aussitôt, et M. Lejean a pu gagner son poste de Massaoua, sur la mer Rouge.

IV

LE SAHARA, LE SOUDAN.

Duveyrier, Richardson, Barth, Overweg.

Traversons le Sahara, où l'un de nos jeunes et hardis compatriotes, Henri Duveyrier, vient de faire une exploration féconde en renseignements curieux et précis ; — entrons, avec d'autres infatigables voyageurs, dans les territoires inhospitaliers de l'Afrique centrale.

C'est à l'initiative d'un homme de haute valeur, et dont le nom était déjà bien connu des géographes, à J. Richardson, que l'on doit le projet d'un voyage très-remarquable, commencé, en 1850, à travers le Sahara et le Soudan : aussi fut-il le chef officiel de cette expédition. Les deux autres savants qui l'accompagnèrent étaient les jeunes docteurs allemands Henri Barth et Adolphe Overweg.

Après une longue attente, que les docteurs Barth et Overweg employèrent à des recherches scientifiques dans les montagnes voisines de Tripoli, on se mit définitivement en route pour le sud, le 23 mars 1850. Les voyageurs traversèrent d'abord des déserts où la végétation apparaissait encore çà et là. « Toute cette partie de l'Afrique, rapporte Richardson, peut être comparée à un archipel dont les îles sont séparées par des bras de mer de différentes largeurs. » Plus les explorateurs avancent, plus le pays devient stérile et monotone; à des journées très-chaudes viennent souvent succéder des nuits froides et humides; le souffle brûlant du simoun, emportant avec lui des nuages de poussière, gêne considérablement la marche de la caravane. « Les chameaux et les hommes étaient dispersés çà et là, et se traînaient lentement, sans paraître avancer; aucun bruit ne se faisait entendre; personne n'avait la force de parler, encore moins de chanter, et le pas de tant d'hommes n'éveillait aucun écho dans cet immense désert de sable. Des flots d'une poussière rouge, jaune, éblouissante, s'élevaient autour de nous en tourbillons qui se renouvelaient à chaque pas; par moment s'étendaient de grandes taches noires d'une végétation étouffée en naissant. Chaque objet,

grossi par les vapeurs qui l'entourent, varie et change à nos yeux; la chaleur et le balancement du chameau nous donnent un léger vertige, et les objets qui nous environnent semblent flotter dans une brume épaisse, comme ces paysages que nous retrace un rêve. C'est l'ivresse du désert, qu'il faut avoir éprouvée pour pouvoir s'en faire une idée. » Cette ivresse n'est autre que le *ragle*, hallucination étrange à laquelle nous consacrons plus loin une description spéciale.

Les voyageurs demeurent quelque temps à Mourzouk, et se dirigent à l'ouest, du côté de Ghât; ils rencontrent sur leur route le *Kasar-Janoun*, ou la citadelle des Génies, masse colossale de rochers présentant à peu près la forme d'un antique château hérissé de tours gigantesques; la crédulité des habitants fait de ce singulier assemblage de rocs le repaire des démons et des esprits malins de toute la contrée; malheur à celui qui oserait tenter d'en parcourir les sombres couloirs! Néanmoins, une forte rémunération fit évanouir tous les scrupules d'un indigène, qui consentit à servir de guide aux docteurs Barth et Overweg; mais la pénible excursion faillit être fatale au docteur Barth, qui, épuisé de fatigue et de faim, fut obligé de boire son propre sang pour échapper à la mort.

Les trois savants arrivèrent enfin à Ghât, ville peuplée de Touaregs avides et rapaces; ils se dirigèrent ensuite du côté d'Aghadès, à travers un pays complétement désert, où ils furent souvent en butte aux attaques de tribus de brigands. Le docteur Barth se sépara momentanément de ses compagnons, et alla seul visiter la ville d'Aghadès, capitale de l'Ahir; il parcourut de vastes plaines fréquentées par ces hôtes dangereux

que les Arabes appellent, dans leur langage figuré, les *pères du désert,* nous voulons dire les lions. Barth en aperçut plusieurs, étendus nonchalamment à l'ombre des fourrés.

Séparation des trois voyageurs. — Mort de Richardson et d'Overweg.

Le 11 janvier 1851, Richardson, Barth et Overweg résolurent de se séparer pour explorer en tous sens le Soudan; cet adieu, pour l'un d'eux, devait être éternel.

Richardson dirigea ses pas vers l'est; il s'arrêta à Zinder, dont les maisons sont infestées de lézards et de chats; comme il n'y a pas de rats ni de souris, les chats s'en prennent aux poules, et sont, avec les hommes, leurs plus cruels ennemis. Son journal donne des détails intéressants sur la population, sur le commerce des esclaves, qui est la principale occupation des habitants de l'endroit. Il se met en route pour Kouka, cette capitale du Bournou, qui s'élève à peu de distance du lac Tchad; mais il conçoit de tristes pressentiments, ses forces s'affaiblissent, et son âme, autrefois si vigoureuse, se laisse émouvoir par un songe : il avait rêvé qu'un oiseau descendu du ciel s'était posé sur une branche d'arbre, et que, cette branche s'étant brisée, l'oiseau était tombé à terre. Sous le coup d'une vive impression, Richardson consulta un indigène qui se faisait passer pour devin : il lui fut répondu que le songe signifiait mort prochaine. Les terribles chaleurs équatoriales contribuèrent à son prompt dépérissement; il voulut néanmoins continuer ses excursions.

Arrivé à Ungurutua, il comprit que la vie allait lui échapper; il donna ses dernières instructions, puis il se leva en se soutenant sur le bras de son interprète, poussa trois profonds soupirs, et expira sans agonie. Ainsi mourut, le 4 mars 1851, l'estimable et savant chef de cette mission scientifique. — On peut facilement concevoir la douleur que ressentirent Barth et Overweg; le docteur Barth se rendit immédiatement à Ungurutua pour sauver les papiers de Richardson, et recommanda la tombe de son infortuné compagnon aux soins de quelques habitants.

Overweg fut le premier Européen qui navigua sur les eaux du fameux lac Tchad; il se proposait d'en explorer les rivages, mais des guerres qui divisaient les peuplades de l'est ne lui permirent pas de se rendre dans les parties orientales. Il fit de fructueuses excursions dans le pays des Fellatah, et ne trouva pas sans étonnement, sur sa route, un village presque entièrement peuplé d'aveugles. Pendant ses voyages, il eut à lutter non-seulement contre un climat affreux, mais contre les craintes puériles des habitants; néanmoins il parvint à triompher des difficultés et à enrichir ses papiers de notes curieuses : il assista à des fêtes bizarres, où il vit des éléphants danser sur la corde, avec presque autant d'adresse que nos meilleurs acrobates. Overweg ne devait pas résister longtemps au climat délétère de cette contrée : la saison pluvieuse et les fièvres qu'elle engendre le forcèrent de rester à Kouka; une maladie, qui paraissait au commencement devoir céder, s'aggrava, et, s'apercevant que tout allait finir pour lui, il voulut, avant de mourir, revoir un charmant endroit baigné par les eaux

de ce lac qu'il avait naguère exploré. Il se fit donc transporter à Maduavi, où il rendit le dernier soupir, le 27 septembre 1852. Il avait à peine trente ans.

Voyage de Barth à Timbouctou. — Rencontre de Barth et de Vogel.

Désormais l'espoir de la mission reposait uniquement sur Barth. La mort de ses généreux compagnons n'ébranle pas ses résolutions ; il ne semble plus penser à lui, mais à la noble tâche qu'il s'est imposée : il a déjà plusieurs fois affronté les plus grands dangers, il franchira les contrées les plus inhospitalières du Soudan, et ira à Timbouctou. Il entre enfin dans cette *reine du désert* le 7 septembre 1853, et confirme sur presque tous les points les opinions émises par Caillié, dont on avait un moment soupçonné la véracité. Mais tout à coup le bruit de sa mort se répand en Europe ; ses amis, ses parents, déplorent déjà sa perte. Heureusement la nouvelle était fausse, le docteur Barth allait bientôt revoir sa patrie. Il rencontre sur son passage, à Bundi, endroit à peu près situé à 350 kilomètres à l'ouest du lac Tchad, le docteur Vogel, qui, entraîné par son goût pour la science, parcourait aussi le Soudan. Il y avait deux ans que Barth n'avait pu presser la main d'un Européen. Ces deux hommes, qui ne se connaissaient pas en Allemagne, se serrent amicalement la main loin de leur patrie : les intrépides voyageurs se vouèrent un cordial attachement. Le docteur Barth franchit le désert en ligne directe ; il entre dans Tripoli, qu'il avait autrefois quitté avec Richardson et Overweg ; il touche le sol de l'Europe, et se jette dans les bras de ceux qui le croyaient à jamais perdu.

Explorations du docteur Vogel. — Beurmann, sa mort.

On a malheureusement peu de renseignements sur les découvertes du docteur Vogel ; pourtant nous avons de lui quelques précieuses communications sur la nature de l'Afrique centrale. « C'est réellement une terrible région, a-t-il écrit dans une de ses lettres ; celui qui croirait y rencontrer l'abondance tropicale serait bien désappointé. Dans l'espace de cinq semaines, je n'ai pu, avec tous les soins possibles, réunir que soixante-quinze plantes différentes ; il n'y a pas un arbre, pas un buisson qui ne soit hérissé d'épines. » Le soleil brûle les plantes, et le thermomètre s'élève souvent au-dessus de 100 degrés (Fahr.). La faune des environs du lac Tchad, que Vogel explora, est des plus variées ; mais elle compte surtout des animaux nuisibles ; les rives marécageuses du lac sont infestées de moustiques ; Vogel rapporte qu'il se trouvait dans l'obligation de faire allumer de grands feux pour se garantir de ces insectes ; d'innombrables lézards semblent avoir été placés par la Providence pour devenir les destructeurs des mouches, un des plus grands fléaux du pays ; les arbres sont couverts de caméléons, la terre de fourmis et de termites qui dévorent toutes les étoffes ; des scorpions, des serpents venimeux, des crocodiles, des crapauds énormes, ayant souvent plus de quatre pouces de diamètre, abondent dans cette région ; les buffles y sont presque aussi à craindre que les lions et les léopards.

Vogel parle de l'étrange luxe des dames noires et de leurs singulières parures. La graisse et le beurre, que

les Africains considèrent comme l'accessoire indispensable d'une élégante toilette, forment sur leur tête une espèce de casque de dragon. Parfois elles préfèrent entourer leurs cheveux d'une couche épaisse de la même substance, et les faire tomber en papillottes assez semblables aux copeaux de nos menuisiers. Ces ornements ne sont pas leurs seules parures : elles se peignent les dents de devant en rouge, et les dents canines en noir; selon l'expression originale de Vogel, leur bouche présente alors l'aspect d'un échiquier. L'indigo joue aussi un grand rôle dans la toilette des dames du Soudan : il n'est pas rare de voir des femmes presque entièrement teintes en bleu.

Le docteur Vogel continuait ses voyages, qui devaient servir de complément à ceux de Barth; mais le bruit de sa mort se répandit bientôt. Il n'est que trop avéré aujourd'hui qu'il a péri, en 1856, victime de la férocité du sultan de Ouadây. — M. de Beurmann, parti de Benghazy dans l'intention de recueillir les papiers de son compatriote, et des renseignements précis sur ses derniers moments, traversa le Fezzan en 1862, et arriva au Bournou, où il fut très-bien accueilli par le sultan ; malgré les sages conseils de celui-ci, qui lui disait de se défier du perfide roi son voisin, il se mit en route pour le Ouadây; mais à peine était-il arrivé sur les confins de ce royaume, qu'il fut assassiné, sans doute par des émissaires du lâche prince qui avait déjà sacrifié l'infortuné Vogel.

Le docteur Baikie sur la rivière Bénoué.

Continuons à suivre les explorateurs dans leurs périlleuses entreprises à travers le Soudan; examinons maintenant les importantes découvertes que la science a faites sur le Niger inférieur et la Bénoué.

Dès 1854, le docteur Baikie, à bord du bâtiment anglais *la Pléiade*, visita le Niger ou Kouara, qu'il a revu bien des fois depuis : grâce à des principes hygiéniques scrupuleusement suivis, il échappa au climat insalubre de l'embouchure de ce fleuve; son équipage était principalement composé de nègres, qui pouvaient supporter plus facilement que les Européens les chaleurs équatoriales, et M. Baikie n'hésite pas à attribuer le succès de son entreprise à cette prudente disposition. Il remonta le Niger au milieu de populations qui se montrèrent rarement hostiles, et entra dans la rivière Bénoué, qui devint le centre de ses explorations. Il rencontra des tribus *semi-aquatiques*, qui vivent presque entièrement dans l'eau à l'époque des inondations, et confirma ainsi l'exactitude des relations de Richard Lander. Le docteur Baikie abandonna momentanément la Bénoué et visita les territoires voisins; tout en se livrant à ses études astronomiques et topographiques, il nous donne un curieux exemple de l'esprit crédule des naturels, qui, le voyant entouré d'instruments de physique, le prenaient pour un sorcier ou une divinité infernale.

Le ragle ou hallucination du désert.

L'imagination, qui enfante de si admirables productions; l'imagination, cette mère de la poésie et de ces souhaits si pleins de charme qui nous éloignent de la triste réalité pour nous faire entrevoir de douces illusions, nous jette parfois dans d'incroyables erreurs, lorsqu'elle domine nos autres facultés.

Débordée, elle n'est plus capable d'apprécier sainement les choses : tout alors grandit, tout augmente, tout prend une forme extraordinaire. Combien de fois, sous l'empire de la crainte, l'homme croit apercevoir l'objet qu'il redoute! Le silence de la forêt, seulement interrompu par le bruit du vent qui fait courber le sommet des arbres, excite la terreur de l'esprit timide qui croit entendre le hurlement des loups et distinguer à chaque moment des êtres malfaisants. Que de fois avons-nous pris le sifflement de la tempête pour les cris de désespoir d'un malheureux, l'ombre gigantesque d'un arbre pour celle d'un démon agitant d'énormes bras! Toutes ces fictions sont peu connues dans les villes, où les esprits sont habitués de bonne heure à la réalité ; mais, à la campagne, l'imagination simple du paysan se laisse frapper par le moindre bruit. Il rentre tout tremblant dans sa chaumière, et assure qu'un revenant lui est apparu ; il prend parfois une vapeur blanche qui entoure mollement le tronc nu d'un vieil arbre, pour un fantôme enveloppé de son linceul.

C'est ainsi que le voyageur qui marche nuit et jour au milieu d'un désert sans fin, est presque toujours le

jouet d'une hallucination bizarre, que les Arabes appellent le *ragle*. Un savant bien connu, M. d'Escayrac, a donné, dans son voyage au Sahara et au Soudan, d'intéressants détails sur le ragle des Arabes.

La fatigue accable celui qui traverse le désert, le sommeil le presse; il avance, veut se dompter et ne point soumettre sa volonté aux exigences de son corps; ses yeux, qu'il tient forcément ouverts, demandent du repos; tous ses sens, émoussés par la veille, exigent un moment de calme; il ne peut rien accorder à la nature, et le ragle s'empare de lui. Ses idées commencent à perdre de leur netteté; mille sentiments divers traversent son esprit; il recherche en vain la pensée qu'il vient d'avoir; pourtant il parle, il marche, mais le trouble n'en continue pas moins ses effets.

En vain on a recours à l'eau fraîche, si propre à dissiper les vapeurs de l'ivresse : les hallucinations nous obsèdent, nous accompagnent sans cesse. L'horizon semble se mouvoir, se rapprocher et s'éloigner tour à tour, la terre s'élever dans le ciel. Parfois la voûte céleste est une gaze dont les mailles se resserrent et s'agrandissent; la vue est si profondément affectée que les objets les plus rapprochés restent invisibles. Le voyageur voit un mur lui barrer le passage, il le traverse; un autre se présente, il le franchit, pour en retrouver plus loin un semblable.

On ne saurait énumérer toutes les aberrations qui s'emparent de l'esprit de l'homme : le jour, l'éclatante lumière occasionne le ragle; la nuit, l'obscurité n'est jamais complète, l'horizon rougeâtre reflète sur toute la nature une lueur indécise, les yeux se fatiguent à chercher dans une demi-obscurité la véritable forme

des objets que les ténèbres enveloppent de leurs mystérieuses transformations. Les rochers prennent des dimensions singulières et presque formidables; les grandes herbes, dont l'ombre s'étend sur le sol, donnent lieu à des fictions surprenantes : un précipice paraît béant sous les pas de l'infatigable dromadaire, une personne aux bras gigantesques se dresse à côté du chemin, une rangée de bataillons se déroule sur le bord de la route. Le simoun, ce vent impétueux du désert, froisse les unes contre les autres les herbes desséchées : le voyageur qui est soumis aux hallucinations, croit entendre une musique bizarre et fantastique; les gémissements du simoun sont pour lui une sorte de mélodie infernale qui prend les tons les plus aigus et les plus bas.

Nous pouvons avoir à peu près l'idée du ragle lorsque, dans une voiture roulant bruyamment sur des cailloux, nous nous plaisons à nous rappeler les chants qui viennent de nous impressionner. Notre imagination nous transporte-t-elle dans un de ces sanctuaires pieux où la musique élève l'âme des fidèles, il nous semble saisir les notes mélodieuses de l'orgue; les cahots de la voiture nous procurent à chaque instant de nouveaux accords; l'illusion est si complète qu'au moment de l'arrivée nous regrettons cette douce symphonie.

Puisque nous avons des hallucinations au milieu des hommes, où tout est dégagé du voile mystérieux de la nature, il n'est point étonnant que le spectacle grandiose du désert nous jette dans de profondes illusions : des plaines interminables s'étendent devant le voyageur, rien n'attire spécialement les regards;

l'horizon est toujours le même ; le ciel ressemble à la terre par sa monotonie ; point de nuage que l'œil puisse suivre ; l'immensité règne de tous côtés.

L'Arabe, qui est presque toujours la victime de ces pénibles hallucinations, est porté par le chameau, ce vaisseau du désert, avec le mouvement régulier de la vague de l'Océan. Ses nerfs sont excités par les privations ; il ne dort presque jamais, il passe des journées entières sans prendre de nourriture ; il est aussi inébranlable que le désert.

Si toutes ces circonstances sont les principales causes du ragle, nous devons être assurés d'un point : c'est que les hallucinations auxquelles l'Arabe est soumis n'apparaîtront jamais dans nos contrées civilisées.

V

GUINÉE ET SÉNÉGAMBIE.

Le lieutenant Guillevin. — Royaume de Dahomey.
Le roi Guézo. — Une fête sanglante. — Les amazones.
Divers voyages : P. du Chaillu, etc.

Les voyages n'auraient-ils que le seul avantage de nous faire apprécier notre pays à sa juste valeur, qu'il serait utile d'en entreprendre. Combien de fois, en lisant les descriptions pompeuses que l'on se plaît à faire des contrées chaudes, avons-nous regretté de ne pas jouir de toutes leurs merveilles ! Il nous semblait que la patrie de notre pensée était là-bas plutôt qu'ici, et que

le séjour des voluptés terrestres devait se cacher à l'ombre des pamplemousses et des sycomores, sous quelque ciel du midi.

La vérité est loin de tous ces rêves. Les contrées équinoxiales sont presque toutes un foyer de maladies terribles; l'air parfumé qu'on y respire recèle trop souvent la mort; la végétation luxuriante qu'on y voit est moins le paradis des hommes que celui des bêtes féroces et des reptiles. Quant aux habitants, ils y sont presque toujours indolents, sanguinaires, cruels jusqu'au raffinement, et parfois anthropophages. Heureuses donc les zones intermédiaires! Comme la médiocrité de la fortune, elles ne connaissent ni les grandes misères, ni les grandes richesses.

Qu'on demande, par exemple, au lieutenant Guillevin, qui s'est assis à côté du terrible roi Guézo, dans le pays de Dahomey, qu'on demande à ce courageux voyageur ce qu'il pense de ces contrées équinoxiales si merveilleusement dotées de toutes les splendeurs de la nature; il n'hésitera guère, je crois, à répondre que, si notre vieille Europe a moins de produits naturels, elle possède, somme toute, plus de vraies richesses, plus de vrai bonheur.

Jusqu'à présent, les curieuses explorations de M. Guillevin ont eu peu de notoriété. Évidemment elles méritaient davantage. N'assiste pas qui veut, en spectateur paisible, aux saturnales des Dahomiens; n'est pas admis qui le souhaite à contempler les femmes et les amazones du roi Guézo. Voici du reste les traits principaux du voyage de M. Guillevin, dont la relation a paru en grande partie dans les *Annales des Voyages.*

Sous la sauvegarde du pavillon français, notre compatriote s'aventure dans le royaume de Dahomey, qui n'est autre, on le sait, que cette côte des Esclaves de si triste mémoire. Légalement, le commerce des noirs est aboli, et pourtant, en dépit du principe établi, le premier individu qu'il rencontra fut le *cherchar*, pourvoyeur en chef de tous les négriers, et spécialement chargé d'offrir aux étrangers les prisonniers capturés par le roi Guézo. Le cherchar ouvre son âme au nouveau venu et se plaint amèrement de la manière d'agir des Européens à son égard ; il accuse, le pauvre homme! les Anglais d'une philanthropie outrée, et prétend qu'à tout prendre, ses meilleurs clients sont encore les Yankees eux-mêmes.

Après avoir fait une visite à l'arbre fétiche, aux chauves-souris et aux serpents sacrés, M. Guillevin s'arrête à Cana, qui est la troisième ville du royaume de Dahomey et le Versailles d'Abomey.

Le roi Guézo y possède une résidence et s'y divertit à sa manière. Il y donne des réjouissances dans lesquelles le bruit du tam-tam se mêle toujours aux cris des victimes.

Par une bonne fortune que beaucoup de personnes ne lui auraient certes pas enviée, notre voyageur fut témoin d'une de ces lugubres cérémonies; il assista à la belle fête d'*En nah ek begh*.

En entrant sur la place du palais, il voit attachées à des poteaux six têtes humaines fraîchement coupées; mais ce n'est là, pour ainsi dire, que l'affiche du spectacle. Un peu plus loin, il distingue le roi Guézo assis sur un sofa de velours cramoisi, trônant sous un dais luxueux, et promenant avec orgueil ses regards sur

son brillant entourage. A droite et à gauche, sont groupées les femmes du monarque, les princes et les princesses du sang, et, rangées dans le meilleur ordre, une trentaine de femmes troubadours, chargées de célébrer les hauts faits historiques du Dahomey et la puissance du plus grand potentat du monde, l'illustre Guézo. Personne, du reste, ne manque à cette fête, pas même un personnage très-occupé, le *toonoonoo*, principal eunuque du royaume. Quant aux amazones, revêtues de pagnes bariolés, elles forment la haie et entourent le cortége royal; elles ont le jarret tendu, l'œil fier; à leurs mains brillent une carabine et un glaive.

Devant le trône, on dépose dans des calebasses de nombreux crânes de rois; on les place autour d'un petit monticule qui recèle la tête d'une victime sacrifiée la veille. Au centre de la cour intérieure, se dresse une tente ornée de calebasses également remplies de têtes humaines. Un Dahomien à l'air féroce se tient auprès et porte un étendard blanc, sur lequel est peint, en guise d'armoirie, une cruche couverte d'un crâne. Partout l'image de la mort, ne rappelant aux yeux de ces populations dégradées que des victoires ignobles remportées sur les nations voisines.

Le prélude de la cérémonie ressemble à la promenade traditionnelle des toréadors dans le cirque. Les cabocers et les ministres, au nombre d'environ soixante, armés de cimeterres, d'épées et de massues, défilent devant le roi, se prosternent et se jettent de la poussière sur la tête.

Le prince lève ensuite gravement un de ses bras; aussitôt les portes s'ouvrent, et la populace, partout

avide de spectacles dramatiques, se rue dans l'enceinte du palais. Une dizaine d'eunuques frappent alors sur un instrument de cuivre; l'assistance comprend immédiatement le signal, et pousse des cris de joie; c'est le glas funèbre de quatorze victimes, dont l'unique crime est d'appartenir à une nation vaincue.

Les prisonniers soutiennent avec audace les regards de leurs ennemis. Pas une larme ne s'échappe de leurs yeux, pas une plainte de leur poitrine. Ils connaissent leur sort. Le code dahomien est inflexible, mais les sauvages, en étant implacables, font de leurs victimes des héros.

Un roulement prolongé de tam-tam résonne, les prisonniers montent sur la fatale plate-forme. « Quels trépignements ! s'écrie M. Guillevin, quelle joie dans les yeux des spectateurs ! Cette scène me faisait horreur... En ce moment, l'oreille la plus attentive n'eût pu saisir le souffle d'un soupir, il semblait que c'était un songe; mais l'affreuse réalité ne tarda pas à dissiper toute illusion. Les six exécuteurs, armés de grands couteaux, se tenaient au pied de l'échafaud, grimaçant d'un rire affreux. La populace, impatiente, rompit tout à coup ce silence de mort, et, hurlant avec fureur, cria que les dieux avaient faim. »

Le roi fait alors un discours; il dit qu'en sacrifiant ses ennemis, il veut uniquement plaire aux dieux; puis, s'approchant d'un des condamnés, il le pousse dans le vide. Le malheureux est reçu à coups d'épée par les bourreaux et porté à la foule, qui le déchire en mille pièces. Les autres prisonniers servent de même aux plaisirs féroces du peuple.

Ces fêtes, bien que fréquentes, n'offriraient pas au

roi Guézo une distraction suffisante; il lui faut un délassement quotidien. On assure que, pour se reposer des tracas du gouvernement, il s'installe auprès d'une troupe de cannibales, qui dévorent devant lui de la chair humaine.

Eh bien! vérité de nature à désespérer les gouvernements paternels, les Dahomiens, quoique molestés, opprimés, avilis par leur souverain, ne se lassent pas de l'adorer. Peut-être voient-ils en lui le génie du mal qu'il faut à la fois craindre et respecter, mais ils ne songent jamais à tramer des conspirations. Le joug est si complet, si absolu, que ce pauvre peuple, ravalé et abâtardi, va même au-devant des caprices du maître. Il lui sacrifie tout, famille et fortune. Il ne songe qu'à entrer dans ses vues, qu'à satisfaire ses ignobles fantaisies; avouons-le, sa lâche humilité est logique: il sait que le moindre signe du tyran peut le conduire à la mort.

M. Guillevin fournit aussi d'intéressants détails sur les amazones du Dahomey; il porte leur nombre à 3,000. En entrant dans l'armée, ces femmes font toutes vœu de chasteté, mais toutes finissent néanmoins par entrer dans le sérail du prince ou dans le harem de quelque seigneur noir.

Habituées aux fatigues de la guerre, elles paradent, passent des revues, marchent au combat, donnent la mort et la reçoivent avec autant de courage et de sang-froid que le soldat le plus aguerri. Leur ardeur a rarement besoin d'être stimulée; cependant, lorsque le roi croit nécessaire de raviver leur enthousiasme belliqueux, il leur dit que son palais manque de couverture, que les féticheurs n'ont pas d'ouvrage; aussi-

tôt les amazones se mettent en campagne et rapportent de nombreux crânes conquis chez les ennemis On range alors les sanglants trophées sur le toit du palais.

Les femmes qui ont consacré une dizaine d'années au service militaire deviennent généralement le partage des fonctionnaires. C'est une faveur qu'on accorde aux sujets fidèles, au prix, il est vrai, d'une somme de 30,000 cauris (300 francs). Le roi désirant, d'une part, demeurer seul maître de réunir dans son sérail les plus remarquables beautés, et voulant, de l'autre, délivrer son bataillon des difformes, des vieilles et des laides, impose ses amazones et ne les laisse jamais choisir. Un employé de l'État sollicite-t-il l'honneur d'entrer en possession d'un des satellites féminins, il est obligé de prendre aveuglément celle qu'on lui donne. Quelquefois le souverain s'amuse aux dépens du postulant et lui envoie tout simplement sa fille. La plaisanterie divertit la cour, et l'acheteur en est pour ses frais.

Il y aurait bien d'autres faits curieux à extraire des relations des voyageurs qui ont parcouru la Guinée : — l'un parle d'un souverain possesseur de 3,333 femmes ; — d'autres, comme M. P. du Chaillu et M. Reade, nous conduisent au Gabon, au milieu des forêts peuplées de serpents et de redoutables gorilles ; — MM. Serval et Griffon du Bellay ont visité l'Ogovaï, qui paraît être un très-grand fleuve, jusqu'ici presque inconnu ; — Burton nous fait gravir le mont Camarones ; — sous l'inspiration du général Faidherbe, gouverneur de la Sénégambie, un grand nombre de voyages sont entrepris par de jeunes officiers français : MM. Mage, Lambert, Pascal, Braouézec, Vincent, etc.

VI

AFRIQUE AUSTRALE.

Ladislas Magyar.

Il nous faut maintenant passer l'équateur et continuer notre pérégrination dans le sud. Donnons d'abord un souvenir, en traversant la Coanza, à Ladislas Magyar, ce marchand hongrois qui, en 1849, partit du Benguéla pour l'intérieur et épousa la fille d'un chef de Bihé. A la tête d'une troupe nombreuse et hardie de chasseurs d'éléphants, il s'est avancé dans l'est, au milieu de montagnes élevées. Après de nombreuses excursions, il s'est installé sur la côte du Benguéla.

Aspect de l'Afrique australe. — Productions.

La région australe de l'Afrique, loin d'être une terre désolée et sauvage, présente aux yeux de riants panoramas, des spectacles grandioses, une végétation luxuriante, des animaux nombreux. Les rivières, les lacs, répandent de tous côtés la fécondité, mais sont malheureusement trop souvent une cause d'insalubrité. Les plantes qui fournissent les principaux aliments viennent presque sans culture, et quelques arbres portent des fruits savoureux; la terre cache, sur plusieurs points, des mines de métaux précieux, dont les naturels méconnaissent à peu près l'importance,

et qui pourraient faire la richesse d'autres nations. Il y a des mines d'or dans le pays désigné sur les cartes sous le nom bien connu de *Monomotapa*. La faune est variée : le lion est l'objet d'une vénération toute particulière; les habitants, surpris sans doute de la supériorité de cet animal, loin de le tuer, l'approchent en frappant leurs mains en signe de respectueuse soumission. Les animaux que la vue de l'homme effraye dans nos contrées paissent librement et sans crainte à côté des huttes des indigènes : les élans, les buffles, les gazelles, fourmillent dans les pâturages; les zèbres, les éléphants, les girafes, fournissent une chair dont on se nourrit journellement. Les oiseaux choisissent de préférence leur retraite sur le bord des fleuves; leur nombre est si prodigieux que le docteur Livingstone, sans prétendre pourtant à la réputation d'un habile chasseur, en tua quatorze d'un coup de feu.

C'est aussi dans les mêmes contrées que ce singulier oiseau appelé *coucou indicateur* conduit l'homme à la recherche des ruches d'abeilles. Mais à la liste de ces animaux, qui sont, en général, une providence pour l'homme, ajoutons un insecte que la nature semble, au contraire, avoir placé là comme destructeur : la redoutable mouche *tsetsé* fait une guerre acharnée à tous les animaux domestiques, excepté à la chèvre. A peine le bœuf a-t-il ressenti l'influence du venin de son ennemie qu'on le voit prendre une contenance effarée : ses yeux roulent dans leur orbite; ébloui, en proie au poison qui le consume, il erre en tous sens, comme frappé de cécité; un tremblement parcourt ensuite tous ses membres, il tombe et meurt. Heureusement l'homme ne succombe pas à la piqûre de cet insecte.

Le docteur Livingstone. — Découverte du lac Nyami.
Divers voyages dans le centre de l'Afrique australe.

Le docteur David Livingstone, de Glasgow, est un des plus éminents voyageurs de notre époque. Animé d'un courage inébranlable, il a passé une partie de son existence dans des contrées lointaines, où ses vertus et son grand caractère ont laissé de profonds souvenirs. Au point de vue purement scientifique, sa mission est une des plus remarquables de notre siècle : Livingstone est non-seulement homme de cœur, mais excellent géographe; ses voyages dans une contrée presque entièrement inconnue ne sont jamais soumis au hasard de la route et des événements fortuits; il se trace une voie, il la suit pas à pas, ne se laisse point ébranler par des difficultés ordinaires, et ne recule que devant l'impossible : aussi le voyons-nous franchir à la nage des rivières et des marais, surprendre par une apparition subite un peuple ennemi, inspirer par un visage calme et une contenance noble le respect et même la vénération à des sauvages endurcis.

C'est en 1849 que Livingstone commença à explorer l'Afrique australe. Il continua pendant huit années ses pénibles recherches. Il fut d'abord accompagné de MM. Oswel et Murray, qui vinrent tout exprès d'Angleterre pour prendre part à l'expédition. Les voyageurs partirent de Kolobeng, ville placée au nord du Cap, traversèrent le pays des Betchouanas, et découvrirent, en 1849, le lac Nyami. Des obstacles insurmontables les arrêtèrent; néanmoins les deux années suivantes furent employées à des pérégrinations nou-

velles, qui tendaient au même but, c'est-à-dire à connaître les contrées situées au nord du lac. Des tentatives infructueuses ne peuvent décourager Livingstone, qui triomphe des difficultés en 1851 et qui voit la curieuse ville de Linyanti, dans le pays des Makololo. Le roi Sébétoane le reçut avec des marques d'affection et d'admiration, et se serait probablement converti à la religion chrétienne, si la mort ne l'avait frappé quelques jours après l'arrivée du missionnaire.

Livingstone put bientôt compter parmi ses amis tous les habitants de Linyanti, qui, admirant son courage et l'élévation de son caractère, lui vouèrent un attachement sans bornes. Nous en verrons plus tard des preuves irrécusables. Sékélétou, le successeur de Sébétoane, se plut à écouter ses sages enseignements et à l'entourer de tous les égards.

Livingstone profite de son séjour à Linyanti pour visiter le cours supérieur du Liambye ou Zambèze. Mille obstacles l'attendent dans cette périlleuse excursion : il traverse des déserts, des marais, où des plantes aquatiques lui opposent une terrible barrière. « C'était, nous rapporte-t-il, une horrible espèce d'herbe, de 2 mètres de haut, ayant les bords dentelés, qui coupait cruellement les mains, traversait mes fortes guêtres jusqu'aux genoux, mes souliers jusqu'aux orteils. » Livingstone revint ensuite à Linyanti, centre de ses nombreuses explorations, et se prépara à s'avancer hardiment du côté de l'ouest, jusqu'à Saint-Paul de Loanda, ville portugaise de la côte occidentale de l'Afrique.

Voyage de Livingstone à Loanda.

Avant de partir pour un nouveau voyage, Livingstone voulut jeter quelques lumières dans l'esprit des habitants de Linyanti : les caractères de nos livres leur parurent d'abord suspects; mais, cédant aux sages objections du missionnaire, ils consentirent enfin à apprendre à lire; cette étude fut si bien comprise qu'en un seul jour ils parvinrent à connaître l'alphabet.

Un grand nombre de naturels briguèrent l'honneur d'accompagner le docteur à Loanda : aussi l'expédition était-elle considérable et parfaitement équipée. La santé robuste de Livingstone fut momentanément altérée par une extrême fatigue et par un climat insalubre ; néanmoins, malgré la fièvre qui consume ses membres, il avance et pénètre dans un pays peuplé de sauvages pillards et rapaces, qui menacent de le retenir prisonnier, mais qui se contentent de le dévaliser. C'est surtout en approchant des établissements portugais, dit Livingstone, que les populations sont de plus en plus redoutables. Cette seule remarque fait suffisamment comprendre l'influence pernicieuse de la traite des esclaves.

Arrivé à Loanda, il y reçut un accueil cordial et des soins empressés, qui rétablirent en peu de temps sa santé. Ses fidèles compagnons, les naturels de Linyanti, furent en proie à la plus vive stupéfaction lorsqu'ils se trouvèrent en face de l'Océan : ils se croyaient au bout du monde. Tout surprenait ces braves habitants de l'intérieur : les vaisseaux, ces *maisons flottantes*, les habitations des blancs, jusqu'aux moindres objets

d'industrie. Habitués à vivre dès notre naissance au milieu d'une civilisation développée, nous ne pouvons pas bien nous figurer l'effet que doit produire son apparition subite sur des esprits simples. L'imagination des sauvages est pour ainsi dire éblouie par les prodiges de nos inventions et de nos découvertes. Livingstone nous raconte qu'il fit une triste expérience de la faiblesse d'esprit d'un des bons habitants de Linyanti. Lors de son retour en Europe, il voulut emmener un naturel de cette ville ; mais la vue d'un bateau à vapeur le remplit d'un tel effroi qu'il perdit la raison et se précipita dans la mer.

Livingstone quitta Loanda pour regagner le centre : il revint à Linyanti avec la renommée d'une créature surnaturelle.

Voyage de Livingstone au Zambèze, au Rovuma, etc.

L'ardeur de notre voyageur le poussa à une exploration qu'il tenta dans la direction de l'est. L'aspect du pays, les cultures de maïs, de seigle, de millet, de riz, de courges, n'attirèrent pas moins son attention que les peuples dont il a décrit les mœurs et les coutumes. Il traversa des territoires où les animaux pullulent. Aussi, ne se chargea-t-il jamais d'aliments pendant ses pérégrinations ; car les animaux n'avaient aucune crainte et se tenaient à portée de son arme.

Il examina le Zambèze avec la précision du géographe. Muni d'instruments de physique, il se livrait à des études profondes, qui ont fait de son voyage un des plus précieux monuments, mais qui agitaient au plus haut point les naturels. Ils crurent un moment

que Livingstone portait la lune et le soleil sous le bras. Le Zambèze forme plusieurs cataractes, dont une offre un de ces spectacles grandioses qui frappent l'esprit de l'homme et qui y laissent une impression éternelle. A la distance de 10 kilomètres, Livingstone aperçut des colonnes de vapeur qui s'élevaient au-dessus du fleuve à une très-grande hauteur; la cataracte qui produisait ce phénomène est un des plus sublimes accidents de la nature, et Livingstone n'hésite pas à lui faire occuper un rang supérieur à la chute du Niagara.

Parmi les intéressantes découvertes du missionnaire, nous devons placer celle du cours exact du Zambèze; la possibilité de remonter cette grande artère est d'une importance incontestable : pénétrer jusqu'au centre de l'Afrique, c'est civiliser la région australe de ce continent; pour un peuple entreprenant, c'est une véritable conquête.

Quelque temps après son voyage sur les bords de ce fleuve, il quitta l'Afrique, et trouva en Europe des amis et des admirateurs. Il est retourné depuis dans ce champ de ses glorieuses explorations. Il a revu le Zambèze, il a visité le grand lac Nyassa, découvert le lac Chiroua, et parcouru le fleuve Rovuma. Les populations, apercevant son navire, prirent en général la fuite, croyant avoir devant les yeux quelque embarcation de négriers. Qu'on s'empare de leurs richesses, les sauvages y consentent encore; ils vont même au-devant, en présentant des dons aux étrangers, mais qu'on ne les arrache pas à leur patrie, voilà le simple vœu qu'ils forment. Malheureusement les Portugais ont si souvent ébranlé leur confiance en la bonne foi des blancs, que Livingstone parvient dif-

ficilement à calmer leurs terreurs, à chasser leurs soupçons.

Mœurs. — Les femmes du sud de l'Afrique.

D'après les relations de Livingstone, les peuples du sud de l'Afrique sont rarement sanguinaires et farouches ; la guerre les divise presque sans cesse, mais on ne peut pas, on le sait, ranger cet état de choses parmi les coutumes exclusivement barbares.

Les femmes jouissent de prérogatives qu'on ne leur accorde pas dans toutes les parties du monde : ailleurs, l'homme considère presque toujours sa compagne comme inférieure à lui; les habitants de l'Afrique australe suivent une voie entièrement opposée : quoique très-intelligents, les indigènes se soumettent à l'autorité de la femme; point d'importante décision prise sans le consentement du chef du logis, c'est-à-dire de l'épouse! Le sexe féminin a voix délibérative dans les assemblées. Les femmes ne se contentent pas toujours de l'autorité de la parole, mais elles infligent parfois des punitions. « J'ai vu un mari, dit Livingstone, qui s'était posté le soir sur un arbre, d'où il poussait des cris douloureux et retentissants : « Je croyais, disait-il, avoir épousé cinq femmes, mais j'ai épousé cinq sorcières; elles ne permettent pas que je prenne aucun aliment. » En revanche, si une femme s'oublie jusqu'à frapper son mari, elle est conduite à la grande place de la ville, lieu où réside le chef. Là, elle est obligée de charger l'époux sur son dos, et de le porter à la maison au milieu des rires et des moqueries du peuple. »

Nous voudrions citer tous les traits de mœurs qui abondent dans les relations de Livingstone, mais nous devons le quitter définitivement, pour continuer à parcourir l'Afrique avec d'autres courageux voyageurs.

Voyage d'Andersson dans le sud-ouest de l'Afrique.

Il y a quelques années, le jeune Suédois Andersson faisait avec M. Galton un fructueux voyage dans le sud de l'Afrique. Il entreprit seul une exploration dans la direction du lac Nyami. Parti de la baie de Walvisch, sur la côte occidentale du continent, près du tropique du Capricorne, il pénétra dans le pays des Bushmen (hommes des bois), peuple presque sauvage qui n'obéit qu'à la force, et il s'avança dans le territoire habité, par les Bétchouanas. Andersson atteignit le lac Nyami après de dangereuses excursions; il en mesura avec soin l'étendue et en releva les bords.

Il serait intéressant de suivre le voyageur à travers les steppes et les marais, à la chasse du rhinocéros et de l'éléphant, au milieu de peuples soupçonneux dont il eut souvent à déjouer les entreprises fallacieuses. A l'étude des mœurs des tribus qu'il rencontra sur son passage, il a joint des observations d'altitude et de positions géographiques : aussi a-t-il justement mérité les éloges de tous ceux qui ont suivi ses judicieuses recherches. A son retour en Europe, les sociétés savantes ont, par des distinctions toutes particulières, rendu hommage à son mérite.

Andersson a voulu continuer ses investigations dans l'Afrique australe; il a abandonné une seconde fois l'Europe, qu'il n'a pas encore revue. De temps en

temps, des nouvelles nous mettent à peu près au courant de ses explorations. Tout à coup un bruit sinistre s'est répandu : on parlait de la mort d'Andersson; mais la vérité fut bientôt connue; la victime était le naturaliste Wahlberg, qui, malgré les sages conseils de ses amis, fit une chasse imprudente aux éléphants et fut tué par un de ces animaux. Peu de jours auparavant, ses compagnons le détournaient encore de ses projets et recevaient cette réponse : « Vous avez raison, mais c'est plus fort que moi ; et chaque fois que je vois un éléphant, je perds la tête et m'élance après lui. »

Wahlberg fut, avec Oswel, le plus grand chasseur d'éléphants de notre époque; il parvenait à en tuer quatre dans une heure.

VOYAGES EN AMÉRIQUE

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES DERNIERS VOYAGES.

L'Amérique est plus cruellement agitée que jamais. Du nord au sud, la discorde plane partout. La politique y occupe une si grande place que la science a peine à s'y faire jour : aussi aurons-nous peu de grands voyages à signaler.

Parmi les explorateurs qui ont le plus particulièrement fixé l'attention des géographes, M. le docteur Hayes occupe une place importante. M. Hayes, ancien compagnon de l'intrépide docteur Kane, se proposait de parcourir de nouveau les passages du pôle nord et de retrouver la mer *libre de glaces* découverte par son ami. Il partit de Boston le 10 juillet 1860, sur le petit navire *United-States*, atteignit Upernavik, et, quelque

temps après, hiverna au cap Alexandre. La nourriture ne fit pas défaut, car les voyageurs trouvèrent en abondance des rennes, des renards bleus et des lièvres. Le 4 avril 1861, le docteur Hayes fait préparer en toute hâte ses traîneaux et atteler ses chiens; il part en ligne directe vers le nord, bien résolu à affronter des périls pour le bénéfice de la science. Malheureusement, le destin fut contraire à ses nobles intentions; Hayes ne fit aucune découverte importante, ne vit pas la fameuse mer dont parle Kane et revint avec un très-faible bagage de documents nouveaux.

L'histoire du savant docteur Hayes est un peu celle de tous les voyageurs qui, avant leur départ, annoncent d'immenses découvertes. Que dirait, à ce sujet, le Nil, si on pouvait l'interroger! Combien de voyageurs en ont vu la source en espérance et ont fait retentir les échos de la presse de leur future découverte! En revanche, la science obtient souvent plus qu'elle n'espère d'humbles voyageurs qui partent sans grand bruit, reviennent avec des renseignements neufs, nombreux et circonstanciés. — Ici, comme ailleurs, les faits accomplis valent mieux que ceux qu'on projette d'accomplir.

Revenons à l'Amérique. — Les régions glacées du nord, malgré les difficultés souvent insurmontables qu'elles opposent aux explorateurs, ont également attiré plusieurs autres Américains; l'un d'eux, le journaliste Hall (de Cincinnati), a fait des explorations périlleuses dans les parages de la terre de Cumberland.

Qu'il est à déplorer que ces Américains, à l'esprit si intrépide et si actif, soient tombés dans la discorde! Car il n'est pas de peuple au monde plus audacieux,

plus entreprenant; — la terre, le ciel, l'eau, semblent obéir à leur génie hardi. Pendant qu'en France on met une dizaine d'années à distribuer quelques réseaux télégraphiques dans nos provinces du centre, aux Etats-Unis on achève en quelques mois les communications entre la côte du Grand Océan et celle de l'Atlantique. Quelle œuvre gigantesque et vraiment digne d'un grand peuple! En quelques secondes les nouvelles peuvent être portées à travers les États-Unis, voler de New-York et de Terre-Neuve à San-Francisco, franchir un espace de près de 1,500 lieues!

En attendant que cette communication fût terminée, on a employé jusqu'à ces derniers temps un service de dépêches, nommé *poney express*, au moyen de courriers montés sur d'ardents poneys et parcourant en huit ou dix jours le trajet entre San-Francisco et Saint-Joseph. Cette ville de Saint-Joseph, d'assez fraîche date, est appelée à un bel avenir; elle est le point de départ et d'arrivée des fourgons de la Californie et de l'Orégon; les wagons qui s'aventurent dans les plaines désertes qu'il faut traverser dans cet intervalle, et où l'on a souvent à craindre les attaques des Indiens, se réunissent en un certain nombre pour leur mutuelle protection : vingt à vingt-six forment ordinairement une caravane.

Ces pauvres Indiens, perdus aujourd'hui au milieu des savanes de l'ouest, se montrent d'autant plus farouches qu'ils connaissent de plus en plus, à leurs dépens, le caractère implacable des Anglo-Américains. — Le sang saxon, si colonisateur, si persévérant, ne se mêle en rien aux races indigènes. Il est également

réfractaire aux Indiens du Nouveau-Monde, aux nègres de l'Afrique et de l'Australie, aux Hindous et aux Indo-Chinois; — là où il est, il ne veut que lui. Il écarte, il écrase, il anéantit; sa personnalité égoïste et puissante ne supporte aucun contact étranger.

Aussi, quels changements ethnographiques opérés dans les contrées que la race saxonne envahit! En Australie, les Saxons vainqueurs discutent froidement la question de l'anéantissement de la race indigène; — en Afrique, les naturels s'éloignent devant les Anglais; — dans l'Inde, les deux races vivent côte à côte, mais une haine invétérée sépare le peuple conquérant de la nation en apparence soumise; — en Amérique, l'est des États-Unis est déserté par les sauvages; le flot saxon qui monte et qui vient de l'orient fait sans cesse reculer les Indiens, qui se réfugient dans les montagnes de l'ouest, comme à l'approche d'une inondation. Que deviendront ces derniers débris de quelques grandes nations? Ces naufragés échappés à la ruine du peuple autochthone seront-ils emportés par la tourmente générale, ou, vivant à l'écart, dans un complet isolement, étrangers aux cataclysmes qui bouleverseront le Nouveau-Monde, vieux levain d'une nation forte et grande, ne se dresseront-ils pas un jour du haut des monts Rocheux et des Andes pour régénérer leur antique patrie? Ne serait-ce pas l'avenir que la Providence réserve aux petits-fils des Incas, aux descendants des Toltèques?

En attendant, les voyageurs anglais explorent sans relâche les vastes possessions britanniques de l'Amérique du nord. MM. Palliser, Hector et d'autres ont franchi les monts Rocheux et étudié les passages les

plus favorables pour se rendre à la nouvelle et déjà florissante colonie de la Colombie anglaise.

Le passé du monde de Colomb, passé que l'on commence à exhumer, surtout au Mexique, a pour principaux historiens MM. Stephens, Brasseur de Bourbourg, Aubin, Charnay, Ferdinand Denis. Le docteur Poyet a exploré le Mexique oriental et a donné des monographies intéressantes sur diverses parties du département de La Vera-Cruz. M. H. de Saussure a visité très-fructueusement une grande partie du Mexique. Les officiers de notre brave armée ne manqueront pas non plus de fournir de nombreux renseignements. Le fameux voyageur Richard Burton, qui a affronté de si grands dangers en Afriqne, a voulu se reposer de ses fatigues en faisant quelques milliers de lieues en Amérique. Il s'est assis au foyer des Mormons, a vécu pendant quelque temps avec eux et a étudié leurs mœurs : sa relation complète le beau travail qu'un savant voyageur français, M. Jules Remy, a déjà fait sur les singuliers disciples de Smith.

L'Amérique centrale et l'isthme de Panama ont été étudiés à fond par M. Maurice Wagner.

Dans l'Amérique du sud, M. James Wilson, ingénieur, a franchi, à travers de grandes difficultés, l'espace compris entre la côte nord-ouest de l'État de l'Équateur et Quito; son but était d'examiner les moyens d'exécuter une grande route entre le rivage de la province d'Esmeraldas et cette capitale. —M. Elisée Reclus a parcouru le nord de la Nouvelle-Grenade. —Les gouverneurs de la Guyane française et de la Guyane hollandaise se sont entendus pour diriger de concert une commission internationale d'explora-

tion du Maroni, fleuve qui sépare les deux colonies : on doit de bons renseignements ethnographiques et géographiques à cette importante entreprise. — M. Tschudi a exploré les Andes et le Pérou. — M. Gonçalves Diaz a dirigé une importante expédition scientifique entre l'Amazone et le cap Saint-Roch. — Notre spirituel peintre Biard a parcouru le Brésil, le crayon et la plume à la main, et a fait paraître un gros volume d'aventures. — Les frères Grandidier et M. Marcoy ont franchi de grands espaces de l'Amérique méridionale. — Le docteur Martin de Moussy a visité la confédération Argentine; le docteur Moure, le Matto Grosso. — M. Pissis continue à faire au Chili de précieuses études géodésiques et géologiques. — M. Guinnard est revenu d'un voyage en Patagonie, qui rappelle par son côté dramatique les épopées les plus émouvantes. On se souvient des tortures qui signalèrent la captivité de notre malheureux compatriote, et de sa miraculeuse délivrance. — Tels sont les principaux voyages accomplis dans ces derniers temps en Amérique. — Mais, avant d'en examiner plusieurs en particulier, jetons un regard sur les explorations qui les ont précédés.

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE ARCTIQUE.

Aspect de l'Amérique arctique. — Esquimaux.

L'Amérique arctique est, pour ainsi dire, couverte d'une couche éternelle de neige, où poussent çà et là des plantes chétives et bientôt desséchées par l'intensité du froid; la nature, cruelle marâtre, n'y produit

aucun fruit savoureux ; les arbres résineux aux sombres rameaux ont seuls de la vigueur dans cette indomptable contrée. Les jours de douce température ne sont pas de longue durée ; des myriades d'insectes sortent alors des marais : les moustiques, les maringouins, deviennent pour l'homme un fléau aussi redoutable que les glaces de l'hiver.

Qu'on se figure des plaines interminables de neige se déroulant sous un ciel brumeux ; des animaux carnassiers, tels que les ours, les loups, les martres, cherchant de distance en distance leur pâture au milieu des frimas ; des Esquimaux épuisés de fatigue, poussant devant eux des troupeaux de rennes, ou sortant de huttes misérables pour s'emparer d'une proie qu'une famille attend avec les angoisses de la faim ; qu'on suive par la pensée ces malheureux chasseurs s'enfonçant dans les neiges, luttant contre des animaux féroces affamés ; qu'on assiste à ces terribles combats où l'homme obtient sa nourriture au péril de la vie, et l'on aura déjà une idée de l'existence des habitants du Nord ; mais, de l'avis de tous les voyageurs, les récits sont impuissants à rendre le spectacle des contrées arctiques.

Entrons maintenant dans un de ces tristes intérieurs où l'Esquimau, malgré ses privations, sait aussi trouver le bonheur de la famille. Au milieu des instruments de pêche, des lances, des harpons, des filets, se débattent pêle-mêle les enfants et les chiens, qui se disputent quelques débris d'aliments. Les femmes et les hommes se tiennent accroupis dans un coin de l'étroite demeure, et réfléchissent à la vie du lendemain. Une lampe, alimentée par l'huile de baleine

ou par un morceau de graisse de phoque, répand une lueur indécise sur toute la famille, et exhale une odeur fétide qui ne déplaît pas aux indigènes.

La chair, le sang, la graisse de phoque, les poissons crus, sont leurs principaux aliments; ils y joignent quelquefois un peu de lichen appelé *tripe de roche.*

On pourrait croire que ces peuples, qui ont à lutter contre les éléments, sont unis entre eux; la nature devrait être une barrière suffisante opposée aux dissensions intestines; et pourtant les Esquimaux se livrent souvent des combats, signalés par la plus affreuse barbarie. On a vu des mères, poussées par la famine occasionnée par la guerre, égorger leurs enfants pour se nourrir de leur sang.

Parmi les occupations des Esquimaux, il faut citer d'abord la pêche des poissons et de la baleine. Ils fendent la glace et s'emparent des poissons à l'aide de leurs chiens; à l'époque de la pêche des baleines et des narvals, ils s'élancent au milieu des flots sur une légère embarcation, qu'ils dirigent avec une surprenante hardiesse; cette espèce de nacelle, appelée *kayak*, est étroite et fort longue; sa forme est semblable à une navette, percée d'une cavité où l'homme se place; à la portée du marin sont le harpon, la lance, la hache, les cordes; il avance en frappant alternativement à droite et à gauche les flots d'une large pagaie; le courageux pêcheur est à peu de distance de sa proie : il va l'atteindre, et le cétacé n'a pas aperçu son ennemi.

Premières découvertes. — Premier voyage de John Ross. Edouard Parry et le capitaine Lyon.

Depuis longtemps les voyageurs européens ont tenté de périlleuses expéditions dans le nord de l'Amérique. Avant la découverte de Christophe Colomb, les Danois, au IXe et au Xe siècle, visitèrent les parages inhospitaliers de l'Amérique septentrionale. Ils établirent des colonies dans le Groenland et dans une autre région tenant au continent et appelée Vinland ou pays de la vigne vierge. Les dissensions intestines des États scandinaves privèrent les colons des secours de la mère-patrie, et ils périrent peut-être tous.

Arrivons maintenant aux découvertes géographiques du XIXe siècle. La plupart des voyageurs qui ont exploré le nord de l'Amérique se sont proposé deux buts, dont l'un n'a pas encore pu être positivement atteint : ils ont voulu en même temps étudier l'aspect des régions arctiques, et chercher un passage nord-ouest qui permettrait à l'Europe de communiquer avec l'Asie orientale et l'Océanie ; mais les glaces opposent des barrières presque insurmontables, et, si Mac-Clure est parvenu à franchir ces difficultés à force de courage et de patience, nous ne pouvons pas en conclure que le passage est ouvert à la navigation.

En 1818, John Ross s'avança dans la mer de Baffin avec le projet de chercher cette communication si désirable entre l'Europe et l'Asie. Il ne tarda pas à apercevoir des Esquimaux, qui, par une exception remarquable, se montrèrent très-empressés à visiter les étrangers. Ces sauvages abordèrent le bâtiment, se

livrèrent à des danses et à des démonstrations de joie qui parurent fort plaisantes aux voyageurs. Tout en longeant le Groenland, John Ross s'appliquait à en relever soigneusement les côtes et à rectifier quelques erreurs de ses prédécesseurs.

On abandonna bientôt les régions qui avaient eu quelques rapports avec les Européens, pour entrer dans des mers qui n'avaient jamais été, sans doute, traversées par des vaisseaux. Les voyageurs furent surpris de rencontrer des habitants à une latitude aussi élevée, et, de leur côté, les naturels furent frappés d'épouvante à la vue du bâtiment anglais. L'interprète Sackouse, Esquimau intelligent, parvint, à force d'adresse, à calmer un peu leur effroi. Cet homme mérite une mention particulière : par un fait bien rare chez une nation boréale, il avait abandonné sa patrie et ses glaces, mû par un désespoir amoureux. Embarqué sur un bâtiment baleinier, il avait atteint l'Angleterre, et n'avait pas tardé à préférer l'Europe civilisée aux froides contrées du Nord. Malgré les paroles de Sackouse, les Esquimaux furent pendant longtemps dominés par la frayeur que leur causaient tant de prodiges; ils suppliaient les Européens de ne leur faire aucun mal, et leur demandaient en grâce de s'éloigner. Une de leurs premières questions fut celle-ci : « Qu'est-ce que cette grande créature? Vient-elle du soleil ou de la lune? » Arrivés auprès du navire, ils l'interrogèrent, et ne voulurent point croire à l'existence de peuples plus privilégiés qu'eux des dons de la nature : ils supposaient que la terre était entièrement couverte de neiges et de glaces éternelles. Quelques présents contribuèrent à

dissiper leur crainte; ils manifestèrent alors leur extase en se tirant le nez à plusieurs reprises : ce geste imité par les blancs parut leur faire grand plaisir. Tout surprenait ces pauvres sauvages, qui ne cessaient de se tirer le nez en signe d'admiration : ils furent surtout frappés de voir des voiles d'une substance inconnue et des mâts de bois. Ils ne pouvaient se figurer qu'il y eût des terres où les plantes atteignaient de telles proportions; au premier abord, ils prirent le bois pour des os de baleine.

John Ross ne continua pas à l'ouest un voyage si bien commencé; il revint en Europe sans découvertes importantes, et ne fut pas accueilli avec empressement par ses compatriotes, moins sensibles aux récits curieux et aux détails pittoresques qu'au but pratique qu'il se proposait d'atteindre.

L'année suivante, son compagnon Édouard Parry faisait une expédition peut-être plus fructueuse. Parry passa le détroit de Lancastre, pénétra dans l'entrée du Prince-Régent, découvrit le détroit de Barrow, l'île Melville, la Géorgie septentrionale, et d'autres terres qui furent appelées depuis *archipel Parry*. Il fut obligé de passer l'hiver au milieu des glaces, dans la baie de *l'Hekla*. Cette saison est décrite ainsi par le voyageur :

« Nous nous amusâmes, dit-il, à faire, congeler du mercure en l'exposant à ce froid continu, et à le battre sur une enclume préalablement amenée à la température de l'atmosphère. Il ne me paraît pas très-malléable dans cet état, et se brise ordinairement après deux ou trois coups de marteau. Un incendie s'étant déclaré dans le voisinage, chacun se mit à l'œu-

vre pour éteindre les flammes en les étouffant dans la neige : le thermomètre, cependant, était à 44 degrés au-dessous de zéro. Les figures des matelots, éclairées par le feu, présentaient un singulier spectacle. Presque tous les nez et toutes les joues étaient gelées et blanchissaient cinq minutes après avoir été exposés à l'air. »

Parry et le capitaine Lyon eurent de fréquentes relations avec les indigènes; ils racontent des faits presque prodigieux sur la nourriture et sur le goût de ces malheureux habitants du Nord : un mets qui plaît beaucoup aux Esquimaux, c'est un mélange de graisse et de sang de cétacé. Le capitaine Lyon, voulant remercier dignement deux Esquimaux d'un service qui lui avait été rendu, leur offrit un paquet de chandelles, qui fut immédiatement dévoré avec des marques d'un extrême contentement. La graisse qui entretient leurs modestes lampes est la même qui est employée dans l'alimentation. Un des voyageurs en fit involontairement l'expérience : le capitaine Lyon ayant demandé une de ces lampes, la maîtresse du logis se hâta de boire l'huile qu'elle contenait, et nettoya l'ustensile sans autre secours que sa propre langue. Une autre fois, un Esquimau ayant vu un des voyageurs se servir d'un morceau de savon pour se laver les mains, s'en empara et l'avala tout d'un trait.

Si les Esquimaux montrent, en général, une grande douceur dans leurs relations avec les Européens, ils sont, envers leurs semblables, fort peu compatissants : la vieillesse ne jouit d'aucun privilége; le malade ne trouve pas un ami pour le soigner, et la mort ne laisse après elle que des regrets superficiels. — Il n'est pas

rare que des maris délaissent leurs femmes mourantes et ne s'informent jamais du sort de ces infortunées. La plupart du temps, on abandonne les cadavres à la voracité des loups et des chiens.

Après un voyage long et pénible, Parry revint en Angleterre, sa patrie; néanmoins il devait revoir les glaces du pôle et fournir à la science de nouveaux renseignements. — Il s'avança, en 1827, dans les mers situées à l'est du Groenland, et pénétra jusqu'à 82° 45′, le point le plus reculé qu'aient atteint les explorateurs du Nord.

Second voyage de John Ross. — Le capitaine Back, Dease, Simpson, etc.

John Ross, déjà habitué à la fatigue d'un périlleux voyage, partit en 1829, à bord de la *Victoire*, avec une troupe d'hommes disposés à affronter les dangers d'une longue expédition. On parvint rapidement à la pointe où, peu de temps auparavant, le capitaine Parry avait été obligé d'abandonner la *Fury*. Quelques semaines après, le bâtiment de John Ross était enveloppé dans les glaces, et l'hivernage allait commencer. Les pauvres voyageurs firent leurs préparatifs avec une extrême ardeur, et en quelques jours ils eurent tout le confortable qu'on pouvait espérer dans un semblable désert. Craignant pour ses compagnons l'ennui, souvent plus terrible que la fatigue, Ross imposa à tous des occupations journalières, et, grâce à la variété des travaux et des distractions, on passa courageusement la première année. Les Esquimaux du voisinage visitèrent les étrangers, et il s'établit bientôt entre eux et

les Anglais un agréable échange de bienveillance. On payait les services par l'abandon d'un objet de peu de valeur, qui ne laissait pas de remplir d'allégresse les naturels. « Que personne, dit le capitaine Ross, ne pense connaître le véritable prix d'un don avant d'avoir appris quelle joie peuvent produire un petit grain de verre bleu, un bouton doré, une aiguille ou un vieux morceau de cercle de fer. »

En plusieurs occasions, le capitaine put apprécier l'intelligence développée de certains habitants, mais aussi leur tendance aux croyances surnaturelles. Plusieurs objets appartenant au navire ayant disparu, il parvint à se les faire rendre en répandant le bruit d'un pouvoir magique. L'été allait renaître; on s'apprêtait à parcourir de nouveau la mer, lorsque les glaces se refermèrent entièrement avant que l'on pût dégager le navire. Il fallut donc songer à un second hivervage. Pendant trois années, les espérances furent vaines. On comprend la désolation de ces infortunés, qui tournent du côté de leur patrie leur unique vœu, et qui ne découvrent devant eux que des glaces infranchissables. C'est dans ces dernières extrémités qu'on peut apprécier tout ce qu'il y a de courage dans le cœur des marins : peu se laissent abattre par leur affreuse position. On se résout à abandonner le navire. En quelques instants, on fait les provisions nécessaires, et l'on part du côté de la pointe de la *Fury*, au milieu d'obstacles qui auraient paru insurmontables si la vie n'avait pas été en jeu. « En quittant mon vaisseau, s'écrie Ross, j'éprouvai la sensation que l'on éprouve à se séparer d'un ancien ami. »

Voilà les voyageurs franchissant les neiges, coupant

les glaces avec la scie, élevant leur modeste campement dans le désert, luttant contre un nouvel hiver. Néanmoins ils prévoient le moment où les vivres vont manquer, et, d'un commun accord, ils se décident à s'embarquer sur des canots, et à relâcher dans un autre pays. Un cri vient de remplir d'espoir tous les Anglais : on aperçoit à l'horizon une voile ! Les barques sont bientôt à flot, les rameurs redoublent d'ardeur; mais c'est peut-être une illusion; la voile n'est probablement qu'un de ces glaçons immenses emportés par les courants. La déception est plus cruelle que l'attente. Néanmoins ils avancent, et ils pourront, dans quelques instants être sûrs de la vérité. Les doutes s'évanouissent; ils distinguent un vaisseau ! Il est facile de juger du bonheur de ces infortunés et de comprendre aussi leur angoisse, lorsqu'ils voient leur seule chance de salut s'éloigner rapidement. Ce fut un affreux moment pour tous les hommes de l'équipage : l'idée de la mort et des tortures de la faim s'empara de leur esprit. C'est en vain qu'ils font des signaux désespérés, le vaisseau fuit, et bientôt il va disparaître. Pourtant le vent se calme, le bâtiment s'arrête, la barque avance, on les aperçoit, ils reçoivent un affable accueil, et touchent peu de jours après le sol britannique.

Le capitaine Back, qui avait accompagné Franklin dans un premier voyage, tenta une expédition dans des territoires jusqu'alors complétemeut inconnus des Européens. A la tête de vingt-quatre hommes entreprenants, il pénètre dans les froides régions du Nord; son grand projet est l'exploration de la *rivière du Pois son,* enveloppée jusqu'alors de mystères impénétra-

bles. Back trouva, dans les Indiens, des guides fidèles et intelligents; malgré des dangers qui auraient découragé un voyageur ordinaire, en dépit des malencontreuses prédictions des naturels, qui considéraient son expédition comme au-dessus des forces de l'homme, il voit enfin la rivière du Poisson, la franchit sans accident, et en étudie les bords. On sait que, plus tard, la rivière changea de nom et prit celui du voyageur qui le premier avait osé la visiter.

La relation du capitaine Back contient des détails qui sont une bonne fortune pour le lecteur. Il nous parle des moustiques qui livrent au voyageur une lutte incessante pendant les courtes chaleurs de l'été; c'est en vain qu'on se roule sur le sol, qu'on s'entoure de voiles de gaz, ces insectes parviennent inévitablement à leur but. « Nos figures, dit-il, ruisselaient de sang comme si nous avions été piqués par des sangsues. Les douleurs que nous éprouvions étaient si intenses que nous étions pris d'une sorte de vertige qui nous rendait presque fous. »

De 1837 à 1839, MM. Dease et Simpson parcoururent les côtes septentrionales de l'Amérique et explorèrent tout le littoral, sauf un intervalle de 6 à 7 degrés de longitude entre le fleuve Back et la presqu'île Melville. Le docteur Rae, à la tête d'une petite expédition, se chargea de la découverte de cet espace, et y parvint après de pénibles travaux.

Déjà, plusieurs années auparavant, Franklin, Hood et Richardson avaient fait des expéditions sur les bords du Mackenzie et avaient découvert des territoires entiers. Nous aurons bientôt à parler plus longuement du célèbre et infortuné Franklin, et plus

encore des généreuses expéditions dirigées à sa recherche ; exemple curieux des destinées humaines ! le silence qui a plané pendant plusieurs années sur le sort de Franklin, a excité l'ardeur des pionniers de la science, qui se sont élancés dans les glaces du pôle sur les traces de l'éminent voyageur, comme les religieux du mont Saint-Bernard à la recherche des malheureux égarés dans les neiges.

Que d'espérances vaines, que d'amertume et de regrets ! Mais aussi combien de découvertes intéressantes, combien de faits nouveaux et saisissants ! C'est une loi de la nature que les événements heureux soient intimement joints à la douleur. Si Franklin et ses compagnons étaient revenus sains et saufs de leur voyage, aurions-nous vu les Mac-Clure, les Belcher, les Kellett, les Collinson, les Kennedy, les Inglefield, les Bellot, les Kane, les De Haven, s'aventurer dans les mers de glace, poussés par le stimulant de nouvelles découvertes ? On peut dire que l'esprit est moins audacieux que le cœur. On ne se jette pas sans une nécessité impérieuse dans le danger ; mais on ferme les yeux devant le péril lorsque l'on pense calmer une souffrance ou sauver un frère. La science devient bien belle et bien séduisante lorsqu'elle est guidée par le cœur.

Départ de Franklin. — Recherches de Richardson, Ross, Austin, etc.

Après de fructueuses expéditions dans les régions arctiques, Franklin ne sentit pas le besoin de se reposer sur une gloire qu'il avait acquise à force de travaux et de privations ; entraîné par une ardeur nou-

velle et presque juvénile, il voulut couronner sa longue carrière par la découverte du passage nord-ouest. Il partit donc à la tête de deux bâtiments, l'*Erébe* et la *Terreur,* qui avaient déjà affronté les glaces sous la conduite du capitaine James Ross. Le 26 mai 1845, les navires quittent l'Europe avec un approvisionnement considérable; quelques mois après, on recevait par les baleiniers des nouvelles de l'expédition; rien ne pouvait faire pressentir une catastrophe, et pourtant, depuis cette époque, un silence de mort a plané sur le sort de Franklin et de ses infortunés compagnons.

L'Europe entière a pris part aux angoisses des amis de l'illustre capitaine, et surtout aux douleurs de celle que nous pouvons appeler aujourd'hui la veuve de Franklin. Cette vénérable épouse a mis tout en œuvre pour découvrir les traces de sir John; elle a sacrifié sa fortune, le repos de sa vie, à la recherche de l'expédition. Nous l'avons vue encourager les marins qui se dirigeaient du côté du nord, les remercier de leur généreux empressement, les accompagner jusqu'aux limites extrêmes de l'Angleterre et leur livrer ses dernières instructions : nous pouvons le dire sans crainte de trouver des contradicteurs, lady Franklin est un des plus beaux caractères de notre époque : lorsqu'elle entrevoyait encore quelque lueur d'espoir, elle ressemblait à cette femme vertueuse qui, au chevet du lit d'un mari agonisant, s'efforce de ranimer une existence qui s'éteint; mais dès qu'elle fut forcée de prendre un costume de deuil, elle attacha sa pensée à cette terrible région du Nord comme au tombeau de son époux : ses souvenirs, ses conversations, étaient les

seules fleurs qu'elle pouvait déposer sur cette sépulture inconnue ; aussi, loin de détourner de son esprit la pensée d'un amer chagrin, elle se plaît encore aujourd'hui à parler du grand navigateur à tous ceux qui l'entourent. Il semble qu'on ne puisse plus voir les glaces du pôle sans avoir eu quelque entretien avec cette illustre veuve, et sans recevoir ses ordres.

Depuis Franklin, toutes les expéditions tentées dans les mers du Nord s'efforcent de retrouver ses traces : on voit alors Richardson, qui, malgré ses soixante-deux ans, parcourt le nord de l'Amérique, et recherche en vain les vestiges de son ancien ami ; en même temps, le capitaine John Ross, non moins intrépide, passe un hiver au fond d'une baie désolée, où il parvient à trouver des ressources suffisantes en dépit d'une nature marâtre et glacée ; le capitaine James Clark Ross est aussi présent à ce rendez-vous de douleur et de souffrance ; il emploie, pour sauver l'expédition de Franklin, tout ce que l'amitié et l'expérience des contrées septentrionales peuvent lui suggérer. Le canon du navire résonne de distance en distance, des feux de Bengale sont allumés à l'extrémité des mâts, et les animaux vont même servir aux tentatives de recherches : on prend des renards blancs, on leur attache des colliers avec des indications, et on leur rend la liberté dans l'espoir qu'ils pourront peut-être, comme la colombe de la Bible, apporter des renseignements à Franklin et à ses compagnons. Inutiles efforts ! aucune nouvelle de la grande expédition ne parvient jusqu'aux voyageurs ; on rencontre pourtant une tombe dans l'île Beechey, et l'on reconnaît que Franklin a dû passer en cet endroit l'hiver de 1845 à 1846.

En 1850, le capitaine Austin part avec quatre vaisseaux, et le capitaine Penny avec deux. Nous ne voulons pas suivre les voyageurs dans leurs nombreuses excursions, qui ne parvinrent pas au résultat que l'on s'était proposé d'atteindre, c'est-à-dire à la découverte des traces de Franklin, mais qui, néanmoins, ne laissèrent pas d'être utiles à la science.

L'espace ne nous permet pas non plus d'insister sur plusieurs voyages qui furent entrepris dans les mêmes années, et nous arrivons immédiatement au lieutenant Bellot, une des illustrations de notre marine.

Kennedy, Bellot, Inglefield.

Dans sa douloureuse anxiété, lady Franklin équipe un petit bâtiment, le *Prince Albert*, qui, sous la conduite du capitaine Forsyth, s'aventure dans l'entrée du Prince-Régent, et qui, l'année suivante, sous le commandement de Kennedy, s'avance hardiment dans la même direction.

C'est de cette dernière expédition que faisait partie notre courageux compatriote Bellot : quoiqu'il n'en fût point le chef, il sut exercer sur l'équipage une influence que lui valaient et ses vastes connaissances et la supériorité de son esprit. Bellot naquit à Paris en 1826, mais il se considérait comme enfant de Rochefort, sa patrie adoptive. Malgré le peu de fortune de son père, qui pratiquait dans cette ville la simple profession de vétérinaire et de maréchal, Bellot, grâce à sa précoce intelligence, reçut de bonne heure une éducation solide, qui concourut aux généreuses inspirations de son âme. Studieux et brillant élève du col-

lége de Rochefort, il mérita, par son excellente conduite, la bienveillante protection des hauts fonctionnaires de la ville, qui reconnurent en lui les éléments d'un homme d'élite. Apporter des soulagements à sa famille, faire rigoureusement son devoir, ne jamais désespérer de la fortune, ce sont là les aiguillons du jeune Bellot, qui entre à l'École navale à l'âge de quinze ans, et se livre désormais uniquement à son goût pour la marine. Avant d'entreprendre les grands voyages qui lui valurent sa réputation, il combattit sous notre drapeau à Madagascar; ce fut en récompense de ses actions d'éclat qu'il reçut, à l'âge de vingt ans, la croix de la Légion d'honneur. Nommé, quelque temps après, enseigne de vaisseau, il parcourut l'Océanie et l'Amérique méridionale, et revint en Europe pour s'élancer avec Kennedy dans les glaces, à la recherche de l'expédition de Franklin. En 1851 et 1852, on voit le petit navire le *Prince-Albert* pénétrer dans le détroit de Lancastre, franchir le détroit de Barrow, cingler dans la baie de Brentford, découvrir un détroit qui reçoit le nom de Bellot, et trouver, à la pointe de la Fury, un dépôt de vivres en parfaite conservation, laissé par John Ross vingt années auparavant. Au milieu des nombreuses péripéties des voyageurs, il est un incident qui permit à Bellot de déployer toute son ardeur et sa présence d'esprit. Kennedy s'aventure dans un canot, se trouve séparé quelque temps de son vaisseau par un immense intervalle; mais Bellot part à sa recherche, ne se laisse point ébranler par les périls qui le menacent, surmonte toutes les difficultés, et, après plusieurs jours de marche dans la neige et dans les glaces, il retrouva son

compagnon, qui s'était réfugié auprès de quelques Esquimaux hospitaliers. « Tout est blanc autour de nous, dit Bellot dans son journal, mais d'un blanc à donner le vertige : au bout de quelques minutes de promenade, la vue se trouble, il semble que l'air s'épaississe, les objets perdent leurs formes, et l'on n'avance, après des chutes sans nombre, qu'à tâtons et comme le plongeur sous un élément qui n'est pas le sien..... Le vent souffle avec une rage toujours croissante, et la glace se brise avec des craquements que nous prenons plus d'une fois pour les cris de détresse de notre mâture, qui s'agite et se tord sous ses froides étreintes. » Bellot passe tour à tour de la gravité à des pensées souriantes; il unissait à l'esprit fin et sagace du Français le caractère entreprenant et positif de l'Anglais.

Les natures vigoureuses ne se laissent point abattre par une première tentative infructueuse : à peine de retour en France, Bellot voulut revoir les froides contrées du septentrion. Bientôt après il partait, avec le capitaine Inglefield, à bord du *Phœnix*, et se dirigeait tout droit dans la mer de Baffin. Ce voyage pouvait faire pressentir un véritable succès. Les explorateurs étaient parvenus à une latitude très-élevée, lorsque la mort de Bellot paralysa les efforts de ses compagnons. On se rappelle le triste retentissement qu'eut en Europe cette affreuse nouvelle : le nom du jeune Français fut dans toutes les bouches et pénétra tous les cœurs. Pour nous, qui avons eu le bonheur de voir et d'entendre cet éminent jeune homme, nous ne saurions rendre l'affliction que nous avons ressentie en lisant les détails de cette fin prématurée. Bellot voulait

faire une reconnaissance dans les environs du navire avec deux hommes de l'équipage (c'est un de ses marins qui a communiqué une touchante déposition de l'affreux évènement) : « Il était, dit le matelot Johnson, parti depuis quatre minutes, quand j'allai, pour le chercher, faire le tour du même glaçon sous lequel nous étions abrités ; mais je ne pus le voir, et, en retournant à notre retraite, j'aperçus son bâton du côté opposé d'une crevasse d'environ cinq toises de large, où la glace était toute cassée. J'appelai alors M. Bellot, mais sans réponse. A cet instant, le vent soufflait très-fort. Je cherchai encore tout autour du glaçon, mais je ne pus découvrir aucune trace de M. Bellot. Je crois que, lorsqu'il sortit de la cachette, le vent l'emporta dans la crevasse, et, son paletot étant boutonné, il ne put nager pour revenir à la surface. » On retrouva dans les papiers de l'infortuné marin une lettre qui ne devait être ouverte qu'après sa mort; il y exprimait des sentiments empreints de grandeur d'âme et de résignation. « Ma mort, disait-il, en pressentant les dangers auxquels il s'exposait, attirera peut-être sur les divers membres de ma famille la considération des hommes et les bénédictions du ciel. »

L'Angleterre et la France ont montré le plus grand empressement à rendre justice à la mémoire du généreux marin. On voit aujourd'hui, sur les bords de la Tamise, à peu de distance de l'hôpital de Greenwich, un monument de granit élevé en son honneur.

Le commander Mac-Clure.

Le capitaine Kellett se livrait à des excursions dans le nord, lorsque Mac-Clure, marin entreprenant, résolut de triompher de tous les obstacles par une persévérance opiniâtre, en prenant une route nouvelle, celle du détroit de Beering. « *Je pars sous ma responsabilité,* disait-il ; *je découvrirai Franklin ou le passage.* » Parvenu vers 126 degrés de longitude ouest, il se dirigea au nord, toucha la grande île Baring, qui n'est, du reste, qu'une dépendance de la terre de Banks, et, grâce à une manœuvre habile et à des travaux prodigieux, il parvint à en faire le tour. Tantôt le navire était arrêté par des blocs immenses de glaces, formidables banquises qui se dressaient devant l'équipage comme des murailles ; tantôt par des montagnes flottantes qui menaçaient d'écraser sous leur monstrueuse masse la frêle embarcation. Souvent il fallait se frayer un chemin dans la glace par la hache, par le feu même ; maintes fois on y fit jouer la mine comme dans de profondes couches de rochers ; à la fin, la marche du vaisseau devint impossible. Mac-Clure est toujours inébranlable, il n'en poursuit pas moins son but : découvrir Franklin ou le passage. Trois hivers n'abattent pas l'intrépidité des compagnons du commander, qui a su leur inspirer une confiance sans bornes. « Cette saison si redoutable, dit-il en parlant de l'hiver, dont l'approche avait excité bien des craintes parmi nous, s'écoula fort doucement. Pourtant, dans les mois de janvier, février et mars, le thermomètre descendit jusqu'à 44°, et la température moyenne fut

au-dessous de 30°. Malgré l'intensité du froid, l'état sanitaire ne fut aucunement altéré. Point de doute que ce résultat remarquable ne fut dû à l'énergie de nos marins et à l'excellence de nos provisions. » L'unique occupation des matelots fut la chasse. On sait que les Esquimaux ont la plus grande considération pour les habiles chasseurs, qu'ils reconnaissent seuls dignes du titre d'*hommes*; aussi plusieurs compagnons de Mac-Clure furent-ils bientôt jugés favorablement par les indigènes.

L'expédition voit cette île Melville qu'avait autrefois visitée Parry, et découvre ce *passage nord-ouest*, impraticable détroit qui ne pourra jamais offrir le moindre avantage au commerce du monde, ni aux relations des peuples. Quoique cette découverte de Mac-Clure nous paraisse d'une importance médiocre, nous ne voulons en rien diminuer la gloire de ce hardi voyageur. Le journal que le commander a rédigé de ses grandes excursions est une suite de récits palpitants que nous regrettons vivement de ne pouvoir rapporter en entier.

« Je me promenais, dit-il, avec le lieutenant Creswell, à quelques milles du vaisseau, lorsque nous vîmes subitement apparaître, du côté du nord, un point noir qui semblait rouler plutôt que courir sur la glace. Nous imaginant que c'était quelqu'un des nôtres poursuivi peut-être par un ours blanc, nous nous portâmes à sa rencontre; mais nous ne tardâmes pas à distinguer que la figure qui s'approchait avec tant de rapidité n'appartenait à personne du bord. Cet être, quel qu'il fût, se mit, à notre vue, à agiter les bras en l'air et à pousser des cris que l'éloignement, ou toute

autre cause, nous rendit inintelligibles. J'avoue qu'alors nous fûmes tentés de chercher si cette apparition, au teint de suie et aux gestes étranges, ne cachait pas les griffes et la queue du vieux Nick. Nous finîmes enfin par nous joindre, et l'on peut juger de notre surprise quand, à cette question naturelle de ma part : « Qui êtes-vous? et d'où venez-vous, au nom du ciel? » l'étranger répondit d'une voix étranglée par l'émotion et la rapidité de sa course : « Pim, le lieutenant Pim, « du *Herald.* » A la place du diable, c'était un ange de lumière que j'avais devant moi. On peut juger quelle poignée de main je donnai à mon vieux camarade. »

Nous comprenons aisément la joie de ces pauvres matelots qui se figurent revoir la patrie en entendant leurs compatriotes; il se fit en eux une telle révolution de bonheur, que les malades oublièrent leurs souffrances; les boiteux marchèrent : l'amour de la patrie accomplissait un véritable miracle. Mais Mac-Clure et les siens vinrent tout à coup à douter de la vérité, ils se crurent en butte à une hallucination que la raison devait dissiper. « Lorsqu'il fut bien avéré, s'écrie Mac-Clure, que ce n'était point un songe, mais une réalité, la parole fit défaut à mes compagnons comme à moi-même pour exprimer nos pensées. Nos cœurs étaient trop pleins. Jamais, j'en ai la confiance, les sentiments de gratitude qui ont élevé en ce moment ma pensée vers le souverain dispensateur des choses, ne s'affaibliront dans mon souvenir. »

Le lieutenant Pim avait été envoyé au secours de Mac-Clure par le capitaine Kellett, appartenant à l'escadre de sir Edward Belcher. Ce fait mémorable se passait le 6 avril 1853.

Ce ne fut que l'année suivante que les voyageurs purent toucher le sol européen. Nous sommes heureux d'ajouter que le nom d'un officier français, M. Émile de Bray, s'associe à celui de Kellett.

Le capitaine Collinson. — Le docteur Kane.
Le capitaine Mac-Clintock.

Cette redoutable région du pôle attire toujours à elle de nouveaux voyageurs, avides d'émouvantes péripéties et de terribles drames. En 1851, le capitaine Collinson pénétra, par le détroit de Beering, dans l'océan Glacial américain; les premières dépêches qu'il envoya apportaient le deuil dans plusieurs familles : son lieutenant Bernard venait d'être tué, avec quelques matelots, par des Indiens. Malgré les banquises et les obstacles de toute nature, Collinson circula pendant trois années dans les mers arctiques, et fut de retour en 1854.

A la même époque, le docteur John Kane acquit à peu près la triste certitude de la terrible fin de Franklin et de ses compagnon : des Esquimaux trouvèrent, au milieu des glaces, des armes, des débris d'ustensiles qui paraissaient avoir appartenu aux malheureux Anglais. C'est dans le voisinage de l'embouchure du Back qu'ils ont probablement péri de faim ou de froid.

Le docteur Kane est un de ces esprits entreprenants et infatigables qui ne s'arrêtent qu'épuisés par les dernières étreintes de la mort; Kane aurait été un des plus célèbres voyageurs du monde, s'il n'avait pas joué avec une existence affaiblie par les travaux et les privations, s'il n'avait consumé ses plus belles années en

les jetant, pour ainsi dire, dans le tourbillon d'une fiévreuse agitation. Lorsque l'on étudie cette vie si remplie et si courte, on est à la fois surpris d'admiration et de terreur : on voudrait retenir ce malheureux qui suit une voie inévitablement fatale; on prévoit dès lors la mort qui le menace, et pourtant, lorsqu'elle frappe, on ne peut croire à la fin de cet homme incroyable, tant il a su, dans sa pénible carrière, affronter les dangers de toutes sortes. Kane est un véritable héros; partout, dans ses voyages, se révèle son esprit aventureux et hardi : dans l'île de Luçon, il se fait suspendre par une corde de bambou à la pointe d'un rocher de deux cents pieds de hauteur perpendiculaire, et d'où sa vue peut plonger dans le cratère du volcan de Taal, rejetant abondamment des scories et de la fumée. Cet acte d'une prodigieuse audace le fait considérer comme un être diabolique par les naturels, qui menacent de le tuer.

Quelque temps après ses pérégrinations dans la Malaisie, on le retrouve dans les îles Sandwich.

Une tribu de sauvages l'attaque; il se défend comme Alexandre dans la ville des Oxydraques. Il passe en Afrique, franchit l'Égypte, visite la Grèce, revient en Amérique, repart pour le continent africain, parcourt la Guinée, et y est atteint d'une fièvre qu'il doit conserver jusqu'à la mort. Son état est presque désespéré. N'importe, il salue de nouveau sa patrie, les États-Unis, et, en dépit d'une maladie qui le mine, il prend part aux entreprises militaires des Américains au Mexique : Kane se montre aussi brave que généreux ; il rencontre dans un combat le fils du général ennemi, il le blesse grièvement; mais sa grandeur

d'âme l'emporte : il bande les plaies de celui qu'il vient de frapper, et soigne son prisonnier comme le plus tendre des amis. Le général ennemi devient son prisonnier ; les soldats américains veulent se venger de cet homme en le massacrant, Kane tire alors l'épée contre les siens et fait tomber sous ses coups le premier qui ose s'avancer ; mais il est blessé dans cette noble lutte, et reçoit à son tour les soins de celui qu'il a sauvé. Le docteur apprend que M. Grinnell, riche négociant américain, veut concourir de sa fortune aux efforts des explorateurs dans le Nord ; il a bientôt su s'attirer la confiance de ce généreux capitaliste, et nous le voyons, quelques mois après, dans les glaces à la tête d'une expédition : parti de New-York en 1853, il franchit le détroit de Smith, atteint en traîneau 82°30' de latitude nord, voit une mer libre qui porte aujourd'hui le nom du courageux voyageur. Cette mer s'étend-elle jusqu'au pôle ? Quelle est la cause d'une telle élévation de température dans cette latitude ? Trouverait-on des terres habitables à l'extrémité de cet axe autour duquel tourne notre monde ? Nous entrons dans le domaine des conjectures ; mais un jour, nous l'espérons, ce voile mystérieux tombera, l'homme fera la conquête de la terre entière. Kane fut aussi intrépide au milieu des glaces que dans les régions équinoxiales. Il revit sa patrie pour lui dire un éternel adieu ; il expira à La Havane le 16 février 1857, à peine âgé de 35 ans. On lui rendit des honneurs funèbres comme au citoyen qui meurt en se dévouant pour son pays.

Le capitaine Mac-Clintock, partit dans l'intention de retrouver quelques traces de l'expédition

de Franklin; ses recherches furent d'abord infructueuses. Enfin, en 1859, il a recueilli des renseignements et des débris qui ont fait voir que le lieu de la mort de l'illustre voyageur et de ses compagnons était bien, comme on le soupçonnait, la Terre du Roi Guillaume, au nord-ouest de l'embouchure du fleuve Back.

La corvette la *Reine-Hortense* dans les mers du Nord.

Avant le voyage entrepris par la corvette la *Reine-Hortense*, les Français avaient moins assisté en acteurs qu'en spectateurs aux entreprises arctiques; on peut considérer les Anglais et les Américains comme les uniques moteurs des précédentes expéditions. Nos sentiments de sympathie les avaient, il est vrai, toujours accompagnés dans leur glorieuse mission; nous les suivions comme de véritables compatriotes; mais nous n'avions pas, il faut l'avouer, le mérite de l'initiative. Une prudence qu'on ne saurait blâmer nous a pendant longtemps détournés de ces voyages périlleux; mais aujourd'hui nous pouvons nous élancer vers le pôle avec des renseignements précis, avec des cartes habilement tracées; la longue expérience de nos voisins nous servira à trouver une route sûre et à pénétrer définitivement dans cette mer libre que l'on rencontre à l'extrémité de l'axe terrestre. Il nous semble que le passage nord-ouest ne doit plus être le mobile des voyageurs; mais on peut faire de précieuses découvertes scientifiques dans les régions qui s'étendent au nord de l'Europe, entre la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg. Comme on le voit, le champ

est vaste aux tentatives; qu'on s'applique donc maintenant à explorer le monde dans cette direction, et qu'on suive l'impulsion donnée par la corvette la *Reine-Hortense !*

Le 16 juin 1856, la gracieuse corvette abandonnait Le Havre, emportant du côté du Groënland une commission scientifique dirigée par le prince Napoléon. Les voyageurs furent bientôt au milieu des glaces, menacés par des banquises, presque retenus comme Parry et Mac-Clure. Pendant ce temps, le prince faisait des observations sur la température, et les savants qui l'accompagnaient prenaient des notes qui ont servi de base à un excellent ouvrage publié tout récemment. Nous ne voulons pas insister davantage sur un voyage dont nos lecteurs ont déjà apprécié tout l'intérêt dans les colonnes de plusieurs journaux quotidiens, et surtout dans le livre de M. Charles-Edmond; on sait aussi que d'importantes collections minéralogiques et géologiques ont été rapportées en France et offertes à la curiosité du public. — L'expédition que nous venons d'exposer bien sommairement n'est, à notre avis, que le prélude de nouvelles tentatives.

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

M. Demersay. — Le docteur Martin de Moussy.
Voyages et aventures de M. Guinnard. — Les Poyuches.

Si les écrivains voyageurs et les romanciers ont peut-être trop abusé des sauvages du nord de l'Amérique, il est impossible de leur faire le même reproche au sujet des indigènes de l'Amérique du sud,

et pourtant les mœurs des populations du Brésil, de la république Argentine ou de la Patagonie, sont au moins aussi curieuses que celles des Sioux, des Comanches et des Apaches.

En lisant les ouvrages de plusieurs voyageurs, et particulièrement les travaux de MM. Demersay, Martin de Moussy et Guinnard, on pourra se convaincre de la richesse de ce champ encore inexploité. On retrouve dans les pampas et dans les llanos cette sombre et captivante poésie des savanes du nord; ce sont, à peu de chose près, les mêmes paysages, les mêmes horizons, la même majesté. On reconnaît aussi, dans ces sauvages à la taille élevée, au maintien fier et aux instincts guerriers, les frères de ces courageux Indiens des États-Unis et du Mexique qui préfèrent l'isolement et la mort à la soumission.

M. Demersay a principalement voyagé dans le Paraguay et dans une république dont on ne soupçonne guère l'existence en France, celle du Grand-Chaco. Il faut avouer, du reste, que ce Grand-Chaco mérite peu l'attention du monde : qu'on se figure des plaines immenses, dénudées, monotones, plates comme une mer calme, coupées seulement çà et là par des rivières aux eaux dormantes et limoneuses. Au milieu de ces pampas sans fin, errent plusieurs tribus qui se détestent souvent entre elles, mais qui ont toutes, comme point de contact, une haine invétérée contre les blancs. On ne peut jamais se fier aux dispositions pacifiques de ces sauvages : au moment où leurs démonstrations semblent le plus amicales, ils apparaissent en bandes nombreuses, et, profitant de l'obscurité d'une nuit profonde, ils s'élancent sur les

campements des voyageurs et se retirent après un sanglant carnage.

De toutes ces peuplades, celles que M. Demersay a le mieux étudiées, ce sont les Lengua et les Toba. Ces Lengua aiment beaucoup les parures et tiennent surtout à grand honneur d'avoir le lobe des oreilles démesurément percé. On passe dans les oreilles des enfants en bas âge une rondelle de bois dont on augmente sans cesse le diamètre, de telle sorte qu'après une quarantaine d'années, le trou formé par ce singulier ornement offre d'énormes dimensions. « J'en ai mesuré plusieurs, dit M. Demersay, et j'ai trouvé, pour moyenne, dans le sens longitudinal, 6 centimètres. Les morceaux de bois sont irrégulièrement arrondis et m'ont présenté dans leur plus grand diamètre jusqu'à 45 millimètres. Souvent aussi les Lengua les remplacent par un long morceau d'écorce d'arbre roulé en spirale, comme un ressort de pendule. »

Quant aux Toba, ils songent plus aux armes qu'aux parures. Montés sur de légers chevaux, ils traversent, comme une avalanche, d'immenses déserts, fondent sur de pauvres familles souvent sans défense et les pillent sans merci. Ce sont les Apaches du Grand-Chaco. Après les combats avec les Espagnols et leurs courses à travers les pampas, la pêche est leur plus grand plaisir; aussi ont-ils imaginé un paradis de la pêche, comme les sauvages des savanes un paradis de la chasse : « Les âmes des morts, disent-il, montent de branches en branches l'arbre gigantesque *Halliagdigna*, et vont pêcher dans des lacs immenses qui abondent en poissons savoureux. »

Pendant que M. Demersay s'initiait surtout aux mœurs et aux coutumes des habitants du Paraguay, M. le docteur Martin de Moussy explorait la confédération Argentine : peuples, histoire, faune, flore, climat, il a tout passé en revue. Peu satisfait, néanmoins, de n'avoir mis au jour que deux gros volumes de précieuses observations, le savant docteur est reparti pour l'Amérique, et a exploré de nouveau les plaines de la république de la Plata, pour nous donner un troisième volume. Qui a bu une fois à cette coupe enivrante des voyages veut y boire jusqu'à la mort.

Il y a quelque temps, un voyageur français que sa famille croyait à jamais perdu, revenait des mêmes régions. Ce voyageur est M. Guinnard, qui a beauconp appris, beaucoup vu, sans le vouloir, et qui, bien malgré lui, s'est assis pendant trois années au foyer inhospitalier des Patagons. Ses aventures sont autrement semées de péripéties que celles du matelot Selkirk, dont Daniel de Foë a fait un récit si populaire; aussi M. Guinnard est-il à la veille de devenir célèbre, et, ce qui a tout lieu de surprendre, célèbre sans l'avoir cherché, sans l'avoir souhaité.

Parti en 1855 pour l'Amérique, dans un but tout commercial, notre jeune compatriote s'aperçoit bientôt, à ses dépens, que cette terre tant vantée de l'or n'enrichit pas tous les Européens qui la foulent. Peu satisfait d'entreprises industrielles tentées à Montevideo, et en dernier lieu à Buenos-Ayres, il veut gagner la ville de Rosario, située à 60 lieues de là, et se joint à un jeune Italien, pauvre comme lui, et lancé également dans le Nouveau-Monde à la piste de la fortune.

Ne pouvant, dans leur précaire situation, se procurer un guide, ils tracent un itinéraire sur une carte, achètent une boussole, se munissent de fusils et se mettent courageusement en voyage. Les voilà s'engageant à travers les pampas, franchissant les rivières gonflées par les pluies torrentielles et luttant avec cette rude nature de la confédération Argentine. Une fois, ils se trouvent entre un torrent profond et une longue roche escarpée. Le cours d'eau prend tout à coup des proportions formidables et bat de ses flots la base de la falaise. Une inspiration leur vient en aide: ils enfoncent leurs poignards dans les rochers, s'en font des espèces d'échelons et gagnent ainsi le sommet de la hauteur.

Plus loin, ils ont à lutter contre un mal plus cruel encore, celui de la faim. Plusieurs jours d'angoisse se passent. Ils aperçoivent une panthère; ils la tuent et se partagent sa chair, sans presque s'être donné le temps de la faire cuire. Malgré leurs souffrances, ils marchent sans cesse, et font des efforts désespérés pour gagner Rosario. Cependant, après plusieurs mois de voyage, ils reconnaissent qu'ils se sont complétement trompés de route et ne songent plus qu'à revenir. Il était trop tard; les sauvages avaient aperçu l'empreinte de leurs pas. « Nous sortions d'une caverne où nous nous étions réfugiés, dit M. Guinnard; des Indiens surgirent comme par enchantement de tous les plis de terrain, et, se livrant à une joie féroce, poussant des cris gutturaux et brandissant leurs lances, leurs boules et leurs lazos, nous entourèrent de toutes parts. Rien n'est plus bizarrement triste que l'aspect de ces êtres à demi-nus, montés sur des che-

vaux ardents qu'ils manient avec une sauvage prestesse; que la couleur bistrée de leur robuste corps, leur épaisse et inculte chevelure tombant tout autour de leur figure et ne laissant entrevoir, à chacun de leurs brusques mouvements, qu'un incroyable ensemble de traits hideux, auxquels l'addition de couleurs voyantes donne une expression de férocité infernale. »

En présence de tels démons, les deux voyageurs se voient en face de la mort; ils se disent un dernier adieu, se serrent la main et font feu sur les assaillants. L'un des Indiens est blessé; ses compagnons se précipitent, la lance au poing, sur les malheureux jeunes gens. L'Italien, percé de coups, accablé par le nombre, tombe pour ne plus se relever. Quand à notre infortuné compatriote, frappé à l'avant-bras par un javelot et atteint à la tête par un lazo, il roule inanimé sur le sol; il est ensuite emporté sur un cheval indompté du côté du campement des Poyuches.

Il se rétablit bientôt; mais un esclavage aussi cruel que ses souffrances vint peser sur lui. C'est en subissant sa captivité que M. Guinnard a pu s'initier aux mœurs des Patagons. Il a composé, sur ce peuple, un ouvrage qui complète les renseignements déjà fournis par Alcide d'Orbigny, de Bovis et plusieurs autres voyageurs.

Les Poyuches-Patagons, dont le pauvre voyageur devint l'esclave, ont une taille élevée, mais ne sont probablement pas plus grands que les indigènes Payaguas du bassin du Paraguay. Somme toute, s'ils ne méritent pas le surnom de géants, ils ne justifient que trop, par leurs coutumes barbares et sanguinaires, a

terreur qu'ils inspirent aux Espagnols du littoral. Ils reconnaissent deux êtres supérieurs : le dieu du bien, dont ils admirent la puissance, et le dieu du mal, qu'ils adorent seuls. Du reste, tout est primitif chez eux.

Jamais un de ces Indiens ne mange sans avoir d'abord offert au Très-Haut la première part. Il se tourne pieusement vers le soleil, envoyé de Dieu, et, prenant entre ses mains les aliments, il prononce ces paroles sacramentelles :

« O père, grand homme, roi de cette terre, sois-moi favorable. Donne-moi tous les jours bonne nourriture, bonne eau et bon sommeil. Je suis misérable, moi. As-tu faim? Tiens! ma nourriture est pauvre, prends si tu veux! »

Le repas achevé, il mêle du tabac à de la fiente de cheval ou de vache, en bourre une pipe en pierre et aspire avec volupté l'affreux parfum qui en sort. Quelques minutes après, on le voit étendu sur le dos, plongé dans une ivresse voisine de l'extase. De ses lèvres entr'ouvertes s'échappent des flots de salive, et ses yeux, à moitié sortis de leur orbite, contribuent à rendre sa physionomie effrayante. Loin d'être l'objet du mépris général, le sauvage est alors entouré de la respectueuse sympathie de tous les siens. On se garderait bien de le troubler, car la divinité elle-même a partagé ses joies ineffables, puisqu'une bouffée a été lancée à son adresse.

Je reviens à M. Guinnard. Après une infructueuse tentative d'évasion, il fut gardé de si près que tout espoir de s'enfuir lui paraissait impossible. Il finissait par accepter son triste sort, lorsque tout à coup une

occasion favorable se présenta. Les sauvages avaient reçu du président Urquiza plusieurs barils d'eau-de-vie, et naturellement toute la tribu s'était plongée avec délice dans l'ivresse. Le captif se glissa en rampant vers l'endroit où se trouvaient les meilleurs chevaux, sauta sur l'un d'eux, en chassa deux autres devant lui et gagna en toute hâte la campagne. Il galopa sans relâche pendant toute la nuit, croyant avoir sans cesse les indigènes à sa poursuite.

« Souvent, nous a-t-il raconté lui-même, je mettais pied à terre, et, l'oreille appuyée sur le sol, j'écoutais, espérant puiser un peu de tranquillité dans le silence de la pampa ; mais, loin de là, les oreilles me tintaient tellement que je croyais entendre sur le sol dur retentir le pas sinistre des chevaux de mes ennemis, et je précipitais de nouveau ma fuite.

« Cette course désordonnée durait depuis quatre jours déjà, quand le cheval que je montais s'abattit, il était mort. Le second eut bientôt le même sort. Je partis le cœur navré, décidé à ménager, par tous les moyens, mon dernier compagnon de misères. Nous avancions fort lentement, lorsqu'à la tombée de la nuit je remarquai qu'il doublait le pas de lui-même ; à la fraîcheur du terrain qu'il foulait et avec l'instinct propre à tous les hôtes de ces vastes déserts, le pauvre animal sentit le voisinage de l'eau. Peu d'instants après, nous étanchions notre soif commune dans ces lagunes que déposent dans le nord de la pampa les filets d'eau issus des contreforts des Andes. Il put me porter jusqu'à Rio-Quinto, et s'affaissa, tout à fait épuisé ; et moi, à bout de forces, mourant de faim, de fatigues physiques et morales, je tombai à ses côtés

sans mouvement et sans voix. C'était le treizième jour de ma fuite ! Les sauvages m'avaient retenu prisonnier pendant trois années ! »

De Rio-Quinto, le fugitif gagna Mendoza et Valparaiso, et de là s'embarqua pour la France.

VOYAGES EN AUSTRALIE

L'Australie. — Opinions diverses sur les naturels.
Mœurs des indigènes. — Les voyageurs en Australie.
Mac-Douall Stuart. — Burke. — Howitt.
Landsborough. — Mac-Kinlay.

C'est encore une partie du monde bien mystérieuse que cette Australie tombée sous la suzeraineté britannique.

Si les côtes en ont été presque toutes explorées et relevées, le centre laisse toujours à la science de nombreux problèmes à résoudre; mais on peut affirmer que nous sommes à la veille du jour où l'énergique persévérance de la Grande-Bretagne aura triomphé de tous les obstacles.

Demain, derrière les pionniers anglais, des batail-

lons de colons s'installeront au cœur même de cette île immense.

L'Australie a fait, depuis dix années, des pas de géant vers le progrès. Qu'on promène ses yeux sur une carte portant le millésime de 1854, et qu'on vienne ensuite à regarder les tracés les plus récents, on sera surpris des conquêtes faites par la science et la civilisation.

Dans les possessions anglaises, la géographie et la politique sont deux sœurs étroitement unies : les voyageurs donnent l'élan et sont l'avant-garde de la conquête. Aussi, l'étude de la géographie, comme on la comprend en Angleterre, est-elle éminemment civilisatrice.

Malheureusement l'Australie n'a pas encore été suffisamment étudiée par les ethnographes, pour que l'on puisse parler avec autorité de ses peuples indigènes.

Nous croyons, quant à nous, que certains voyageurs les ont trop dénigrés, et que d'autres les ont exaltés outre mesure. Pickering est évidemment tombé dans un de ces extrêmes, en faisant cette peinture de l'Australien : « Je serais porté, dit-il, à le regarder comme le plus beau modèle des proportions humaines sous le rapport du développement musculaire. Il combine la plus parfaite symétrie avec la force et l'activité, tandis que sa tête pourrait être comparée au masque antique de quelque philosophe. »

D'après des témoins oculaires plus dignes de confiance que Pickering, l'Australien est généralement grand et vigoureux. Il est presque aussi noir que le nègre africain. Son nez est aplati, ses narines sont larges, ses yeux creux, ses lèvres épaisses, sa bouche

est grande, ses dents sont blanches et égales. Ses bras, ses jambes, sont généralement d'une maigreur extrême, ce qui provient sans doute d'une alimentation insuffisante, car on a remarqué que ce défaut de conformation n'avait pas lieu chez ceux qui prenaient une nourriture saine et abondante. Comme les vivres font souvent défaut, ils sont obligés de se contenter de tout ce qui leur tombe sous la main, lézards, grenouilles, serpents, araignées, fourmis, écorce d'arbre, etc. Quelquefois même ils tuent les nouveau-nés.

Ils ont pour armes le tomahawk, la lance, l'épieu, le boumerang, sorte de court javelot qui fait de terribles blessures.

La danse, chez eux, marque ordinairement la fin des luttes guerrières. Ils sortent alors de l'apathie dans laquelle les avait plongés la fatigue du combat, ils s'allongent, se redressent comme des panthères sortant de l'engourdissement du sommeil, et se préparent à l'une de ces cérémonies qui se gravent à jamais dans l'imagination de ceux qui ont la bonne fortune d'y assister en simples spectateurs.

On choisit une place convenable à peu de distance des huttes. Un bûcher y est allumé par les femmes et les enfants. A la fin du jour, les guerriers s'éloignent et se préparent à entrer dignement en scène. Ils reviennent, quelque temps après, sous l'apparence de hideux squelettes. Cet effet est produit au moyen de l'argile blanche. Ils se tracent, avec cette substance, de grandes lignes sur les bras, sur les jambes et sur la tête. Leurs côtes deviennent surtout très-visibles.

Pendant cette effroyable fête, qui n'est éclairée que par les lueurs blafardes de la lune et les reflets rou-

geâtres du bûcher, les sauvages battent la mesure sur leurs boucliers et poussent des cris perçants.

Les danseurs s'animent progressivement : ce sont d'abord des mouvement assez lents, quoique saccadés, mais bientôt les corps s'agitent avec une sorte de frénésie, les bras se contournent, se meuvent en tous sens, les jambes ne tiennent plus au sol, on dirait qu'une puissance électrique les éloigne de terre. De seconde en seconde l'excitation augmente, l'ivresse de la danse s'accroît; une sorte de fluide magnétique passe sur tous les groupes. Les sauvages qui, jusqu'alors, se tenaient accroupis, s'élancent au milieu de leurs frères. Ce ne sont plus des hommes, ce sont autant de démons qui se livrent à une infernale ronde.

Que d'autres renseignements curieux on aurait sans doute à relater, si les mœurs australiennes étaient mieux connues! Et cependant, ce n'est certes pas la persévérance et le courage des Anglais qu'il faut accuser. Beaucoup d'intrépides voyageurs ont fait des tentatives pour découvrir les contrées du centre de la Nouvelle-Hollande; on remarque Oxley, Cunningham, Eyre, Sturt, Mitchell, Leichhardt, les trois Gregory, Herschel Babbage, Strzélecki, Müller, Mac-Douall Stuart, Burke, Howitt, Mac-Kinlay, Landsborough, et tant d'autres.

Les plus grands résultats sont certainement ceux des voyages de Stuart. Jetons un coup d'œil sur les trois grandes excursions de cet habile explorateur.

En mars 1860, Mac-Douall Stuart partait d'Adélaïde (Australie du sud), avec deux compagnons et plusieurs chevaux; il traversait une distance d'environ 1600 milles, arrivait à 300 milles de la rivière Victoria

de l'ouest (car il y a une autre rivière Victoria dans l'est), se voyait forcé de rebrousser chemin devant un corps d'indigènes farouches, et revenait néanmoins avec des documents du plus haut intérêt sur le centre de l'Australie.

Loin d'être une sorte de Sahara, les régions intérieures paraissent en général praticables. Les voyageurs souffrirent cependant beaucoup du manque d'eau et de nourriture; mais, à leur retour, ils eurent bientôt oublié ces légères contrariétés, et, sans plus attendre, en dignes fils de la Grande-Bretagne, ils se préparèrent à une nouvelle expédition.

Cette fois Stuart ne partait plus seulement avec deux compagnons : il était à la tête d'une caravane de douze hommes et de quarante-neuf chevaux. Il quitte les bords du Chamber's Creek, le 1er janvier 1861. Pendant les premiers mois, une indisposition du guide et une chaleur accablante ne permettent qu'une marche assez lente. Stuart suit d'abord la route qu'il avait prise dans son premier voyage; il traverse ensuite le Stephenson, franchit les monts Mac-Daniel, et, le 14 février, arrive au lit du Finke. Le 19 mars, il voit les monts Mac-Donnell, la plus haute chaîne qu'on eût trouvée jusque-là entre l'Australie du sud et la côte septentrionale. Il explore les territoires voisins et fait des efforts désespérés pour s'engager, tantôt du côté de l'est, tantôt du côté de l'ouest; mais, trouvant des obstacles insurmontables, il continue son voyage en ligne droite du côté du nord.

Après d'incroyables fatigues, il arrive aux monts Ashburton, et bientôt ne se trouve plus qu'à une faible distance du golfe de Carpentarie, et qu'à 100 milles

environ du bassin de la rivière Victoria. Mais que de souffrances !

« Les broussailles, écrit-il, qui finirent par nous forcer à la retraite, étaient bien les plus touffues que j'aie eues jamais à combattre. On ne pouvait y entraîner les chevaux ; ils se tournaient en tout sens, et nous pouvions tous les perdre ; à une distance de moins de trois mètres, nous ne les voyions plus. Le petit espace que nous traversâmes avait déjà mis en pièces nos mains, nos figures, nos habits et nos sacoches. Toutes les espèces de broussailles y étaient mêlées, et elles étaient aussi touffues qu'une haie. Si nous avions pénétré plus loin, nous aurions perdu tous nos bagages. Nulle trace d'eau... Ces plaines, hérissées de plantes épineuses, et ces bois touffus, sont des entraves aussi fortes qu'une mer intérieure ou un mur. C'est une amère déception d'arriver si près du but et de ne pouvoir avancer ! »

Après plusieurs reconnaissances et plusieurs tentatives infructueuses du côté du nord, Stuart découvre, à 17° 36′ de latitude sud, une sorte de lac large de 450 pieds, et dont la longueur s'étendait à perte de vue. De nombreux pélicans, des canards, des ibis, s'ébattaient joyeusement dans ses eaux.

Les voyageurs, en s'approchant des bords du lac, remarquèrent des vestiges de pas et des débris de moules qui avaient évidemment servi de repas aux naturels. On fut bien quelque peu inquiet en songeant que, d'un moment à l'autre, il fallait s'attendre à avoir quelques démêlés avec les sauvages, mais on n'en acclama pas moins avec enthousiasme la découverte de cette délicieuse masse d'eau entourée d'une agréable verdure. Stuart baptisa le lac du nom de Newcastle-

Water, en l'honneur du duc de Newcastle, ministre des colonies en Angleterre.

Ce fut dans ces parages que, le 26 mai, les voyageurs rencontrèrent pour la première fois des naturels.

« Ce matin, dit Stuart dans son journal, nous avons été visités par sept indigènes grands et forts. Ils paraissaient d'abord n'avoir pas les intentions les plus bienveillantes : ils font toutes sortes de gestes et nous menacent de leurs boumerangs (lances en bois). Cependant nous leur témoignons des marques d'amitié, et ils semblent s'adoucir. Ils s'approchent de nous, et se montrent très-pacifiques. Néanmoins, je suis dans une très-vive perplexité : un de nos bons compagnons, Woodforde, est descendu sur les bords du lac pour aller chasser des oiseaux, et précisément il se trouve dans la direction d'où viennent les sauvages. J'essaye de me concilier leur amitié par des cadeaux. Tandis que nous nous entretenons avec eux, j'entends au loin la détonation du fusil de Woodforde; je tente vainement de retenir les indigènes, ils s'éloignent très-amicalement en apparence, mais reviennent bientôt en toute hâte, s'élancent jusqu'auprès des limites de notre camp, et mettent le feu aux herbes sèches qui nous environnent. Il n'y avait plus à douter de leurs mauvais desseins... J'ai grande envie de tirer sur eux, mais, dominé par la crainte qu'en se retirant, les sauvages ne se vengent sur notre ami Woodforde, j'y renonce. Nous parvenons à maîtriser l'incendie, et ordonnons aux naturels de s'éloigner : ils obéissent, après avoir toutefois mis de nouveau le feu aux herbes voisines.

« Je ne vois pas revenir notre compagnon, et mon

inquiétude redouble de minute en minute. J'envoie deux hommes à sa recherche. Vingt minutes après, nous revoyons notre cher Woodforde. Du reste, mes craintes étaient motivées. Après nous avoir quittés, les sauvages l'avaient entouré de tous côtés, et formaient autour de lui un cercle qui se rétrécissait de plus en plus. Woodforde n'avait qu'un des canons de son fusil chargé de plombs destinés aux oiseaux; voyant un des sauvages s'approcher de lui et se préparer à lui lancer son boumerang, il le mitrailla en plein visage, et se hâta de regagner le camp, profitant de la stupeur dans laquelle la détonation avait plongé les indigènes. »

Après cette rencontre, heureusement terminée, l'expédition continua sa marche vers le nord (27 mai); elle atteignit, en traversant d'épaisses broussailles, la partie inférieure du lit du Newcastle-Water (133° 40′ 45″ de longitude est de Greenwich), qui bientôt disparut complétement, et, au delà de ce bassin, elle retrouva la plaine sans eau à perte de vue. Il fut impossible d'aller plus avant.

Stuart rentra à Adélaïde en septembre 1861. A peine de retour, il fit de nouveaux préparatifs de voyage [1].

« Mac-Douall Stuart quittait la ville d'Adélaïde, sur la côte méridionale du continent, au mois d'octobre 1861. Il avait pour compagnons W. Kekwick, qu'il nomma son lieutenant, et huit autres hommes dévoués. Il emmenait 71 chevaux, qui portaient des

1. Les paragraphes suivants marqués de guillemets sont des extraits de deux articles insérés dans la *Revue contemporaine*, par M. E. Cortambert.

provisions, des tentes, des outres à eau, des instruments d'observation, etc. On franchit la frontière de la province de l'Australie du sud le 21 janvier 1862.

« On se dirigea aussi promptement que possible, et par une route déjà connue, vers le beau bassin de Newcastle-Water, qui avait été le terme de l'excursion précédente, et l'on n'éprouva aucune difficulté sérieuse dans cette partie du voyage. Aucun incident grave n'arrêta l'expédition. Deux rencontres d'indigènes méritent cependant d'être rapportées.

L'une eut lieu le 17 février 1862, près des sources appelées Merchant's Springs. Un des voyageurs, Auld, allait puiser de l'eau; il trouva un naturel qui appela aussitôt plusieurs de ses compagnons. Peu de temps après, une fumée épaisse s'élève des herbes sèches, une traînée de feu, poussée par le vent, roule rapidement vers Auld (car la flamme, propagée dans les forêts herbacées, est l'arme principale des sauvages australiens). Thring, qui gardait les chevaux, aperçut en même temps trois hommes cachés derrière un buisson et portant des lances et des épieux pointus ou *boumerangs;* ils se précipitèrent vers lui, et l'un d'eux chercha à l'atteindre de son épieu, qu'il jeta comme un javelot. Thring tira un coup de révolver, qui effraya les ennemis et les mit en fuite.

« Le 5 mars, lorsqu'on traversait la plaine qui s'étend au pied du mont Hay, on se vit tout à coup en face de trois indigènes armés de longues lances et de boucliers. Ils coururent aussitôt vers un fourré voisin de la montagne. Ils revinrent peu de temps après avec quatre autres, et dans des intentions manifestement hostiles; ils frappaient leurs boucliers avec vi-

vacité et poussaient des hurlements furieux; tout, dans leurs gestes, annonçait le désir de combattre, et déjà ils se disposaient en demi-cercle dans la posture de l'attaque. Mac-Douall Stuart fit mettre tout son monde sur la défensive et se prépara à recevoir vigoureusement les assaillants; tenus en respect par cette démonstration, ils n'approchèrent pas. On jugea à propos de tirer quelques coups de fusil, sans vouloir les blesser, mais pour leur montrer seulement qu'on pourrait les atteindre à une grande distance, s'ils cherchaient à nuire. Ils ne parurent nullement effrayés du bruit des armes à feu, ni du sifflement des balles, et restèrent dans leur attitude menaçante. Tous paraissaient vigoureux et bien proportionnés.

« Cependant les voyageurs poursuivirent leur marche à travers la plaine. Tout à coup ils virent les naturels se précipiter vers eux, dans le dessein évident de les attaquer. On fit alors une décharge générale, qui força définitivement les sauvages à la retraite.

« Mac-Douall Stuart se retrouva, au commencement d'avril, vers cette précieuse nappe d'eau qui devait servir de base à ses nouvelles explorations.

« En chef prudent et consommé, il se gardait bien de vouloir faire avancer à la fois et à l'aventure toute sa caravane; il ne voulait pas l'exposer à rencontrer des obstacles imprévus, tels que des fourrés impénétrables, des déserts sans eau ou des marais impraticables. Pour lui imprimer une marche sûre, il laissait le gros de l'expédition sous la garde de son lieutenant Kekwick, et lui-même allait à la découverte avec un ou deux de ses compagnons. Il se condamnait ainsi à décupler pour lui-même les fatigues de sa route; mais

c'était le gage du succès, et ses efforts intelligents, consciencieux et humains devaient être couronnés du plus brillant résultat.

« On ne rencontra aucun terrain entièrement nu, aucun de ces déserts sablonneux qui rappellent l'Afrique. Il n'y avait que trop de végétation. C'étaient tantôt des savanes couvertes d'énormes graminées; tantôt des forêts de *spinifex*, petits arbrisseaux épineux; tantôt des forêts de ces beaux gommiers qu'on nomme *eucalyptus*. Le grand arbre appelé *mulga* y abonde aussi.

« On reçut, le 6 mai, la visite de quelques naturels, qui avaient une apparence très-bienveillante. Ils étaient grands et forts, armés de longues lances terminées par un silex aigu. C'étaient les premiers indigènes qu'on rencontrait depuis le Newcastle-Water; le pays n'était cependant pas inhabité dans l'intervalle qu'on avait parcouru; mais les habitants ne s'étaient pas montrés; leur présence s'était seulement révélée par la fumée des feux qu'ils allumaient de distance en distance, dans des intentions probablement hostiles. Stuart et ses compagnons voyaient de temps en temps des traînées de flammes portées par le vent dans leur direction; souvent, ils pouvaient à peine lutter de vitesse avec le torrent dévastateur qui roulait et mugissait autour d'eux.

« Le but principal de Stuart était de gagner la Victoria, et c'est dans la direction de ce fleuve, c'est-à-dire vers le nord-ouest, qu'il fit ses premières tentatives. Mais il comprit bientôt qu'il fallait renoncer à se diriger de ce côté : le terrain, entièrement plat, y était trop privé d'eau; les herbes y étaient en même

temps trop touffues; elles enveloppaient chevaux et voyageurs.

« On trouva, vers le nord-est, un chemin plus praticable, des flaques d'eau, çà et là quelques ruisseaux; c'est donc de ce côté qu'on se porta de préférence. Vers la fin de mai, on rencontra un pays plus inégal; des pélicans et d'autres oiseaux aquatiques annonçaient une région plus humide; les cours d'eau augmentaient sensiblement; il y avait même des marais assez étendus.

« Des collines, puis des montagnes, des rochers à pic réjouissaient de plus en plus la vue, que des plaines uniformes avaient trop longtemps attristée. Des arbres nouveaux s'offraient de tous côtés : c'étaient des féviers, des choux-palmistes, des *melaleuca,* des bambous, beaucoup de bois de haute futaie, entre autres, des arbres à écorce noire ayant la feuille du chêne; les spinifex et les eucalyptus abondaient toujours, comme dans les cantons précédents.

« On reconnut, le 22 juin, qu'on se trouvait dans la région qu'avait parcourue A. Gregory six ans auparavant. Le sol y était très-fertile; les herbes s'y montraient de plus en plus hautes, et l'on s'y perdait plus que jamais. Stuart s'y égara un jour complétement, et eut beaucoup de peine à regagner ses compagnons. Les chevaux, en y paissant, disparaissaient tout à fait, et on ne les retrouvait souvent qu'avec la plus grande difficulté. Les feux qu'y allumaient les indigènes étaient effrayants.

« On suivit quelque temps une belle et grande rivière. Stuart se convainquit que c'était le Roper, tributaire du golfe de Carpentarie et déjà connu par les

voyages précédents. On vit, près de ses bords, des naturels qui parurent bien disposés; mais on avait appris à ne pas se fier à l'apparence des sauvages, et à ne pas compter sur leurs démonstrations amicales, trop souvent suivies d'un coup de lance ou d'un incendie.

« Le 30 juin et le 1er juillet furent marqués par la visite des plus nombreux sauvages qui fussent encore venus au camp des voyageurs. L'un d'eux, vieillard de 7 pieds de haut et extraordinairement mince, témoigna à Kekwick le désir d'avoir un hameçon qu'il voyait fixé à son chapeau; il reçut ce précieux présent avec une joie extrême; alors ce fut dans toute la population un objet d'ambition et de convoitise : tous en voulaient avoir. On ne put les satisfaire. Leur familiarité devenait importune. C'était l'heure du départ : on fit avancer les chevaux vers eux, ils se montrèrent peu rassurés. Pour les intimider davantage, un des voyageurs ouvrit les lèvres d'un cheval, et l'aspect de ces deux rangées de dents les effraya singulièrement; la plupart pensèrent qu'il fallait se mettre au plus vite hors de la portée d'animaux aussi terribles, et s'enfuirent à toutes jambes; d'autres restèrent, mais en se tenant à une distance respectueuse. Ils suivirent cependant les voyageurs l'espace de quelques milles. Un coup de fusil tiré contre un pigeon par le naturaliste les épouvanta tout à fait, et ils disparurent.

« Les voyageurs eurent le plaisir de pénétrer au milieu de montagnes variées dans leur aspect et dans leur nature géologique. Un terrain basaltique s'offrit à eux sur un assez grand espace; puis on observa des

terrains schisteux, calcaires, sablonneux, des grès blancs, des grès rouges, des pierres ferrugineuses, des veines de fer magnétique qui faisaient dévier la boussole de plus de 20°; des granites, des cristaux de roche, des quartz, dont l'abondance, la couleur et la disposition firent supposer à Stuart la présence de mines d'or. Des sources se montraient partout.

« On vit des palmiers chamærops, pour la première fois, le 10 juillet; d'autres palmiers, à feuilles pennées, mariaient leur agréable verdure à celle des pins et des eucalyptus gigantesques. On rencontrait souvent aussi des bois de fer.

« On arriva enfin à la rivière Adélaïde, car on avait abandonné le cours du Roper, trop difficile à suivre. Le nouveau bassin où l'on se trouvait était composé d'un riche terrain d'alluvion; mais les herbes, durcies par une longue sécheresse, y rendaient la marche très-fatigante. Des kangourous couraient çà et là : ils parurent moins grands que ceux des parties méridionales de l'Australie. On voyait beaucoup d'oiseaux au brillant plumage et dont plusieurs étaient d'espèces inconnues; on remarqua particulièrement une oie aux pieds très-peu palmés et à la tête munie d'une grosse proéminence cornée. On admira une nouvelle espèce de lis. Malheureusement, les moustiques sont nombreux dans ce beau pays; les hommes et les chevaux en souffraient cruellement; il était impossible de dormir.

« Les traces des naturels étaient partout évidentes; leurs sentiers se voyaient de toutes parts.

« On descendit le bassin de l'Adélaïde, sans pouvoir toujours suivre le cours même de cette rivière. Stuart

savait, par ses observations, qu'on se trouvait vers le douzième degré de latitude sud, par conséquent très-près de la mer; mais il ménageait une surprise à ses compagnons, et il ne dit qu'à son lieutenant l'espoir qu'il avait d'arriver à la côte dans quelques heures. Enfin on entend le bruit majestueux des vagues; on voit bientôt l'horizon azuré de l'Océan. Cet aspect délicieux fait oublier aux voyageurs toutes leurs fatigues. Leur joie se conçoit aisément; c'est la joie de Colomb abordant à l'île de San-Salvador. Ils saluent de trois longs vivats ces flots qui étaient le but de leurs désirs. Mac-Douall Stuart se plongea les pieds dans la mer et s'y lava la figure et les mains, comme pour consacrer le succès de son entreprise. Il grava ses initiales (J. M. D. S.) sur un gros arbre voisin.

« Malheureusement, le rivage était formé par une vase qui empêchait les chevaux d'avancer, et des marais s'étendaient sur la côte à une assez grande distance; on essaya de faire un lit d'herbes, de troncs d'arbres et de branchages, pour que les chevaux pussent passer. Mais ce fut impraticable. Il fallut renoncer à voir l'embouchure même de l'Adélaïde. Qu'importe! cette embouchure était déjà bien connue des marins; il n'y avait pas nécessité de la reconnaître; le point essentiel, c'était d'être arrivé au bord de l'océan Indien On se trouvait devant une vaste baie du golfe de Van Diemen; elle fut nommée baie Élisabeth, en l'honneur de miss Élisabeth Chambers, fille de l'un des plus ardents promoteurs de l'expédition.

« Le 25 juillet, on choisit un grand arbre, et l'on y arbora le drapeau de l'Angleterre; la petite troupe poussa trois hourrahs, en l'honneur de la reine, du

prince de Galles et de Stuart. On grava sur l'écorce de cet arbre : *Cherchez à un pied au sud.* A cette distance, on mit, à la profondeur de 8 pouces, une boite d'étain contenant cette indication :

GRANDE EXPÉDITION EXPLORATRICE DE L'AUSTRALIE DU SUD.

« Le corps expéditionnaire, sous le commandement « de John Mac-Douall Stuart, est arrivé en ce lieu le « 25 juillet 1862, après avoir traversé le continent en- « tier de l'Australie, de la côte sud à l'océan Indien, « en passant par le centre du pays. Il a quitté la ville « d'Adélaïde le 26 octobre 1861, et franchi la limite « nord de la colonie le 21 janvier 1862. Pour rappeler « cet heureux événement, on a élevé ce drapeau, por- « tant le nom du chef de l'expédition. Vive la reine! » (Suivent les signatures des voyageurs.)

« Le but était donc atteint. On dit adieu à l'océan Indien, et l'on prit la route du retour le 26 juillet.

« Aucun incident ne marqua le retour jusqu'au 5 août. On vit, ce jour-là, s'approcher du camp cinq naturels, barbouillés de charbon et d'herbes brûlées; quelques-uns des voyageurs allèrent vers eux; les sauvages se retirèrent alors, mais ils revinrent peu de temps après avec un air menaçant et le corps peint de longues raies blanches, signe de déclaration de guerre dans l'Australie. Stuart chercha à leur faire comprendre qu'on n'avait aucune envie de leur livrer combat, mais qu'on les repousserait vigoureusement s'ils osaient attaquer. Des relations pacifiques s'établirent dès lors; on fit un échange d'instruments de

pêche; les sauvages donnèrent des harpons de leur invention pour des hameçons anglais. Ils partirent, mais les perfides mirent en s'éloignant le feu aux herbes. On eut beaucoup de peine à se garantir de cet incendie et à sauver assez de fourrage pour la nourriture des chevaux. Les indigènes qui firent cette désagréable visite étaient petits et maigres. Stuart n'avait jamais vu de population aussi misérable, aussi chétive. Au contraire, il avait été frappé de la taille élevée, de la vigueur et de la belle apparence des naturels de l'intérieur du continent, à l'exception pourtant des femmes, qui lui avaient paru généralement très-petites et très-laides.

« Quelques jours plus tard, on rencontra, près de la rivière Roper, un assez grand nombre de femmes et d'enfants, occupés à préparer des racines et d'autres aliments pour le repas de la tribu. A la vue des voyageurs, toute cette troupe s'enfuit en poussant des cris de terreur et en laissant sur le sol toutes sortes d'objets. Parmi ces objets, on remarqua un tomahawk, formé d'un morceau de fer forgé, qui avait appartenu évidemment aux Européens, et qui semblait avoir servi de gond à une grande porte. Un mois après, autre rencontre de femmes : on en vit venir plusieurs qui avaient l'intention de puiser de l'eau à une source près de laquelle on campait. Elles s'enfuirent à la vue des étrangers; mais deux hommes, qu'elles appelèrent sans doute à leur secours, se présentèrent peu après; ils approchaient avec précaution. Kekwick alla au-devant d'eux. Dès qu'ils aperçurent son fusil, ils ne voulurent pas se laisser aborder. Il posa son arme à terre et put alors les approcher. Il tira de sa poche

du calicot blanc et le partagea en deux, leur en offrant à chacun un morceau. Mais ici commença une pantomine curieuse : les sauvages avaient une envie extrême de prendre le calicot; nul objet ne pouvait leur être plus agréable, mais ils ne voulaient pas s'avancer assez pour le saisir. Kekwick leur fit signe qu'il désirait attacher cette étoffe à leur poignet; ils hésitent, ils approchent, ils reculent, ils étendent les bras de toute leur longueur; Kekwick étend le siens avec effort; enfin ils sont en possession de l'inestinable ornement ! La confiance et des rapports plus intimes s'établirent dès lors; ils expliquèrent à leur manière la cause de leur défiance; montrant le fusil, ils imitèrent avec leur bouche le bruit de l'arme, et firent comprendre qu'au premier passage de la caravane ils avaient entendu un coup de feu qui les avait fort étonnés. On se sépara amicalement.

« La plus curieuse et la plus émouvante rencontre d'indigènes qu'aient faite nos voyageurs, eut lieu le 10 octobre, au soir. Les naturels y montrèrent une malice de bonne guerre, qui triompha de la sagacité des représentants de la civilisation; Annibal, luttant contre la prudence de Fabius Cunctator, ne fut pas plus habile. Voici comment ils s'y prirent pour empêcher Stuart et son monde d'agir, pendant qu'eux-mêmes iraient puiser de l'eau : Ils commencèreut par produire une épaisse fumée en brûlant des spinifex, et ils poussèrent de grands cris. Stuart prépara sa troupe à la défense. Les naturels suivaient le feu qui dévorait les herbes. Un vieillard, leur chef peut-être, poussait les plus terribles hurlements; plusieurs femmes qui l'entouraient mêlaient leurs cris aux siens.

« La scène, dit Stuart, était grande et extraordinaire; cette longue ligne de flammes qui tantôt montait dans les airs, tantôt glissait sur le sol; ces hommes noirs et étranges qui, au milieu du feu, se mouvaient dans divers sens et faisaient toutes sortes de gestes grotesques; ce vieillard qui, tournant et tordant son corps, ses jambes, ses bras, de toutes les manières, et poussant des cris lugubres, paraissait se livrer à des incantations mystérieuses, tout cela nous offrait l'image de démons effroyabbles s'ébattant au milieu des abîmes infernaux. » Arrivés près de l'eau, ils burent avidement, ils remplirent leurs vases et leurs outres, puis allèrent camper à trois quarts de mille de nos voyageurs. Leur bruit assourdissant dura deux heures. Pendant tout ce temps, Stuart et ses compagnons n'avaient pas bougé, de peur d'une attaque; c'est ce que voulaient nos malicieux sauvages; ils avaient parfaitement atteint leur but.

« Mac-Douall Stuart se trouvait tellement épuisé de fatigue vers la fin d'octobre, il souffrait tellement des épaules et des reins, qu'il ne pouvait plus se tenir à cheval. Il se fit faire une litière qui fut portée par deux chevaux marchant de front. Mais l'un de ces deux animaux ne subit qu'avec impatience ce mode d'attelage; il se cabra et mit en pièces le véhicule. On imagina alors une sorte de siége incliné qui pourrait être placé comme un hamac entre deux chevaux marchant à la suite l'un de l'autre. Ce moyen réussit.

« On abattit un cheval, afin d'avoir pour le malade de la viande fraîche et un bouillon fortifiant. Ce pauvre voyageur était réduit à l'état de squelette; il pouvait à peine articuler un mot, il ne voyait presque

plus; une transpiration visqueuse et froide couvrait tout son corps; un frisson continuel agitait ses membres; il se crut arrivé à sa dernière heure. Ses forces revinrent peu à peu, grâce à une nourriture plus substantielle, grâce aussi aux soins touchants et à l'attention affectueuse de tous ses compagnons.

« Il rentra, le 17 décembre 1862, à Adélaïde. La population se porta en foule sur son passage et l'accompagna de ses vivats. Il ramenait tout son monde en bonne santé; lui seul était malade, victime des fatigues inouïes qu'il s'était imposées pour faire ces explorations partielles qui devaient assurer la marche du corps de l'expédition.

« Sur les 71 chevaux qu'on avait emmenés, il n'en restait plus que 48. Cette perte de 23 chevaux n'a rien qui étonne, quand on pense aux difficultés incroyables de la marche à travers de telles savanes. »

Examinons maintenant le voyage de Burke, le premier qui ait franchi de part en part le continent australien.

« De Melbourne, capitale de la province de Victoria, partait, le 20 août 1860, une petite et courageuse caravane, parfaitement équipée, munie de provisions abondantes, de bons instruments de précision; elle avait vingt-cinq chameaux, amenés d'Arabie et destinés à seconder, de leur patience, de leur sobriété, de leur force, les chevaux qu'on emmenait aussi et qui n'auraient pu seuls affronter tant de fatigues. Elle comptait douze hommes bien déterminés. Leur chef était Robert O'Hara Burke, ancien officier, à l'apparence mâle et vigoureuse, au caractère résolu, et,

malheureusement aussi, trop impétueux et trop irascible. Le commandant en second était William John Wills, très-jeune encore, mais distingué déjà par ses connaissances en astronomie, en topographie, en physique. Puis on remarquait Gray; King, jeune militaire de l'armée de l'Inde; Landells, le directeur spécial des chameaux; enfin, plusieurs cipayes.

« Le départ est joyeux et plein d'espoir. On s'avance vers le fleuve Murray. On arrive à Menindie, au bord du Darling. De là, on se dirigea vers le Cooper's Creek. Cette seconde partie du voyage ne fut pas aussi heureuse que la première : on eut beaucoup à souffrir du manque d'eau et des terrains rocailleux. Une mésintelligence s'éleva entre le chef de l'expédition, Burke, et le directeur des chameaux, Landells. Celui-ci se sépara de ses compagnons, et revint à Menindie, avec plusieurs de ses animaux. Enfin, Burke affaiblit encore son expédition, en laissant une partie de son monde à un dépôt qui fut établi sous la direction de Brahe aux bords du Cooper's Creek. On se trouvait là à la moitié de la distance qui sépare Melbourne du golfe de Carpentarie.

« Burke et trois de ses compagnons, Wills, Gray et King, s'enfoncent seuls dans les profondeurs du continent, avec un cheval et six chameaux; ils avaient des vivres pour trois mois. Brahe devait les attendre pendant tout cet espace de temps.

« Ils traversent d'abord une région fertile, où leurs montures trouvent une nourriture abondante : leur courage est excité par cet heureux présage; mais ensuite se présente un désert pierreux, qu'ils parcourent avec une grande difficulté. Ils respirent enfin dans

la vallée de l'Eyre's Creek, qu'avait déjà vue Sturt en 1845, et qu'ils longent assez longtemps. A partir de cette rivière, ils s'avancent dans des contrées où nul voyageur avant eux n'avait jamais pénétré. Ils marchent vers le nord aussi directement que possible, en suivant à peu près le 140e degré de longitude (à l'est de Greenwich), qui coupe le milieu du golfe de Carpentarie.

« Ils franchirent le tropique du Capricorne le 7 janvier, c'est-à-dire au moment où le soleil dardait verticalement ses rayons sur leurs têtes. Ils souffraient beaucoup de la chaleur; dans les vastes plaines qui s'offraient devant eux, le phénomène du mirage trompait leur vue, comme il trompe les voyageurs en Afrique, et leur montrait l'image décevante de fraîches nappes d'eau, dont ils auraient eu grand besoin. Du reste, ils ne rencontrèrent pas de ces difficultés infranchissables qui désespèrent le voyageur; pas de grands fleuves, pas de grands lacs ou de grands marais qui leur barrent le passage; pas de montagnes aux rocs inabordables; pas de peuples farouches et hostiles, mais de rares et inoffensives petites peuplades; de modestes ruisseaux, coulant les uns à l'est, les autres à l'ouest; tantôt des plaines un peu sèches, mais qui ne méritent pas le nom de désert; tantôt des vallées assez fertiles, ou des collines pierreuses, ou de petites montagnes boisées.

« En approchant de la mer, le pays devient plus accidenté et revêt des formes plus tranchées : les voyageurs rencontrent une chaîne de montagnes assez remarquable, qu'ils nomment Standis Range, et ils longent une assez grande rivière qu'ils appellent Clon-

curry; c'est la même que le Flinders ou Yappar, dont on connaissait déjà l'embouchure dans le golfe de Carpentarie. Malheureusement, lorsqu'ils étaient sur le point d'arriver à l'Océan, des marécages impraticables paraissent leur opposer un obstacle sérieux; ils y perdent un de leurs chameaux; on est obligé de laisser les autres sous la garde de Gray et de King, à une dizaine de lieues du golfe. Burke et Wills s'avancent seuls vers la côte, avec le cheval, qui faillit plusieurs fois rester dans la boue; enfin, au sortir d'une magnifique forêt, les deux voyageurs se voient près de la mer, le 11 février 1861; mais des marais formés à l'embouchure du Cloncurry, des marais profonds où ils remarquent que le flux s'introduit par les bras nombreux du fleuve, ne leur permettent pas de toucher l'Océan lui-même, comme ils l'avaient désiré. Qu'importe ? ils pouvaient dire qu'ils avaient traversé le continent dans toute sa largeur et que désormais la route était ouverte.

« Ils prennent la route du retour. Mais ici les renseignements deviennent vagues et incomplets; les notes imparfaites laissées par les voyageurs ne nous donnent pas de détails précis sur les péripéties de ce retour, qui dut être bien pénible si l'on en juge par le temps qu'ils mirent à l'effectuer; nous les retrouvons, vers le milieu d'avril, au Cooper's Creek, réduits à trois et accablés de lassitude et de besoin; Gray était mort d'épuisement et de fatigue un peu avant qu'on atteignît cette rivière; le cheval avait péri; il ne restait que deux chameaux, incapables de porter des fardeaux. Burke et ses deux derniers compagnons arrivent enfin, le 21 avril, au dépôt laissé sous

la garde de Brahe; ils étaient sauvés, ils allaient revivre! Mais, cruelle déception! Brahe était parti, et, par une affreuse fatalité, c'était ce jour-là même, le 21 avril, qu'il avait abandonné ce poste, las d'attendre et n'espérant plus revoir ses compagnons; près de deux mois s'étaient écoulés au delà du terme fixé pour le retour de l'expédition du golfe; il supposait qu'elle avait péri. On conçoit aisément le désespoir et le désappointement de Burke, de Wills et de King à l'aspect de ce camp désert; leur douleur redouble, quand, fouillant dans le sol, sous les pierres qui enveloppaient le dépôt, ils trouvent une note apprenant que sept heures seulement s'étaient écoulées depuis le départ de Brahe.

» Que vont-ils faire? Suivront-ils Brahe dans sa marche vers Menindie? Ils n'osent le tenter. Leur épuisement, celui de leurs chameaux, ne leur permettront pas de l'atteindre, et, livrés à leurs seules ressources, ils ne pourront jamais franchir les 150 lieues qui les séparent du Darling; ils tournent plutôt leurs regards du côté de l'Australie méridionale et d'Adélaïde, capitale de cette colonie: ils s'y rendront, en descendant les rives du Cooper's Creek.

« Mais les forces trahissent leurs espérances; ils ont bientôt épuisé les vivres que Brahe avait laissés au dépôt, ou plutôt ils sont obligés de les abandonner en grande partie, parce qu'ils se sentent incapables de les porter; ils veulent avancer toujours, mais un de leurs chameaux s'enfonce dans la fange d'un des bras du Cooper's Creek; le pauvre animal y meurt, et ils le dépècent pour s'en nourrir. Leur autre chameau, à son tour, ne peut plus faire un pas; ils se

voient obligés de l'abattre, et sa maigre chair est leur dernière ressource.

« Désormais ils ne pensent plus au retour; leur unique souci est de vivre au jour le jour; ils traînent leurs corps amaigris le long des marais desséchés, pour y trouver cette plante aquatique nommée *nardou*, qu'ils savaient être un des principaux aliments des indigènes; ils en trouvent, en effet, et ils ont le bonheur de rencontrer les naturels eux-mêmes, qui leur en procurent et qui leur donnent aussi du poisson; mais l'épuisement des infortunés voyageurs était trop grand pour que ce secours leur rendît des forces suffisantes; et, d'ailleurs, la peuplade hospitalière disparaît bientôt pour aller camper ailleurs.

« Deux d'entre eux ne purent supporter plus d'un mois une vie si misérable. Wills mourut le premier. Burke le suivit de près. King restait seul; il parvint à retrouver les indigènes. Il fut reçu par eux avec une affabilité touchante. Ils lui donnèrent leur meilleure hutte; ils lui fournirent en abondance le poisson et le nardou, qui composent à peu près leur unique nourriture. Ils le conduisent de campement en campement, s'appliquent à lui épargner toutes les fatigues, tous les travaux dont ils peuvent se charger pour lui; mais ils ne sauraient, hélas! lui donner les vêtements qu'ils n'ont pas eux-mêmes et dont ses habits en lambeaux lui font vivement sentir le besoin.

« Il passa quatre mois dans cette étrange existence de sauvage. Enfin, un jour (c'était le 15 septembre), un homme de la tribu vint lui dire avec joie qu'il a vu des blancs de l'autre côté de la rivière. C'était une expédition qui arrivait à la recherche de celle de

Burke. M. Howitt, envoyé de Melbourne par le Comité d'exploration, qui était, à trop juste titre, inquiet du sort de Burke et de ses compagnons, avait rejoint Brahe et gagné le Cooper's Creek. On juge de la joie de King à l'aspect de ses compatriotes, de ses sauveurs! Des soins éclairés, des aliments plus substantiels, et surtout le bonheur, eurent bientôt ramené chez lui la force et la santé. On rendit les devoirs de la sépulture à ses deux infortunés compagnons, et des inscriptions gravées sur des arbres voisins rappellent la dernière demeure de ces deux martyrs d'une expédition hardie, mais très-imprudemment dirigée, il faut en convenir. — On remercia, on récompensa les indigènes des soins qu'ils avaient prodigués à King. Des couteaux, des miroirs, des allumettes chimiques, du sucre, quelques morceaux d'étoffe, quelques peignes, quelques tomahawks, des objets en verroterie, leur semblèrent des richesses inappréciables, en retour desquelles ils comblèrent les Anglais de nardou et de poisson.

« L'expédition de Howitt quittait le Cooper's Creek à la fin de septembre 1861, et, parfaitement conduite, elle est revenue à Menindie, avec son nombre intact d'hommes, de chevaux et de chameaux, avec le brave King, et avec les notes de Burke et de Wills, trouvées soit dans les dépôts ménagés par eux, soit entre les mains de King lui-même. »

Ainsi, Burke est le premier qui exécuta la traversée du continent, en 1860 et 1861. — Mac-Kinlay a été le second. Il partit d'Adélaïde, en septembre 1861, pour aller à la recherche de Burke, dont le sort inspirait

de trop justes inquiétudes, et il arriva au golfe de Carpentarie, sans beaucoup d'obstacles, en mai 1862; de là, il gagna le port Denison, sur la côte orientale de l'Australie, et il s'y embarqua pour Sydney.

Landsborough, mû également par le désir de découvrir les traces de Burke, était parti du Queensland pour le golfe de Carpentarie, en 1861; et, de là, il s'était avancé au loin dans l'intérieur, en suivant une direction sud-ouest. Il revint au golfe sans avoir rien appris sur l'infortuné voyageur; il se remit en marche, et, se dirigeant droit au sud, il effectua la troisième traversée du continent en 1862. — La quatrième était accomplie peu de temps après par Mac-Douall Stuart, comme nous l'avons raconté.

EXCURSIONS EN FRANCE

I

LE MONT SAINT-MICHEL.

Au fond du golfe de Saint-Malo, s'élève le célèbre mont Saint-Michel. Depuis longtemps sa singulière position lui a valu une grande réputation. A la marée haute, la mer l'entoure, c'est alors une île *escarpée et sans bords;* à la marée basse, il fait partie du continent. — Les voyageurs de Bretagne y arrivent par Dol et Pontorson, et les touristes de Normandie passent par Avranches, où l'on trouve un grand nombre de voituriers, qui n'oublient jamais de vous faire les plus gracieuses offres de service.

On part donc dans un véhicule particulier, et, après

avoir traversé plusieurs villages frais et agréables, on entre dans la grève, c'est-à-dire au milieu des sables qui précèdent de fort loin le mont Saint-Michel. La marche devient alors pénible et lente, les chevaux se refusent à galoper, et les cochers commencent à s'apitoyer sur la fatigue de leurs pauvres animaux, espérant ainsi se faire accorder une rémunération plus généreuse.

La route est presque entièrement dépourvue d'agréments; la végétation est à peu près nulle : néanmoins le chemin est bordé de belles rangées de tamaris, que les poëtes élégiaques ont souvent chantés. Leur feuillage léger et gracieux se balance mollement au gré du vent et invite à la mélancolie par son aspect sombre.

De tous côtés, des ouvriers sont occupés à remplir leurs chariots du sable de la grève, sable fin et fécondant, qui se vend ensuite comme engrais dans les pays voisins. On aperçoit à l'horizon l'imposante silhouette du mont Saint-Michel, qui se dessine trop souvent sur un ciel brumeux; mais le voyage ne touche pas encore à sa fin : il faut franchir les sables mouvants, c'est-à-dire la plage que baignent chaque jour les flots de la mer; alors commence véritablement l'excursion : les épisodes peuvent naître. Que de voyageurs ambitionnent quelques petits incidents, sans gravité, mais suffisants pour être racontés avec addition à table d'hôte ou dans les salons! Du reste, ce trajet n'est pas toujours sans danger réel; les exemples de catastrophes sont assez nombreux : la Sélune, petite rivière d'un cours capricieux, qui coule au pied du mont, entraîne les sables, les amasse, les refoule, les étend à son gré et rend parfois le passage périlleux. Lorsque je vis le

mont Saint-Michel, on me raconta que, quelques mois auparavant, un jeune imprudent s'était engagé dans une mauvaise voie et qu'il avait disparu dans les sables mouvants. Le lendemain, on retrouva un chapeau qui flottait à la surface de l'eau. Ce fut le seul indice de l'épouvantable mort du malheureux touriste.

On ne doit donc pas traiter de pussillanimes les voyageurs qui se font accompagner d'un homme expérimenté ou d'un vieux routier du pays. Un bon conducteur a, pour ainsi dire, l'instinct de la terre ferme, il connaît surtout l'heure des marées, et a bien soin de vous faire passer au mont Saint-Michel lorsque la mer est basse. Je n'ai malheureusement pas joui de tous ces priviléges, et mon voiturier, peu familiarisé avec les heures du flux et du reflux, me fit justement entrer dans les sables à la marée montante; sur cette plage uniforme et plate, la mer fait des progrès rapides; dans l'espace de cinq à six minutes, elle s'avance presque d'un kilomètre; aussi fûmes-nous obligés de reculer devant l'inondation. Cependant l'œil scrutateur des guides nous avait aperçus des rochers du mont Saint-Michel; une barque fut immédiatement déléguée de notre côté, et, après une navigation rendue d'abord difficile par les bancs de sable et les courants de la Sélune, nous la vîmes approcher promptement de nous.

Un des guides, trouvant néanmoins la marche de l'embarcation trop peu rapide pour son zèle, se précipita résolûment dans l'eau à notre rencontre et nous offrit gracieusement de nous transporter dans le bateau. Dames et messieurs, nous fûmes donc obligés de profiter du dos hospitalier du vigoureux indigène

du mont Saint-Michel : cet homme est un des plus beaux types que j'aie vus; sa figure est mâle, son œil fier et noir comme celui de l'Arabe, son teint hâlé et basané comme celui du Maure. Ses muscles, endurcis par une vie laborieuse, se dessinent sur ses membres maigres et robustes. Il est inébranlable comme un roc; c'est la personnification du mont Saint-Michel, comme le Quasimodo de Victor Hugo était celle de Notre-Dame de Paris. Je ne doute pas que ceux qui ont visité, dans ces dernières années, le mont Saint-Michel n'aient remarqué cette curieuse et belle physionomie.

Après une traversée de courte durée, nous touchâmes au pied du mont, dont nous pûmes envisager la formidable position : de tous côtés se trouvent d'immenses rochers qui soutiennent les fondements de ce vieux monastère, converti depuis si longtemps en prison. L'antique monument repose sur un bloc granitique et s'élève avec majesté, en jetant à ses côtés des arceaux joints à des tours d'une architecture gracieuse; l'édifice est couronné par une chapelle surmontée d'une haute tour carrée, où s'agitaient autrefois les bras d'un télégraphe aérien. Il y a dans tout cet ensemble un aspect imposant et triste que ne dément pas l'intérieur.

Une unique rue, étroite, escarpée, conduit à un escalier rapide et tortueux, qui se termine à la grande porte de la prison. L'ascension n'est pas la course la plus agréable de l'excursion : « Cette grimpade est la chose du monde la plus fatigante qu'on puisse imaginer, » disait madame de Genlis.

Après les formalités d'usage, qui consistent à mon-

trer un passeport ou une permission, le portier vous remet aux bons soins d'un gardien, homme aux moustaches épaisses, à la voix forte, à la taille trapue et vigoureuse, qui s'empare d'un trousseau de clefs et vous fait passer dans un dédale de couloirs dont les portes s'ouvrent et se referment invariablement à double tour.

On a souvent parlé de l'horreur de la captivité au mont Saint-Michel. L'aspect de cette prison est-il véritablement affreux? Est-on saisi d'une terreur instinctive en se promenant sous ces longues voûtes? Une maison de détention n'inspire jamais la gaieté, mais le mont Saint-Michel n'est pas plus triste que les autres prisons de France. Que fait à un prisonnier d'être au milieu des mers, sur un îlot presque isolé, ou dans *une terre magnifique* où tous les biens sont en abondance? La liberté ne lui est-elle pas ravie dans tous les cas?

Les cellules sont boisées, éclairées, et surtout solidement fermées. Le mont Saint-Michel avait autrefois un cloître, et il est très-présumable que les cachots d'aujourd'hui étaient les cellules d'autrefois.

« Le cloître, dit M. Le Hérichet, est l'originalité et l'essence de ce monastère; il en est le résumé et en développe le caractère; il en est l'âme et la plus haute expression. Si la zone inférieure représente le sein de la terre, la partie moyenne, la surface, la partie supérieure représente pour ainsi dire le ciel. » C'est, en effet, le joyau du monument; rien de plus imposant et de plus délicat que ces colonnades légères, que ces voûtes fouillées du ciseau le plus fin, que ces arabesques gracieuses, que ces corniches élégantes

et d'un goût exquis. Le cloître n'a pas encore abdiqué son air mystique : au contraire, l'imagination est tellement transportée à d'autres temps, que l'on croit apercevoir de vénérables moines passant silencieusement de l'autre côté; le temps présent s'évanouit, on recule involontairement en arrière de plusieurs siècles.

Après avoir traversé plusieurs couloirs j'entrai dans une vaste église dont le chœur est séparé de la nef par une grille : l'architecture en est belle, mais il faut sans doute attribuer aux dévastations des années, et à certaines nécessités administratives, les irrégularités qu'on y remarque.

Parmi les curiosités de l'antique édifice, il faut placer au premier rang cette salle obscure et froide qui a assisté à tant de drames, qui a entendu tant de cris de désespoir; nous voulons parler du cachot de la faim, où l'on faisait descendre, dit-on, les malheureux condamnés, par un trou que l'on voit encore aujourd'hui à la partie supérieure de la voûte. Aujourd'hui cette salle est convertie en bûcher; c'est aussi dans le même endroit que l'on hisse, du bas de la montagne, les provisions nécessaires, au moyen d'une roue que font mouvoir les prisonniers.

Madame de Genlis insiste surtout, dans sa description du mont Saint-Michel, sur la fameuse cage de fer : « Il y avait environ quinze ans qu'on n'y avait mis de prisonniers à demeure, dit-elle, car on les mettait assez souvent (quand ils étaient méchants, selon l'expression du gardien) pour vingt-quatre heures ou pour deux jours, quoique ce lieu fût horriblement humide et malsain. » Elle raconte ensuite la description de

cette cage, qui était formée avec d'énormes bûches, laissant entre elles des intervalles à jour de la largeur de trois à quatre doigts.

Il est une voûte à demi-obscure, terminée par un escalier qui a servi de modèle à un tableau de l'un de nos grand peintres : ce long corridor a été représenté dans un des actes de l'Opéra de Robert-le-Diable, avec une vérité saisissante par l'habile pinceau de l'artiste.

Après une visite attentive de ce vieux monastère, le gardien nous fit monter, par un escalier en spirale, dans la grande tour carrée ; on nous montra ce qu'on appelle le tour des fous, c'est-à-dire une étroite terrasse sans parapet, qui ceint le monument ; les imprudents qui désirent jouer avec leur existence, ont le droit de tenter cette formidable excursion, en grand danger toutefois de trouver sur leur passage un Anglais flegmatique et enthousiaste, comme jadis Œdipe et Laïus se rencontrèrent dans le défilé du mont Cithéron.

On arrive enfin dans un petit cabinet où les employés du télégraphe se livraient autrefois à l'exercice de leurs fonctions ; en effet, nous touchons presque au faîte de l'édifice ; on n'a plus qu'à gravir les marches d'une échelle, et l'on débouche sur une plate-forme d'où l'on jouit d'une vue admirable ; un paratonnerre s'élance du monument pour le protéger contre la foudre.

Je revins nécessairement au village par le même escalier, et je rencontrai un grand nombre d'Anglais occupés à étudier les merveilles ou plutôt les curiosités du mont Saint-Michel : on dirait que les fils d'Albion

ont conquis quelques points de notre France; il est certains villages qui ont toutes leurs prédilections; plusieurs parages du département de la Manche sont recherchés par de riches Anglais, qui s'y livrent à des excursions et à des études photographiques. Nos voisins savent beaucoup mieux voyager que nous; ils choisissent un endroit, qu'ils explorent et qu'ils connaissent complétement à la fin de la saison, tandis que, emportés par une ardeur fébrile, nous, Français, nous voulons, en quelques mois, connaître les villes et les campagnes, apprécier les mœurs et les beaux sites d'une vaste contrée, faire de l'archéologie et de la peinture, de la géologie et de la botanique. Où aboutit-on? A ce célèbre proverbe :

Qui trop embrasse, mal étreint.

Le village du mont Saint-Michel, sans avoir pris ses droits de cité, est fier de posséder une mairie, une école primaire, et de jouir des autres priviléges accordés en France aux trente-sept mille communes. Deux hôtels, assez bien tenus, se disputent les voyageurs, et particulièrement les Anglais, dont on exploite partout la généreuse opulence. Quant aux autres maisons, elles sont, en général, plus que simples, et leurs habitants sont de pauvres pêcheurs, qui se vêtent le moins possible; les bas semblent entièrement inconnus dans ces parages, et les sabots, qui remplacent les souliers dans certains pays, sont même ici réservés aux grandes occasions : les pieds nus des naturels de l'endroit se familiarisent de bonne heure avec les rochers et les sables de la plage.

L'intérieur des habitations est, il faut l'avouer, d'une

complète malpropreté : les poissons destinés à la nourriture, les enfants en haillons, les chiens et les animaux parasites forment un mélange peu attrayant.

L'on peut connaître les mœurs des Esquimaux en étudiant celles des naturels du mont Saint-Michel.

II

LA GRANDE-CHARTREUSE.

Le Dauphiné et la Grande-Chartreuse sont deux mots devenus inséparables; on ne peut visiter le département de l'Isère sans saluer le célèbre monastère de saint Bruno. — De Grenoble, deux routes conduisent au couvent : la plus courte, la plus pittoresque, est celle du Sappay; l'autre, assez longue, mais beaucoup plus accessible, est celle de Voreppe et de Saint-Laurent du Pont; l'on suit alors le Guiers-Mort, qui, malgré son épithète, ne s'en dirige pas moins avec la rapidité d'un torrent vers le Guiers-Vif, qui forme la frontière entre les départements de l'Isère et de la Savoie. Les paysages qui se déploient sous les yeux des voyageurs qui vont à la Grande-Chartreuse sont d'une imposante majesté.

On a trop souvent parlé de l'aspect grandiose des montagnes du Dauphiné, pour que nous cherchions à les dépeindre; de grands écrivains, des poëtes illustres ont trouvé dans le spectacle de ces profonds ra-

vins, de ces étroites vallées arrosées par des torrents écumants, dans ces panoramas si divers et si magnifiques, des phrases trop inspirées, des accents trop harmonieux, pour que nous nous permettions d'entreprendre une description qui nécessairement rendrait faiblement toute la sublime majesté des Alpes Dauphinoises.

Après avoir traversé de vastes forêts dont le faîte, balancé par le vent, produit un bruit assez semblable à celui du mugissement de la mer sur les galets, l'on découvre enfin, au pied du *Granson* (grand sommet), le monastère de la Grande-Chartreuse, dont le nom fut tiré de celui d'un petit village bâti sur le flanc de la montagne; le jeune conducteur de mulets qui vous a servi de guide dans les défilés de la montagne vous laisse à la porte du couvent, auquel on ne demande jamais en vain l'hospitalité. Un moine, à la robe blanche et à la barbe longue, vous reçoit avec affabilité, et vous prie, si vous êtes Parisien, de passer dans une salle spécialement réservée aux voyageurs de l'*Ile de France;* d'autres salles étant particulièrement destinées aux Provençaux, aux Languedociens, aux Bourguignons, etc.

L'entrée du couvent est expressément interdite aux dames, qui ont souvent, en dépit des prescriptions formelles, tenté de forcer la consigne, et y sont quelquefois parvenues; les Chartreux, dans ce dernier cas, en ont été quittes pour purifier leur demeure.

Les moines appartiennent à deux classes : les pères et les frères. Les premiers sont généralement instruits et doivent savoir au moins le latin; ils se livrent quelquefois à des recherches scientifiques, quoique bien

peu d'entre eux connaissent à fond leur bibliothèque. Les frères s'occupent des soins matériels de la maison. — Les touristes, sous la conduite d'un bon religieux, peuvent faire la visite complète du monastère; ils parcourent de longs couloirs, où ils entrevoient de temps à autre quelques Chartreux sortant silencieusement de leur cellule; au-dessus de chaque porte est écrite une pensée tirée de l'Écriture sainte. Après leur mort, les religieux ne laissent rien de leur passage sur la terre : seule, une croix sans inscription s'élève pendant quelques années au-dessus de leur tombeau.

Les cellules sont à peu près toutes pareilles : celles des pères se composent, en général, d'un petit couloir et d'une chambre à laquelle est attenant un cabinet de travail ou de méditation; d'une cave étroite, à demi-éclairée, où sont placés quelques instruments de menuiserie; enfin, d'un jardin de quelques pas de longueur, ayant pour tout horizon des murs d'une grande hauteur.

Les moines se réunissent aux heures des prières et des offices : leur voix, qui retentit alors en chœur dans le couvent, forme une de ces sévères et imposantes symphonies qui impressionnent profondément l'âme.

La Grande-Chartreuse actuelle est située à 1000 mètres au-dessus de la mer; l'ancien monastère était à 450 mètres plus haut. Le monastère fut fondé par saint Bruno en 1084. Six religieux s'associèrent d'abord à son œuvre et bâtirent à grand'peine, sur le penchant escarpé de la montagne, une petite chapelle qu'ils entourèrent de misérables cellules; ils portaient jour et nuit un cilice, s'abstenaient, malgré

leurs rudes travaux, de toute nourriture animale, et vivaient dans la retraite et la mortification.

En 1296, le nombre des Chartreux étant assez considérable, on dut chercher un emplacement plus favorable que celui qu'avait choisi saint Bruno; le monastère fut donc transporté un peu plus bas. Depuis sa seconde fondation, la Grande-Chartreuse a été huit fois la proie des flammes; le dernier incendie eut lieu en 1676. A la révolution, le couvent fut saccagé; ses richesses, dispersées par les sicaires de l'anarchie, tombèrent pour la plupart entre des mains étrangères, et ne lui revinrent qu'en très-petit nombre lors de sa reconstitution en 1816. La bibliothèque de Grenoble possède encore aujourd'hui de précieux manuscrits, qu'elle ne paraît pas disposée à rendre aux Chartreux, malgré leurs pressantes réclamations.

Des hommes, sinon illustres, du moins assez célèbres dans l'histoire ecclésiastique, sont sortis de l'Ordre des Chartreux; six cardinaux, deux patriarches, quinze archevêques et cinquante évêques portèrent le froc du moine chartreux avant d'arriver aux dignités de l'Église.

Chorier rapporte que Tancelin, un des généraux de l'Ordre, qui vivait au XIII[e] siècle, se faisait obéir de ses religieux même après leur mort. « Informé, dit l'auteur, que beaucoup de miracles s'opéraient sur le tombeau de l'un d'eux, et croyant qu'ils servaient plus à la vanité qu'aux bonnes mœurs, Tancelin commanda au défunt de n'en plus faire : les miracles cessèrent à l'instant. »

La Grande-Chartreuse est la maison-mère de toutes les Chartreuses.

III

LE MONT BLANC.

Le voyageur qui, de Sallanches, se dirige vers Saint-Gervais ou vers Chamonix, franchit d'abord une vallée large et assez plate, arrosée par l'Arve. En s'approchant des montagnes et en pénétrant dans leurs gorges, il perd de vue le mont Blanc, qui disparaît derrière les premiers sommets des Alpes; — les regards ne peuvent plus s'étendre au loin, et sont sans cesse arrêtés par de gigantesques murailles. Ces colossales montagnes contrarient par leur horizon trop voisin; on voudrait pouvoir aller au delà de ces formidables sommets qui bornent la vue, en un mot, s'élever ou se mettre à distance pour les dominer et ne pas être dominé par elles.

Au milieu des montagnes, il est très-rare d'avoir devant soi un horizon de plus de quelques kilomètres. Aussi, comme nous aimons naturellement l'espace, éprouvons-nous une profonde mélancolie à nous trouver enfermés dans leurs vallées; lorsqu'au sortir de leur sein, les panoramas s'élargissent et permettent aux regards d'entrevoir plusieurs plans, l'esprit semble se délivrer d'un joug et secouer de pénibles entraves. On ne jouit véritablement des montagnes qu'en y entrant ou qu'en les quittant : « Elles doivent, a dit Chateaubriand, former la chaîne dans les derniers

plans d'un tableau; leurs têtes chenues, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables lorsque, au fond d'un horizon vaporeux, ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. »

Les Alpes de la Savoie présentent des sites en tous points comparables à ceux des Alpes de la Suisse; sur leurs penchants se groupent de distance en distance quelques pauvres hameaux de bergers, et sur leurs rampes abruptes paissent des vaches et des chèvres qui font résonner au loin le son métallique de leurs clochettes. De temps à autre, l'on voit sortir, de quelque maison délabrée, des vieillards, des enfants qui tendent une main suppliante à l'étranger, et de malheureux êtres idiots qui font parade de leurs goîtres hideux et s'efforcent d'exciter la compassion.

Lorsque l'on tend ses pas du côté de Chamonix, on manque rarement de s'arrêter au petit village de Servoz; ensuite commence le trajet le plus pénible : les chevaux ont beaucoup à souffrir de l'inégalité du chemin, qui est taillé dans le roc. La nature prend un caractère éminemment sauvage : l'Arve bouillonne au fond de la vallée, et les sapins qui s'étagent sur le flanc de la montagne la dérobent sous leur épais feuillage. A l'opposé de la route, d'immenses rochers aux teintes verdâtres et violacées se dressent à une grande hauteur et semblent avoir été déchirés par les eaux. — A ce grandiose spectacle vient s'ajouter ce murmure que les poëtes ont souvent dépeint et que le vent produit en faisant onduler la tête des sapins avec la majestueuse régularité des vagues. Au milieu de

ce demi-silence, la voix discordante de la trompette du pâtre se fait souvent entendre et vient doucement émouvoir l'imagination.

La vallée de Chamonix, resserrée entre le massif du mont Blanc et la chaîne du Brévent, s'étend sur une longueur d'environ vingt-quatre kilomètres. Si le voyageur a la bonne fortune d'arriver par un temps découvert, le spectacle auquel il assistera demeurera à jamais gravé dans sa mémoire.

Sous les rayons du soleil, le dôme du mont Blanc prend les nuances les plus diverses, les plus éclatantes : il passe du rose pâle au rouge doré ou ponceau, et ses glaciers renvoient même au ciel mille feux éblouissants ; les quelques voiles légers qui s'attachent aux flancs de la montagne laissent filtrer les rayons lumineux qui s'éparpillent sur la masse argentée et y impriment des tons azurés de l'effet le plus admirable.

Le glacier des Bossons, à une heure de Chamonix, s'avance jusqu'au fond de la vallée; « ses pyramides se montrent à travers les branches des sapins et des mélèzes. M. Bourrit a comparé ce glacier, pour sa blancheur et la coupe allongée de ses cristaux, à une flotte à la voile; j'ajouterai, au milieu d'un golfe bordé de vertes forêts [1]. »

Le village de *Chamonix* (*Campus munitus*) compte presque autant d'hôtels que de maisons; les étrangers, principalement les Anglais, y abondent et s'y préparent à des excursions. La physionomie de ce petit endroit n'a pas de caractère positivement natio-

1. Chateaubriand.

nal; les rues sont peuplées de mulets et de guides, et incessamment traversées par les touristes qui portent glorieusement le bâton ferré du voyageur; — en vérité, les étrangers, avec leur ridicule accoutrement, offrent un coup d'œil plus curieux et cent fois plus original que le reste de la population; tout est préparé pour complaire à leurs fantaisies, à leur sotte vanité, à leur puérile curiosité; les maisons qui ne sont pas converties en hôtels présentent des espèces de musées d'objets divers et de pierres précieuses où le voyageur peut prendre en toute liberté des souvenirs, qu'il doit cependant échanger avec de l'or.

Il est rare que les touristes ne commencent pas leurs excursions par celle du *Montanvers*, que l'on peut considérer comme la première assise du mont Blanc. Le chemin qui y conduit, quoique sinueux, est partout fort raide, mais accessible aux voyageurs les plus timides. Une vaste forêt de sapins et de bouleaux l'ombrage et l'embellit. Sur le sommet se dressent deux demeures, dont la plus grande est tout à la fois un hôpital, une auberge et un magasin de curiosité.

Du Montanvers on voit se dérouler devant soi la *Mer de glace*, qui ressemble à un immense torrent aux eaux tumultueuses qu'un froid intense aurait subitement congelées. La surface, loin d'être unie comme on se le figure généralement, est inégale et formée de glaçons souvent pointus, mais pour la plupart arrondis, qui ressemblent assez à des flots agités par le vent. « Ces grandes ondes, dit le fameux naturaliste de Saussure, sont à peu près parallèles à la longueur du glacier, et elles sont coupées par des crevasses

transversales qui paraissent bleues dans leur intérieur, tandis que la glace semble blanche à la surface extérieure. Quand on est au milieu du glacier, les ondes paraissent des montagnes et leurs intervalles semblent être des vallées entre les montagnes. » Outre ces intervalles, il existe des crevasses, des fissures souvent fort larges et d'une profondeur quelquefois immense, dans lesquelles plus d'un pauvre voyageur s'est englouti. Les crevasses échappent à toutes les conjectures des guides par leur formation rapide et soudaine; de Saussure et Hugi assurent qu'elles peuvent s'ouvrir d'une nuit à l'autre. A côté de ces crevasses aux lèvres béantes et verdâtres, on remarque des espèces de puits de dimensions restreintes, dans lesquels des filets d'eau qui courent à la surface des glaciers disparaissent en murmurant; le bruit incessant du clapotement d'eau qui se produit à l'ouverture de ces puits leur a fait donner le nom vulgaire de *moulins*. Un fait singulier et qui ne manque jamais de frapper les voyageurs, ce sont les rochers qui se trouvent disséminés çà et là sur la mer de Glace, et dont, au premier abord, on s'explique difficilement la présence; mais il est prouvé que les glaciers rejettent de leur sein les rochers de moyenne grosseur, et il faut se courber devant le fait, quelque singulier qu'il paraisse[1].

Sous cette énorme masse de glaces, dans un dédale de canaux mystérieux, coulent un grand nombre de ruisseaux qui se réunissent à l'extrémité et forment le

1. Nous renvoyons le lecteur aux précieux travaux faits sur les glaciers par M. Agassiz.

fameux torrent de l'Arveiron, qui se jette ensuite dans l'Arve.

..... L'Arveiron bondit, tombe et bouillonne,
Rejaillit et retombe, et menace à jamais
Ceux qui tentent l'abord de ces âpres sommets.

L'arche de glace du milieu de laquelle sort le torrent développe ses ogives transparentes sur une longueur de quelques mètres, et le voyageur téméraire qui se hasarde sous la voûte de ce palais de cristal court les plus grands dangers; qu'un glaçon vienne à s'ébranler et à se briser, l'édifice se rompt et s'abîme tout à coup.

Le trajet du Montanvers au Chapeau, par la mer de Glace, présente peu de difficulté : on franchit le glacier presque aussi aisément qu'une rivière gelée, et les bâtons dont on est armé sont en général d'une utilité fort illusoire. Le seul passage qui puisse raisonnablement inquiéter les personnes peu habituées aux excursions dans les montagnes est situé de l'autre côté de la mer de Glace, à peu de distance du Chapeau, et a reçu le surnom significatif de *Mauvais Pas;* ce sentier, d'abord assez large, diminue insensiblement, et si les guides n'avaient pas solidement fixé à la montagne de fortes cordes, le touriste le plus résolu hésiterait à s'aventurer dans cette voie étroite, bordée d'un côté par une rampe taillée à pic, et de l'autre par un précipice où mugissent les torrents qui doivent plus loin alimenter l'Arve.

Le port de salut des voyageurs est le Chapeau, petite éminence située au pied de l'Aiguille du Bochard; l'hôtel dans lequel on entre n'est qu'une pauvre ca-

bane, où les étrangers, tout en contemplant la mer de Glace, le pic de Charmoz, le dôme de l'Aiguille, le Goûter et la vallée de Chamonix, peuvent se désaltérer en vidant une coupe de lait sucré avec le miel des Alpes.

Castaneæ molles et pressi copia lactis.

La course du Jardin est moins facile, et le touriste qui l'accomplit avec un esprit ferme et calme peut, sans gravir le mont Blanc, recevoir la palme de hardi excursionniste. Plusieurs points paraissent, à juste titre, d'un accès difficile aux voyageurs, en général plus familiarisés avec l'asphalte des boulevards qu'avec les sentiers de quelques centimètres de largeur serpentant au-dessus des glaciers et des gouffres. Le passage des ponts, par exemple, mérite une mention particulière, et a fait palpiter d'émotion plus d'un cœur qui se vantait de demeurer inébranlable. Ce n'est, du reste, pas le seul endroit que les guides redoutent pour leurs compagnons, et la pente escarpée du *Couvercle* offre aussi de véritables périls. Après avoir franchi une partie des glaciers du Talèfre, on arrive à une sorte de plateau qui se revêt d'un léger manteau de verdure à la fin de l'été et qui a reçu le surnom de *Jardin* (2,828 mètres).

L'excursion de la Flégère est, avec celle du Montanvers, la promenade que font la plupart des voyageurs. Si l'on n'y éprouve pas l'attrait du danger, on y ressent, ce qui est préférable, une satisfaction profonde à promener ses regards sur le massif du mont Blanc, qui s'y présente mieux que partout ailleurs. La Flé-

gère est le Belvédère d'où l'on admire les superbes panoramas alpestres.

L'ascension du mont Blanc (4,811 mètres), qui paraissait, il y a un siècle, une œuvre impossible, est maintenant entreprise plusieurs fois chaque année. Cette excursion demande deux jours : le premier jour, on atteint les Grands-Mulets, où l'on passe la nuit; le second, on gravit la montagne jusqu'au sommet, et l'on revient à Chamonix. Quelle que soit la grandeur du spectacle, le voyageur ne peut trouver dans cette dangereuse ascension la compensation de la fatigue qu'il a dû nécessairement éprouver. Lorsqu'on n'est pas poussé par l'impérieux désir d'enrichir la science en faisant des études atmosphériques ou d'autres recherches naturelles, il n'y a qu'une sotte vanité qui puisse conduire au sommet du mont Blanc; — que de Saussure et MM. Martins, Bravais et Le Pileur aient accompli le voyage dans un but purement scientifique, nous le voulons bien et nous applaudissons à leur courage, mais que le premier Anglais fantasque et millionnaire se croie appelé à l'immortalité parce qu'il fait la folie d'exposer sa vie et celle d'une vingtaine de guides, c'est ce que nous ne voulons pas admettre. L'immortalité, nous l'espérons, est réservée à des gens qui ne l'ont pas si ridiculement méritée.

Il est prouvé que les voyageurs qui pensent, en gravissant la montagne, jouir d'une vue très-étendue, sont presque toujours déçus; ne le fussent-ils pas, pourrait-on raisonnablement leur dresser des autels pour avoir conquis ce beau triomphe au péril d'une vingtaine de braves gens? Toute ascension du mont Blanc qui n'a pas un intérêt scientifique est blâmable.

Pour être complet, nous aurions encore beaucoup à dire; — nous aimerions à parcourir avec nos lecteurs les sommets neigeux du Buet, le col de Balme, la Tête-Noire et cent autres endroits dont le souvenir est cher à tous les touristes : mais il faut savoir se sevrer de tous les plaisirs; et comme le voyageur, en rentrant dans ses foyers, se voit obligé de dire adieu au compagnon de voyage avec lequel il a joui de la liberté des montagnes, nous nous résolvons aussi, quoique avec peine, à quitter nos lecteurs qui ont bien voulu nous suivre.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PEUPLES, ETC.

VOYAGEURS.

FIN DE LA TABLE.



Paris. Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

AUTRES OUVRAGES

DE M. RICHARD CORTAM

ESSAI SUR LA CHEVELURE chez les diffé
ethnographique). Brochure in-8

NOTICE SUR LA VIE ET LES OEUVR
de l'Institut. Brochure in-8°.

ATLAS ÉLÉMENTAIRE DE GÉOGRAPHI
1 fr. 50 cent.

PROMENADE A L'EXPOSITION DES BEAU
Brochure in-8°. 1 fr. 50 cen

AVENTURES D'UN ARTISTE DANS LE I
in-18. 3 fr.

IMPRESSIONS D'UN JAPONAIS EN FRA
in-18. 2 fr.

A PARAITRE PROCHAINEMENT

MOEURS ET COUTUMES. Un volume gran

Paris. — Imp. de Pillet fils aîné, rue des G